



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

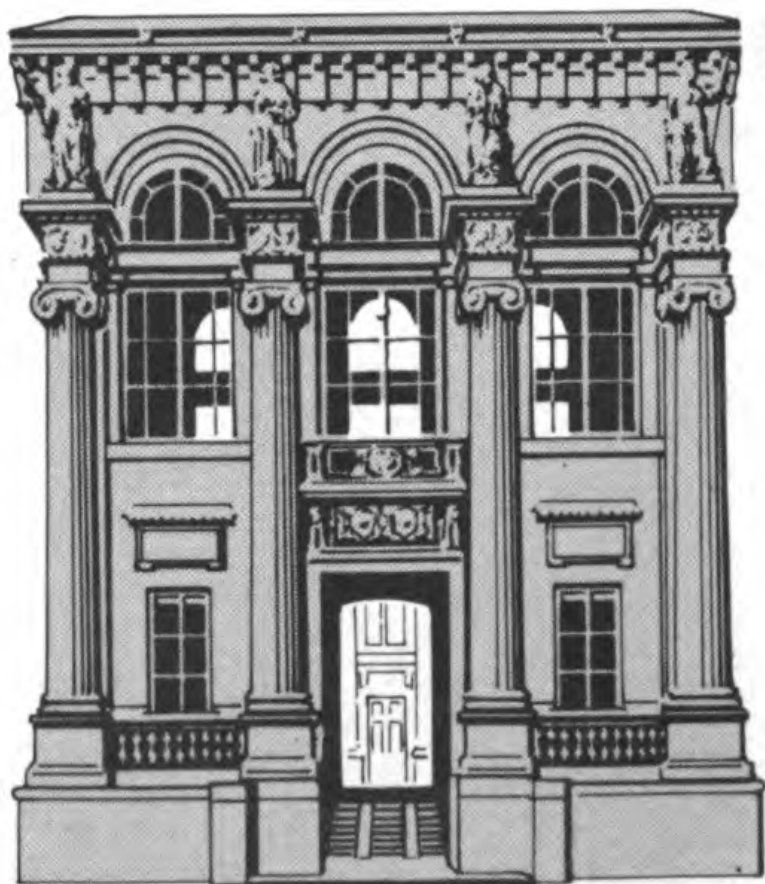
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



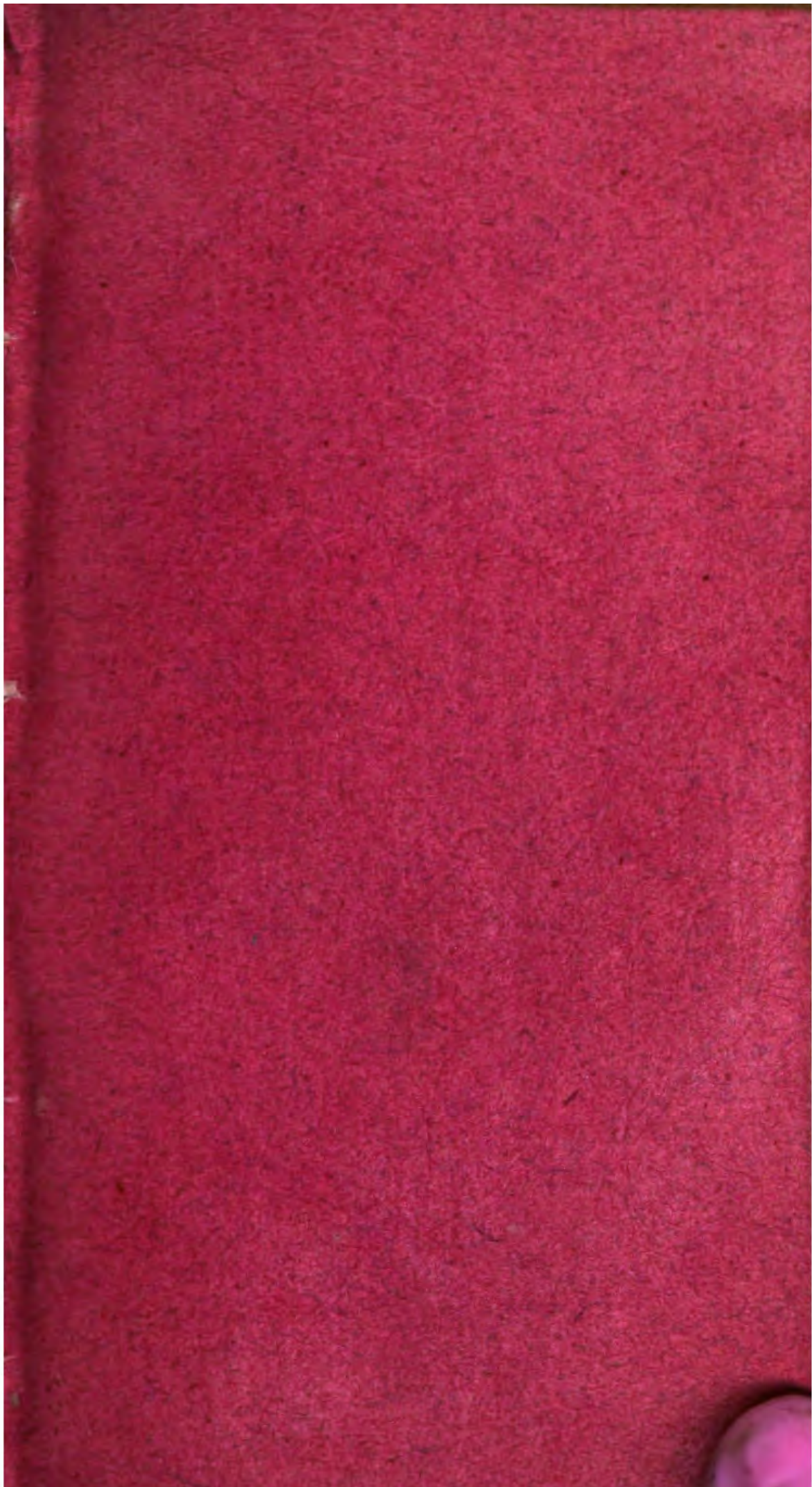
# TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

10

ON FUND

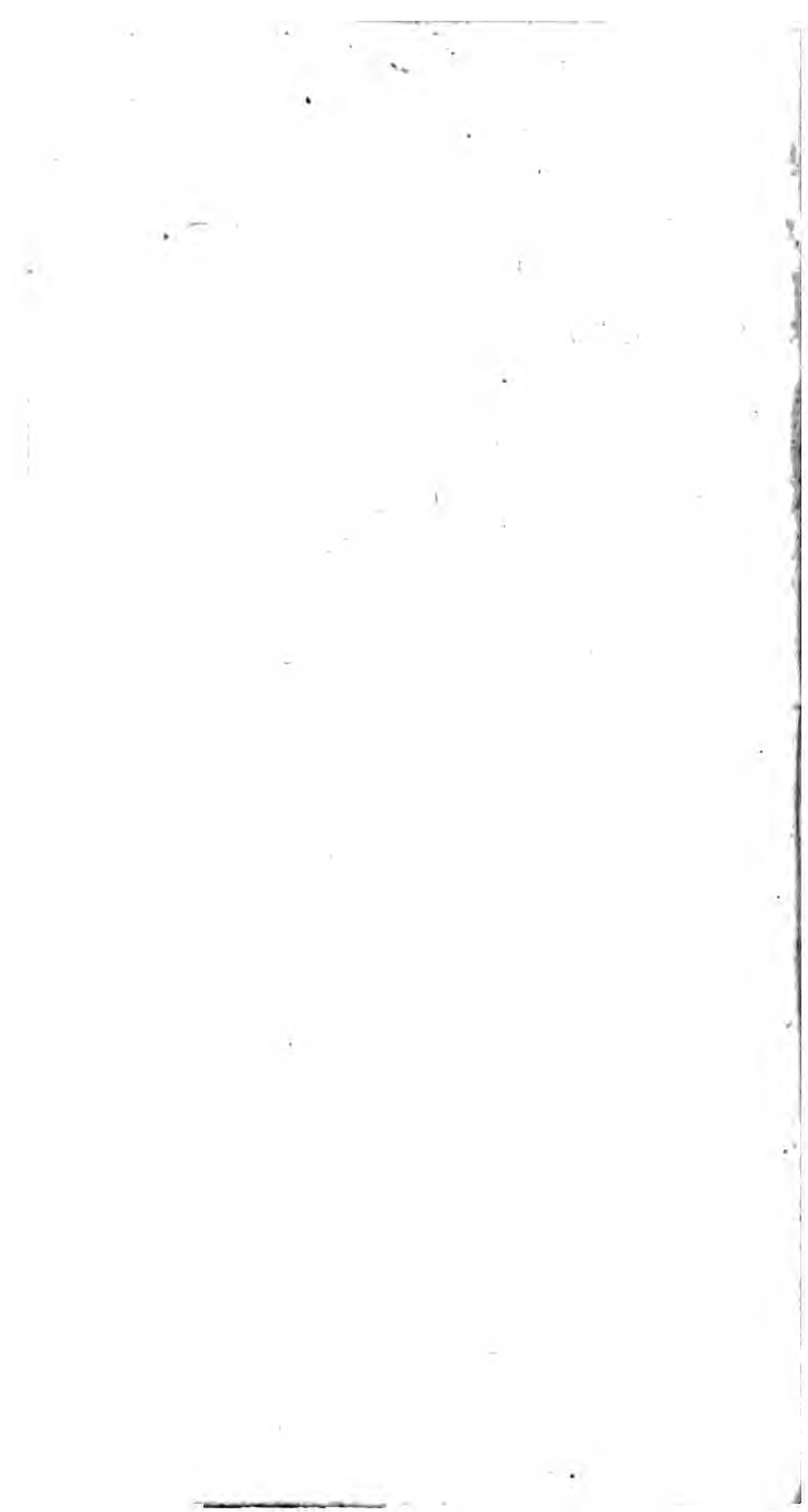


Vet. Fr. II A. 1931

sample. 30.

Rousseau

m.



ŒUVRES

*CHOISIES*

DE ROUSSEAU.

→—————←  
*TOME SECONDE.*  
→—————←





ŒUVRES

CHOISIES

DE ROUSSEAU.

---

TOME SECONDE.

---



A GENÈVE.

---

M, DCC, LXXVII.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

**20 DEC 1988**

OF OXFORD

LIBRARY



# ÉPIGRAMES.



## ÉPIGRAMME I.

### AUX MUSES.

FILLES du ciel, chastes & doctes fées,  
Qui, des héros consacrant les trophées,  
Garantissez du naufrage des tems  
Les noms fameux & les faits éclatans;  
Des vrais lauriers sages dispensatrices,  
Muses, jadis mes premières nourrices,  
De qui le sein me fit, presqu'en naissant,  
Teter un lait plus doux que nourrissant ;  
Je vous écris, non pour vous rendre hommage  
D'un vain talent, que dès mon plus jeune âge,  
A cultivé votre amour maternel,  
Mais pour vous dire un adieu solennel.

Quel compliment ! quelle brusque incartade !  
Me direz-vous ; D'où vient cette boutade ?

De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?  
N'est-ce pas toi, qui, sur ce mont sacré,  
Si périlleux à qui veut s'y produire,  
Vins nous prier de vouloir te conduire ?  
Nous demander, par des vœux affidus,  
Des dons souvent sans succès attendus ;  
Et, loin encor des sommets du Parnasse,  
Sur le côteau briguer une humble place ?  
Ton rang enfin y fut marqué par nous :  
Et si ce rang, à ton chagrin jaloux,  
Paroît trop bas près des places superbes  
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes :  
Contente-toi de médiocrité,  
Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté.  
A peine encor as-tu compté six lustres :  
Tâche à monter du moindre aux plus illustres.  
Dans ton été, ce n'est point un affront  
D'être arrivé sur le penchant du mont ;  
Tandis qu'on voit tant d'aspirans timides,  
Marchant toujours sans bouffole & sans guides,  
Par des sentiers durs, pénibles & longs,  
A soixante ans ramper dans les vallons.  
Ose franchir des bornes importunes :  
Va, cours tenter des routes moins communes ;  
Et cherche enfin, par des travaux constans,  
A mériter... Muses, je vous entends :  
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,  
Si, comme lui, dans quelque roche aride,  
Pour recueillir mon esprit dissipé,

J'allois chercher un sépulcre escarpé ;  
Si je pouvois , sublime misanthrope ,  
Fuir les humains pour suivre Calliope ;  
A tous plaisirs constamment renoncer ,  
Le jour écrire , & la nuit effacer ,  
Sécher six mois sur les strophes d'une ode ;  
Et , de moi-même Aristarque incommode ,  
A vous poursuivre épuiser mes chaleurs ,  
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs  
Qu'à pleines mains , pour tant d'autres avarés ,  
Vous prodiguez aux Chaulieux , aux La Fares.  
Non , non , jamais de vos dons trop épris ,  
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.  
J'abjurerois & Phébus & Minerve ,  
Si , possédé d'une importune verve ,  
Il me falloit , pour de douteux succès ,  
Passer ma vie en d'éternels accès ;  
Toujours troublé de fureurs convulsives ,  
De mon plancher ébranler les solives ;  
Et , rejetant toute société ,  
Écrire en sage , & vivre en hébété.  
Si quelquefois je cours chercher votre aide ,  
C'est moins par choix que ce n'est par remède.  
La solitude est mon plus grand effroi :  
Je crains l'ennui d'être seul avec moi ;  
Et j'ai trouvé ce foible stratagème  
Pour m'éviter , fugitif de moi-même.  
De là sont nés ces écrits bigarrés ,  
Fous , sérieux , profanes & sacrés ,

---

É P I T R E S.

---

Où je dépeins , non des mœurs trop volages ,  
Mais seulement les diverses images  
Qui m'ont frappé , selon les tems divers  
Où mon ennui m'a fait chercher des vers.

Vous me direz qu'au moins pour ce service  
A vos bienfaits je dois quelque justice :  
Que c'est par vous qu'à vingt ans parvenu ,  
Né comme Horace , aux hommes inconnu ,  
Bien moins que lui signalé sur la scène ,  
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène :  
Que par votre aide , à la cour moins caché ,  
Souffert des grands , quelquefois recherché ,  
J'ai , par bonheur , esquivé le naufrage  
Du ridicule où jette l'étalage  
Du nom d'auteur , sur-tout en ce tems-ci.  
Oui , j'en conviens. Mais c'est par vous aussi  
Que sont venus mes ennuis , mes tortures ,  
Tous ces complots , ces lâches impostures ,  
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés  
De vils rimeurs contre moi gendarmés ;  
Car il n'est point de fou mélancolique  
Plus effréné qu'un auteur famélique ,  
Qui , sur les quais , sans avoir été lu ,  
Voit expirer son livre vermoulu :  
Et , par malheur , si , dans cette furie ,  
A ses chagrins se joint la raillerie  
De quelqu'auteur d'opprobres moins couvert ,  
Tout l'Océan , cent vœux à Saint Hubert ,  
Ne feroient rien sur la rage canine

---

É P I T R E S.

---

Que ce mépris dans son cœur enracine.  
Dès ce moment, par cent fausses rumeurs,  
Son noir venin se répand sur vos mœurs.  
Gardez-vous bien de cet homme caustique,  
S'écrira-t-il : fuyez ce frénétique ;  
Dans ses brocards aucun n'est ménagé ;  
C'est un serpent, un diable, un enragé  
Que rien n'appaie, & qui dans ses blasphèmes  
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes ;  
Vous allez être inondé de chansons ;  
Que je vous plains ! Mais nous le connoissons :  
Ce n'est point là du tout son caractère ;  
Il est fidèle, équitable, sincère.  
De sa vertu Vauban même fait cas :  
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,  
C'est un matois : il fait le bon apôtre ;  
Il paroît doux & civil comme un autre :  
Mais, dans le fond, c'est le plus noir esprit.  
Voilà comment sa haine vous flétrit ;  
Voilà les coups que le traître vous porte.  
Si, par bonheur, cette imposture avorte,  
Bientôt son fiel, fécond en trahisons,  
Fera courir de maisons en maisons  
Mille placards qui vous chargent de crimes ;  
Lettres d'avis, libelles anonymes :  
Recours grossier & toujours sans effet,  
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.  
Et Priez Dieu qu'il préserve la ville  
De tout bon mot, satire ou vaudeville,



Et de tous vers sous le manteau portés ;  
Car , à coup sûr , ils vous seront prêtés.  
Si leur secours manque à votre adverfaire,  
Dans le besoin lui-même en fera faire ,  
Fabriquera vingt infames couplets ,  
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets  
A les chanter Linière auroit eu honte ,  
Et qui seront écrits sur votre compte.  
Dans les cafés , dans les plus vils réduits  
Il prendra soin de semer ses faux bruits :  
Vous décrira comme un monstre indomptable ,  
Aux rois , aux grands , à l'état redoutable ;  
Et séduira peut-être en quelque point  
Son sot ami qui ne vous connoît point.  
O fol amour d'une vaine fumée !  
Fruit dangereux d'un peu de renommée !  
Muses , voilà les chagrins , les dégoûts  
Que vos présens . . . . Alte-là , direz-vous :  
Tous ces discours , ces cris que du Parnasse  
Fait retentir l'obscure populace ,  
Dont , sans raison , tu conçois tant d'effroi ,  
Qui les excite ? Est-ce nous ? Est-ce toi ?  
C'est par nos soins que ton esprit docile ,  
Prenant pour guide & Térence & Virgile ,  
Dans leur école a de bonne heure appris  
A distinguer des solides écrits.  
Ces vains amas d'antithèses pointues ,  
D'expressions flasques & rebattues ,  
Dont nous voyons tant d'auteurs admisés

Farcir leurs vers du badaut révérs,  
Voilà tout l'art, voilà tous les mystères  
Que t'ont appris nos leçons salutaires.  
Mais ces leçons t'ont-elles engagé  
A brocarder un auteur affligé,  
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,  
Et du malheur d'avoir fait un sot livre,  
Par le chagrin d'entendre huer ses vers,  
Et de se voir tout vif rongé des vers?  
Est-il permis de braver sur l'échelle  
Un patient jugé par la tournelle?  
Laiſſons-le pendre au moins ſans l'insulter.

Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?  
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,  
Soit qu'au théâtre il se ſoit fait connoître,  
Soit que ſon titre orne les carrefours,  
Chacun en parle au moins deux ou trois jours;  
Et ſi quelqu'un, ſa ſentence paſſée,  
M'en vient à moi demander ma pensée:  
Que dites vous de ces vers chevillés,  
De ces diſcours obscurs, entortillés?  
Il faut parler. Que répondre? Que faire?  
Les admirer? Non. Et quoi donc? Te taire,  
Fort bien; l'avis eſt ſenſé: grand merci,  
Je me tairai. Mais faites taire auſſi  
Paris, la cour, les loges, le parterre,  
Tous ces ſifflets plus craints que le tonnerre,  
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,  
Dont mon vilain ſe voit aſſaſſiné.

Laisse crier, & retiens ta critique,  
Répondez-vous. La censure publique  
Peut sur un fat s'exercer tout au long :  
Mais toi, sois sage, & te tais. Comment donc ?  
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,  
Chacun pourra lui donner sa nasarde,  
L'appeller buffle & stupide achevé :  
Et moi, pour être avec vous élevé,  
Je ne pourrai, sans faire un sacrilège,  
Me prévaloir d'un foible privilège  
Que vous laissez au dernier des humains ?  
S'il est ainsi, je vous baise les mains,  
Muses ; gardez vos faveurs pour quelqu'autre.  
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre  
Dans ces débats où nous nous égayons.  
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :  
Reprenez tout. J'abandonne sans peine  
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,  
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,  
Et que la foudre a si souvent frappés.  
Car aussi-bien, quel est le grand salaire  
D'un écrivain au-dessus du vulgaire ?  
Quel fruit revient aux plus rares esprits  
De tant de soin à polir leurs écrits ;  
A rejeter les beautés hors de place ;  
Mettre d'accord la force avec la grace ;  
Trouver aux mots leur véritable tour ;  
D'un double sens démêler le faux-jour ;  
Fuir les longueurs, éviter les redites,

Bannir enfin tous ces mots parasites ,  
Qui , malgré vous , dans le style gliffés ,  
Rentrent toujours , quoique toujours chassés ?  
Quel est le prix d'une étude si dure ?  
Le plus souvent une injuste censure ,  
Ou , tout au plus quelque léger regard  
D'un courtisan qui vous loue au hasard ,  
Et qui , peut-être , avec plus d'énergie  
S'en va prôner quelque fade élogie .  
Et quel honneur peut espérer de moins  
Un écrivain libre de tous ces soins ,  
Que rien n'arrête , & qui , sûr de se plaire ,  
Fait , sans travail , tous les vers qu'il veut faire ?  
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés ,  
Ses vers souvent sont des enfans morts-nés :  
Mais chacun l'aime ; & nul ne s'en défie .  
A ses talens aucun ne porte envie .  
Il a sa place entre les beaux esprits ,  
Fait des sonnets , des bouquets pour Iris ;  
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne ,  
Mais doucement , & sans blesser personne ;  
Toujours discret , & toujours bien disant ,  
Et , sur le tout , aux belles complaisant .  
Que si jamais , pour faire une œuvre en forme ,  
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme ,  
Voilà d'abord tous ses chers confidens ,  
De son mérite admirateurs ardens ,  
Qui , par cantons , répandus dans la ville ,  
Pour l'élever dégraderont Virgile ;

Car il n'est point d'auteur si désolé  
Qui dans Paris n'ait un parti zélé ;  
Rien n'est moins rare. *Un sot, dit la satire,  
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.*

A ce propos, on raconte qu'un jour  
Certain oison, gibier de basse cour,  
De son confrère exaltant le haut grade,  
D'un ton flatteur, lui disoit : camarade,  
Plus je vous vois, & plus je suis surpris  
Que vos talens ne soient pas plus chéris ;  
Et que le cygne, animal inutile,  
Ait si long-tems charmé l'homme imbécille ;  
En vérité, c'est être bien gaulois  
De tant prôner sa ridicule voix :  
Car sans vouloir faire ici d'investive,  
Si vous avez quelque prérogative,  
C'est l'art du chant dans lequel vous primez.  
Je m'en rapporte à nos oisons charmés,  
Quand, sur le ton de Pindare & d'Horace,  
Votre gosier lyriquement croasse.  
Laissons là l'homme & ses sottises raisons :  
Mais croyons-en nos cousins les oisons.  
Chantez un peu. Déjà d'aïse faïsse,  
La basse-cour se pâme & s'extasie.  
A ce discours notre oiseau tout gaillard,  
Perce le ciel de son cri nasillard ;  
Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,  
Vous eussiez vu canards, dindons, poulaille,  
De toutes parts accourir, l'entourer,

Battre de l'aile , applaudir , admirer ,  
Vanter la voix dont nature le doue ,  
Et faire nargue au cygne de Mantoue.  
Le chant fini , le pindarique oïson  
Se rengorgeant , rentre dans la maison ,  
Tout orgueilleux d'avoir , par son ramage ,  
Du poulailler mérité le suffrage.

Ainsi souvent par la brigade porté ,  
Un sot rimeur voit son nom exalté.  
Je fais qu'enfin ses lauriers chimériques  
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques ;  
La mode passe , & l'homme ouvre les yeux.  
Mais supposons qu'un sot capricieux  
Fasse tomber ses grandeurs ruinées ,  
Il a du moins joui quelques années  
Du même honneur qu'avec un pareil art  
Au bon vieux tems fut extorquer Ronfard ;  
Et quand la mort vient nous rendre visite ,  
Achille est-il plus heureux que Thersite ?

Tous ces discours sont fort beaux , direz-vous.  
Mais revenons. Parle , & confesse-nous  
Qu'en tes écrits un peu trop de licence  
A certains bruits a pu donner naissance :  
Que ton courroux bien vîte est allumé ;  
Et que le ciel en naissant t'a formé ,  
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche ;  
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?  
Où sont-ils donc , puisqu'il faut tout peser ,  
Ces traits malins dont on peut m'accuser ?

Celui qui mord ses amis en cachette,  
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,  
Chez qui pour vrai le faux est publié,  
Ou qui révèle un secret confié:  
Voilà votre homme; & c'est sans injustice  
Que vous pouvez le taxer de malice;  
Car des noirceurs le sucre envenimé  
D'un pareil nom doit être diffamé,  
Et non le sel d'un riant badinage,  
De la candeur ordinaire partage.  
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,  
Un homme à table exerce ses discours  
Sur quelque intrigue ou conte de la ville,  
Qui bien souvent n'est pas mot d'évangile,  
Et qui pourtant touche à l'honneur des gens,  
En cas pareil pour lui plus indulgens,  
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée,  
De quelque esprit l'histoire soit semée,  
Notre conteur passera pour plaisant,  
Pour galant homme, & point pour médifant.  
Et moi, vexé par vingt bouches impures,  
Je n'aurai pu repousser les injures  
De deux ou trois que je n'ai point nommés,  
Et qui déjà du public diffamés,  
Sont reconnus à leur ignominie  
Plutôt qu'aux vers qu'enfanta mon génie?  
Que si d'un seul légèrement frappé,  
En badinant le nom m'est échappé,  
Est-ce un forfait à décrier ma veine?  
Et dites-moi: quand jadis La Fontaine,

De son pays l'homme le moins mordant  
Et le plus doux, mais homme cependant,  
De ses bons mots sur plus d'une matière  
Contre Lulli, Quinaut & Furetière,  
Fit rejaillir l'enjouement bilieux;  
Fut-il traité d'auteur calomnieux?  
Tout vrai poète est semblable à l'abeille.  
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,  
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,  
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.  
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,  
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,  
D'un aiguillon, qui, prompt à la venger,  
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.  
J'entends d'ici, muses, votre réponse.  
Tous ces arrêts que la haine prononce,  
Ces vains propos exhalés dans les airs,  
Ne sont qu'un rien près d'un écrit en vers.  
L'ouvrage reste, & le discours s'envole.  
Plus d'une fois ta piquante hyperbole  
A tes censeurs a su donner leur fait :  
Mais contre toi, réponds-nous, qu'ont-ils fait ?  
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux fruitières,  
De leurs écrits prodigues héritières.  
Oui, contre moi, vous qui me censurez,  
Vous les avez mille fois inspirés.  
Nous ? point du tout. A tort tu nous accuses.  
Si contre toi, sans consulter les muses,  
Ils ont écrit quelques vers discourtois,



C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois.  
Passons. Hé bien, si leur troupe futile  
N'a contre toi qu'une rage inutile,  
Poursuivez-vous, qu'un courroux sans pouvoir,  
Que crains-tu tant? Et que peux-tu prévoir?  
Ce que je crains? Vous allez le connoître  
Dans un seul mot de Despréaux mon maître:  
*Vos ennemis prônent de tous côtés,*  
*Lui disoit-on, que vous les redoutez;*  
*Que vous craignez leur vaste compagnie....*  
*Ils ont raison; je crains la calomnie,*  
Répondit-il. Et quel ravage affreux  
N'excite point ce monstre ténébreux,  
A qui l'envie, au regard homicide,  
Met dans les mains son flambeau parricide;  
Mais dont le front est peint avec tout l'art,  
Que peut fournir le mensonge & le fard?  
Le faux-soupçon, lui consacrant ses veilles,  
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles;  
Et l'ignorance avec des yeux distraits,  
Sur son rapport prononce nos arrêts.  
Voilà quels sont les infidèles juges  
A qui la fraude, heureuse en subterfuges,  
Fait avaler son poison infernal;  
Et tous les jours devant leur tribunal  
Par les cheveux l'innocence traînée,  
Sans se défendre est d'abord condamnée.  
Votre ennemi passe en vain pour menteur,  
*Messieurs, disoit un fameux délateur,*

Aux courtifans de Philippe son maître,  
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,  
Ne craignez rien. Calomniez toujours.  
Quand l'accusé confondroit vos discours,  
La plaie est faite ; & , quoi qu'il en guérisse,  
On en verra du moins la cicatrice.  
Où donc aller ? Quel mur, quel triple airain  
Nous sauvera d'une invisible main ?  
Est-il mortel qui s'en puisse défendre !  
Sans doute. Et qui ? L'homme qui fait attendre,  
Concluez-vous. Vainement l'art obscur  
Sur la vertu jette son voile impur :  
La vérité tôt ou tard se relève,  
Le rayon perce, & le nuage crève.  
Sois de toi-même un sévère inspecteur,  
Et ne crains rien. Quant à ce peuple auteur,  
Dont tu n'as pu prévenir la disgrâce,  
Nous leur dirons, nous mettant à ta place :  
Or ça , messieurs, plus d'animosité ;  
Faisons la paix, & signons un traité.  
Depuis long-tems je souffre vos murmures,  
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,  
Sans qu'en mes vers nul de vous énoncé  
Ait eu sujet de se croire offensé.  
Je ferai plus. Continuez d'écrire,  
Je vous promets de ne vous jamais lire :  
De n'outrager ni vous, ni votre esprit,  
Et d'oublier que vous ayez écrit.  
Fourvu qu'enfin plus modérés, plus sages,

A votre tour vous cessiez vos outrages ;  
Que vous daignez parler, ou moins ou mieux  
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux ;  
Et n'insulter, épargnant ma personne,  
Qu'à mes écrits que je vous abandonne.  
Cela s'entend ; & c'est parler d'accord :  
Y souscrits-tu ? Muses, je le veux fort.  
Dès ce moment j'approuve & ratifie  
Ce grand traité, que je leur signifie.  
Mais, par hasard, si ce palliatif  
N'opère rien sur leur esprit rétif ;  
Si leur babil, si leur bruit continue...  
Alors tu peux, sans plus de retenue,  
Les démasquer & rabattre leurs coups ;  
Et si tu crois avoir besoin de nous,  
Pour réprimer leurs langues médifantes,  
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes  
De notre part le leur faire savoir.  
Suffit. Adieu, Muses. Jusqu'au revoir.



É P I T R E  
S U R L' A M O U R.  
A MADAME D'USSÉ.

**D**U faux encens dédaigneuse ennemie,  
Qui dans le vrai par l'exemple affermie,  
Savez si bien de tout éloge plat  
Distinguer l'art d'un pinceau délicat ;  
Sage Uranie , en qui le don de plaire  
Est joint au don de hair le vulgaire ;  
De démêler , libre en vos sentimens,  
L'illusion de ses faux jugemens,  
Et d'abhorrer ces louanges guindées ,  
Qui n'ont d'appui que ses folles idées.  
Si quelque auteur , pour vous faire sa cour,  
S'imaginant avoir pris un beau tour ,  
Vous décrivoit dans ses peintures sèches  
Le dieu d'amour , son carquois & ses flèches,  
De la raison ennemi langoureux ,  
Et de nos sens enchanteur doucereux ;  
Vous déployant ces lieux communs postiches ,  
Dont l'opéra brode ses hémistiches ;  
Sur ce tableau frivolement conçu ,  
Probablement il seroit mal reçu ,

De vous chanter en rimes indiscrètes,  
Que cet amour ne se plaît qu'où vous êtes,  
Qu'il règne en vous, qu'il suit par-tout vos pas,  
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.  
Mais si quelqu'un plus sage & plus habile  
Vous dépeignoit d'un crayon moins stérile  
Ce même amour, non tel qu'on nous le feint,  
Mais en effet tel qu'il doit être peint,  
Tel qu'autrefois l'ont vu les premiers sages,  
Lorsqu'au Parnasse attirant leurs hommages,  
Ce dieu par eux de guirlandes orné,  
Fut dans la Grèce en triomphe amené.  
Si, poursuivant cette noble peinture,  
Il vous traçoit, d'une main libre & sûre,  
Ces vifs rayons, ces sublimes ardeurs,  
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,  
Dont la splendeur les éclaire & les guide  
Dans les sentiers de la gloire solide;  
Vous faisant voir assis à son côté  
L'honneur, la paix, la vertu, l'équité :  
Peut-être alors à le bannir moins prompte,  
Vous souffririez sans rougeur & sans honte,  
Que ce dieu vînt embellir votre cour.  
Connoissez donc ce que c'est que l'amour;  
Et désormais l'ame débarrassée  
Des préjugés d'une troupe insensée,  
Qui ne le peint que sous de faux portraits,  
Gardons-nous bien d'en juger sur leurs traits;  
De le confondre avec ce dieu frivole,

De qui l'erreur nous a fait une idole,  
Et qui n'épand que des feux criminels.  
Ces deux rivaux ennemis éternels,  
L'un fils du ciel, l'autre né de la terre,  
Se font entr'eux une immortelle guerre,  
Plus signalés par leur division,  
Que les héros de Grèce & d'Illion.

Quelqu'un, peut-être, à ce début mystique,  
Va me traiter de cerveau fanatique;  
Et me voyant monté sur ce haut ton,  
Traiter l'amour en style de Platon,  
M'objectera qu'une jeune héroïne  
Mériteroit un peu moins de doctrine.  
Mais, sans répondre à ce langage vain,  
Laissons-le en paix son Cyrus à la main,  
De nos raisons l'ame peu combattue;  
Du dieu d'Ovide encenser la statue;  
Et poursuivons nos propos commencés.

Jadis, sans choix, les humains, dispersés,  
Troupe féroce & nourrie au carnage,  
Du seul instinct suivoient la loi sauvage,  
Se renfermoient dans les antres cachés,  
Et de leurs trous par la faim arrachés,  
Alloient, errans au gré de la nature,  
Avec les ours disputer la pâture.  
De ce chaos l'amour réparateur  
Fut de leurs loix le premier fondateur.  
Il fut fléchir leurs humeurs indociles;  
Les réunir dans l'enceinte des villes:

Des premiers arts leur donna les leçons ;  
Leur enseigna l'usage des moissons :  
Chez eux logea l'amitié secourable,  
Avec la paix, sa sœur inséparable ;  
Et devant tout dans les terrestres lieux  
Fit respecter l'autorité des dieux.  
Tel fut ici le siècle de Cybèle.  
Mais à ce dieu la terre enfin rebelle,  
Se rebuta d'une si douce loi,  
Et de ses mains voulut se faire un roi.  
Tout aussitôt, évoqué par la haine,  
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,  
Reste dernier de ces cruels Typhons  
Jadis formés dans ses gouffres profonds.  
D'un foible enfant il a le front timide :  
Dans ses yeux brille une douceur perfide.  
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,  
Sous un faux masque il abuse nos yeux.  
D'abord voilé d'une crainte ingénue,  
Humble captif, il rampe, il s'infinue :  
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,  
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.  
Les trahisons, la noire tyrannie,  
Le désespoir, la peur, l'ignominie,  
Et le tumulte au regard effaré,  
Suivent son char de soupçons entouré.  
Ce fut sur lui que la terre ennemie  
De sa révolte appuya l'infamie.  
Bientôt réduits par ses trompeurs appas,

Des flots d'humains marchèrent sur ses pas,  
L'Amour, par lui dépouillé de puissance,  
Remonte au ciel, séjour de sa naissance;  
Et las de voir l'homme sourd à sa voix,  
Il l'abandonne à son malheureux choix.  
Alors enflé d'une nouvelle audace,  
L'usurpateur prend son nom & sa place;  
Et sous ce nom l'erreur de toutes parts,  
Fait ici-bas flotter ses étendards.  
C'est de ce tems que nous vîmes éclore  
Tous les malheurs imputés à Pandore.  
La Jalousie, allumant ses flambeaux,  
Creusa dès-lors mille horribles tombeaux,  
Et des forfaits de plus d'une Médée  
Plus d'un climat vit sa rive inondée.  
On vit régner les desirs effrénés,  
Qui secondés des plaisirs forcenés,  
Mirent au jour monstres & minotaures,  
Satyres, sphinx, égyptiens & centaures.  
Un siècle à l'autre enviant ses fureurs,  
Imagina de nouvelles horreurs.  
Chaque âge vit augmenter nos misères;  
Et nos aïeux, plus méchans que leurs pères,  
Mirent au jour des fils plus méchans qu'eux,  
Bientôt suivis par de pires neveux.  
Enfin le ciel, touché de nos disgraces,  
Se résolut d'en effacer les traces;  
Et tous les dieux convinrent que l'Amour  
Fût renvoyé dans ce mortel séjour,



Chacun s'en forme un agréable augure.  
Le seul Amour, l'Amour seul en murmure.  
Qu'a-t-il commis ? Pourquoi, seul immolé,  
D'entre les dieux sera-t-il exilé :  
Quittera-t-il ces demeures heureuses,  
Ces régions pures & lumineuses,  
Séjour brillant de gloire & de clarté,  
Lieux consacrés à la félicité,  
Aux doux plaisirs, enfans de l'innocence,  
Plaisirs qu'échauffe & nourrit sa présence,  
Vifs sans tumulte, éternels sans ennui,  
Et que les dieux ne tiennent que de lui ?  
Quoi ! disoit-il, de l'empire céleste  
J'irai descendre en un séjour funeste,  
Où l'injustice étale un front serain,  
Où les mortels au visage d'airain  
De mon fantôme escortant les bannières,  
De l'innocence ont rompu les barrières !  
Et qui d'entr'eux voudra suivre mes pas ?  
Amour, Amour, ne vous alarmez pas,  
Venez à moi : je connois un asyle  
Dont les vertus ont fait leur domicile,  
Un sûr rempart, un lieu de qui jamais  
Vos ennemis ne troubleront la paix.  
Celui qui règne en ce séjour propice,  
En a banni le coupable artifice,  
La perfidie au coup d'œil concerté,  
Et la malice au sourire emprunté.  
Toujours du vrai sa bouche tributaire

De l'équité porta le caractère.  
Nourri, formé par les neuf doctes sœurs,  
Ami des arts, épris de leurs douceurs,  
Le Dieu du Pinde & la sage Minerve  
De leurs trésors l'ont comblé sans réserve.  
Dans ce réduit des muses habité  
Préside encore une divinité.  
Car la beauté dont les dieux l'ont ornée,  
D'un moindre nom seroit trop profanée.  
Un doux accueil, un modeste enjoûment  
Prête à ses traits un nouvel agrément.  
D'enfans ailés une troupe fidelle,  
Plaisirs, Amours voltigent autour d'elle;  
Et, sans effort, près d'elle retenus,  
Pour la servir ont oublié Vénus.  
Non, non, Amour: ce n'est point à Cythère,  
Ni dans ces bois qu'Amathonte révère,  
Qu'il faut chercher & les jeux & les ris.  
Si vous voulez de vos frères chéris  
Revoir un jour la troupe réunie,  
N'hésitez point, volez chez Uranie.  
Mais à qui vais-je étaler ces propos?  
Puis-je penser qu'un dieu qui du chaos  
Débarrassa cette machine ronde,  
Qui voit, qui meut tous les êtres du monde,  
De ses ressorts & l'ame & l'instrument,  
Puisse ignorer son plus riche ornement?  
Déjà, porté sur les ailes d'Eole,  
Du haut des cieux je le vois qui s'envole,

Plus glorieux d'obéir en sa cour,  
Que de régner au céleste séjour.  
Conservez bien, généreuse Uranie,  
Ce dieu puissant, ce céleste génie,  
Ame du monde, auteur de tous les biens,  
Par qui, brisant les terrestres liens,  
D'un vol hardi nos ames élancées  
Jusques au ciel élèvent leurs pensées.  
Sans sa beauté, sans ses dons précieux,  
La vertu même est moins belle à nos yeux.  
Il la produit sous d'heureux caractères,  
La dépouillant de ces rides sévères,  
De qui l'aspect, effrayant les mortels,  
Leur fait souvent désertier ses autels.  
De son flambeau les flammes immortelles  
Jettent en nous ces vives étincelles  
Dont autrefois les héros embrasés,  
Malgré la mort se sont éternisés.  
Cette chaleur si prompte & si rapide  
Sut échauffer un Thésée, un Alcide;  
Arma leurs bras pour calmer l'univers,  
Et pour venger l'équité mise aux fers :  
Telle est l'ardeur dont ce dieu nous enflamme ;  
Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame  
De ce héros aux triomphes instruit,  
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.  
C'est cet amour, ambitieux de gloire,  
Qui tant de fois consacrant sa mémoire,  
Lui fit braver les feux & le trépas,

Lui

Lui fit chercher la guerre & les combats ;  
De Jupiter conduisant le tonnerre ,  
Aux fiers géans faire mordre la terre ;  
Et foudroyant leurs plus forts boulevards ,  
Les écraser sous leurs propres remparts.  
Quelle plus noble & plus vaste industrie  
Porta plus loin l'amour de la patrie ?  
Et quels travaux ont rendu plus parfaits  
L'art de la guerre & les arts de la paix ?  
Vous le savez , légions qu'il adore ;  
Vous le saurez , peuples plus chers encore ,  
Si quelque jour un loisir plus heureux  
Laisse un champ libre à ses plans généreux.  
Puisse-t-il voir ses nombreuses années  
Toujours de gloire & d'honneurs couronnées !  
Et quand la paix reviendra parmi nous ,  
Se réserver à des travaux plus doux ,  
Non moins héros sous l'empire de Rhée ,  
Que quand la terre à Bellone est livrée !



## É P I T R E

## A CLÉMENT MAROT.

**A**MI MAROT, l'honneur de mon pupître,  
 Mon premier maître, acceptez cette épître,  
 Que vous écrit un humble nourriffon,  
 Qui sur parnasse a pris votre écuillon;  
 Et qui jadis en maint genre d'escrime  
 Vint chez vous seul étudier la rime.  
 Par vous en France, épîtres, triolets,  
 Rondeaux, chansons, ballades, virelais,  
 Gente épigramme & plaifante satire  
 Ont pris naissance. Enforte qu'on peut dire:  
 De Prométhée hommes font émanés,  
 Et de MAROT joyeux contes font nés.  
 Par quoi fitôt qu'en mon adolescence  
 J'eus avec vous commencé connoiffance,  
 Mon odorat par vos vers éveillé,  
 Des autres vers plus ne fut chatouillé;  
 Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,  
 Que ne m'eussiez adopté pour confrère.  
 Bien est-il vrai que par le tems meuri,  
 D'autres leçons mon esprit s'est nourri:  
 Écrits divers ont exercé ma plume:  
 Mais c'est tout un; soit raison, soit coutume,

Mon nom par vous est encore connu,  
Dont bien & mal m'est ensemble avénu ;  
Bien , par trouver l'art de m'être fait lire ;  
Mal , pour avoir des fots excité l'ire ,  
L'ire des fots & des esprits malins.  
Car qui dit fots , dir à malice enclins ;  
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome ,  
Onc ne verrez fot qui soit honnête-homme.  
Je le soutiens. Justice & vérité  
N'habitent point en cerveau mal monté ;  
Du vieux Zénon l'antique confrérie  
Disoit tout vice être issu d'ânerie ;  
Non que toujours sottise de son chef  
Forme dessein de vous porter méchef ;  
Mais folle erreur d'ignorance complice ,  
Fait même effet , & supplée à malice.  
Bien le savez , CLÉMENT , mon ami cher ,  
Sotte ignorance & jugement léger  
Vous ont jadis , on le voit par vos œuvres ,  
Fait avaler anguilles & couleuvres ;  
Des novateurs complice vous nommant ,  
Ou votre honneur en public diffamant ,  
Soit par blasons plus mordans que vipère ,  
Soit par mensonge , en vous faisant le père  
De tous ces vers bâtards & supposés ,  
Dont les parens sont toujours déguisés.  
Et moi chétif , de vos suivans le moindre ,  
Combien de fois , las ! me suis-je vu poindre  
De traits pareils ? Non qu'on m'ait imputé

D'avoir jamais nouveautés adopté ;  
Des gens dévots que j'estime & respecte,  
Ainsi que vous, je n'ai honni la secte  
Qu'en général, sans aucun désigner ;  
Et fîtes mal de les égratigner ,  
Vous qui craignez, disiez-vous, la bourrée ;  
Car ces menins de la cour éthérée  
Sont tous doués d'un appétit strident  
De se venger, quand ils sentent la dent ;  
Et fussiez-vous un saint plus angélique,  
Plus éminent & plus apostolique  
Que saint Thomas ; s'ils en trouvent moyen,  
Ils vous feront, le tout pour votre bien ,  
Comme autrefois au bon Savonarole,  
Que pour le ciel la séraphique école  
Fit griller vif en feu clair & vermeil,  
Dont il mourut par faute d'appareil.  
Eux exceptés, des bons esprits l'estime  
M'a, comme vous, des fots rendu victime ;  
Car de quels noms plus doux & plus musqués  
Puis-je appeller tant d'esprits disloqués ?  
Comment nommer ce froid énergumène ,  
Qui d'Hélicon chassé par Melpomène,  
Me défigure en ses vers ostrogots ,  
Comme il a fait rois & princes d'Argos ?  
Comment nommer cet écumeur insigne,  
Qui des prisons sorti moins blanc qu'un cygne,  
Vient des nœuf sœurs la fontaine infecter,  
Et de sa griffe Apollon molester ?

Et ce trio de louves furannées  
Qui tour-à-tour à me mordre acharnées,  
Dans leur fureur semblent s'entreprêter  
L'unique dent qui leur a pu rester ?  
Et cet athée, au teint blême, à l'œil triste,  
Qui de Servet s'est fait évangéliste,  
Et qui sifflant Moïse & saint Matthieu,  
Parle de moi comme il parle de Dieu ?  
Comment enfin nommer cette vermine  
De chiffonniers de la double colline,  
Qui tous les jours, en dépit d'Apollon  
Dans les borbiers de son sacré valloñ  
Vont ramassant l'ordure la plus sale,  
Pour en lever boutique de scandale  
Contre tous ceux qui sont assez sensés  
Pour mépriser leurs vers rapétassés ?

Tout beau, l'ami, ceci passe sottise,  
Me direz-vous; & ta plume baptise  
De noms trop doux gens de tel acabit:  
Ce sont trop bien maroufles que Dieu fit.  
Maroufles soit. Je ne veux vous dédire.  
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire:  
C'est qu'en eux tous malice est seulement  
Vice d'esprit & mauvais jugement.  
De tout le bien sagesse est le principe.  
De tout le mal sottise est le vrai type;  
Et si par fois on vous dit qu'un vaurien  
A de l'esprit, examinez-le bien;  
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque;



Et vous direz, c'est un sot sous le masque.  
En fait d'esprit nous errons trop souvent :  
De feu gregeois, de fumée & de vent  
Presque toujours l'homme se préoccupe,  
Et sur ce point est imposteur ou dupe.  
Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé,  
Dont l'éloquence est un babil aisé,  
Et qui, doué du talent de Therfite,  
Parle de tout, sûr de sa réussite,  
Content, joyeux, hardi, sans jugement,  
Fait du beau monde à Paris l'ornement ;  
Du plus sévère il réchauffe le flegme,  
Ses quolibets passent pour apophthegme,  
Ses lieux communs sont propos réfléchis.  
S'il conte un fait, la dame du logis  
De ses bons mots pâme sur son assiette,  
Et le laquais en rit sous sa serviette.  
Lors chacun crie : O l'esprit éminent !  
Et moi, je dis : Peste l'impertinent !  
Et ne me chault, que sa voix théâtrale  
M'ait de Sénèque épuisé la morale ;  
A sa vertu je n'ai plus grande foi  
Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?  
Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.  
Par ce mot seul la dispute est bornée.  
Qui dit esprit, dit sel de la raison ;  
Donc sur deux points roule mon oraison :  
Raison sans sel est fade nourriture ;  
Sel sans raison n'est solide pâture :

De tous les deux se forme esprit parfait ;  
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.  
Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?  
Sans la raison puis-je vertu connoître ?  
Et sans le sel dont il faut l'apprêter,  
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?  
Mais rarement à ces hautes matières  
Le peuple ignare élève ses lumières.  
Fausse lueur ses foibles yeux déçoit :  
Dont il avient que tous les jours on voit  
Du nom d'esprit fatuité dotée,  
Et de vertu sottise étiquetée.  
Car, Dieu merci, dans ce siècle falot  
Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.  
Peuple d'amis autour de lui fourmillé ;  
Secrets, dépôts, intérêts de famille,  
Tout se confie à ce génie exquis ;  
Son conseil même en affaire est requis ;  
Soupçons de lui seroient vrais sacrilèges.  
Bref, qui voudroit nombrer ses privilèges,  
Auroit plutôt calculé tous les morts,  
Que dans Paris Finot & ses conforts,  
Dont, par respect je tais ici l'éloge,  
Ont insérés dans leur Martyrologe.  
Mais un esprit solide, illuminé,  
Du monde entier semble être ennemi né.  
L'homme friand de haute renommée  
Craint tout rieur qui pèse sa fumée ;  
Et ne pouvant son foible vous cacher,

Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.  
Pour décrier vos lumières suspectes,  
Il vous suscite un tourbillon d'insectes,  
Qui, pour vous mettre à leur petit niveau,  
Vous font sur tout quelque procès nouveau.  
Que si par vers & par joyeux langage  
Votre Apollon s'est tiré hors de page ;  
Miséricorde ! Où fuir ? où vous sauver ?  
Vous allez voir , en dussez-vous crever,  
Mille idiots , érigés en faumaïses,  
Vous faire auteur des plus viles fadaïses.  
Dès qu'en sa tête un stupide enjoué,  
Ayant en vain son cerveau secoué  
Pour dégourdir sa pesante Minerve,  
Aura forgé quelque couplet sans verve,  
Ou quelques vers platement effrontés ;  
Tout aussitôt ces subtils hébétés  
Iront corner votre nom par la ville,  
Disant : C'est lui , messieurs , voilà son style.  
Et ce faux bruit , tant soit-il insensé,  
Ne manquera d'être encor reffassé  
Par cent grimauds rampans sur le Parnasse ,  
Peuple maudit & malheureuse race,  
Que votre los fait dessécher d'ennui,  
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.  
O triste emploi que celui de la rime !  
En tout autre art , même sans qu'on y prime ,  
Devant ses pairs on est interrogé.  
Par Cassini l'astronome est jugé :

Homberg peut seul évoquer le chymiste ;  
Et du Verney citer l'anatomiste.  
Mais dans les vers tous s'estiment docteurs :  
Bourgeois , pédans , écoliers , colporteurs ,  
Petits abbés , qu'une verve insipide  
Fait barboter dans l'onde aganippide ,  
Sont nos Varrons , nos Murets , nos Daciers ,  
Et d'Hélicon seigneurs haut-justiciers.  
Hé , mes amis , un peu moins de superbe :  
Vous avez lu quelque ode de Malherbe :  
Soit. Richelet jadis en raccourci  
Vous a de l'art les règles dégrossi :  
Je le veux bien. Vous avez sur la scène  
En vers bouffis fait heurler Melpomène :  
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.  
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez.  
Minerve à tous ne départ ses largesses.  
Tous savent l'art , peu savent ses finesses ;  
Et croyez moi , je n'en parle à travers.  
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers.  
Savoir la marche , est chose très-unie ;  
Jouer le jeu , c'est le fruit du génie :  
Je dis le fruit du génie achevé ,  
Par longue étude & travail cultivé.  
Donc si Phébus ses échecs vous adjuge ,  
Pour bien juger , consultez tout bon juge :  
Pour bien jouer , hantez les bons joueurs :  
Sur-tout craignez le poison des loueurs ,  
Acoitez-vous de fidèles critiques.



Fouillez, puisez dans les sources antiques ;  
Lisez les Grecs , favourez les Latins.  
Je ne dis tout , car Rome a ses Cotins ;  
J'entends tous ceux qui d'une aile assurée  
Quittant la terre ont atteint l'empirée.  
Là trouverez en tout genre d'écrits  
De quoi former vos goûts & vos esprits ;  
Car chacun d'eux a sa beauté précise  
Qui le distingue & forme sa devise.  
Le grand Virgile enseigne à ses bergers  
L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;  
Au laboureur , par des leçons utiles ,  
Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;  
Puis tout-à-coup , la trompette à la main ,  
Dit les combats du fondateur romain ,  
Ses longs travaux couronnés de victoire ,  
Et des Césars prophétise la gloire.  
Ovide , en vers doux & mélodieux ,  
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux :  
Trop indulgent au feu de son génie :  
Mais varié , tendre , plein d'harmonie ,  
Savant , utile , ingénieux , profond ,  
Riche , en un mot , s'il étoit moins fécond.  
Non moins brillant , quoique sans étincelle ,  
Le seul Horace en tous genres excelle :  
De Cythérée exalte les faveurs ,  
Chante les dieux , les héros , les buveurs ;  
Des sots auteurs berne les vers ineptes ,  
Nous instruisant par gracieux préceptes

Et par sermons de joie antidotés.  
Catule en grace & naïves beautés  
Avant Marot mérita la couronne ;  
Et suis marri que le poivre assaisonne  
Un peu trop fort ses petits madrigaux.  
Tibulle enfin sur patins inégaux  
Faisant marcher la boiteuse élegie ,  
De Cupidon traite à fond la magie.  
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter ,  
Lire , relire , apprendre , méditer.  
Lors votre goût conduisant votre oreille ,  
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille ,  
Ni les fredons du (\*) chantre cordouan  
Pour les vrais airs du cygne mantouan.  
Ceci soit dit. Fermons la parenthèse.  
Or vous dirai , pour reprendre ma thèse ,  
Ami MAROT , que je vous fais bon gré  
D'avoir les sots en vos vers dénigré ,  
Et de n'y voir mis au-dessus des anges  
Ceux qui pouvoient démentir vos louanges ;  
Car si quelqu'un chez vous est exalté ,  
Il l'est encore chez la postérité.  
En quoi sur-tout a gagné mon suffrage  
Votre haut sens & vertueux courage.  
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi ,  
En ce du moins votre amour m'a servi ,

---

(\*) *Lucain.*

Que mes écrits, monumens de mon ame ,  
De lâcheté n'ont encouru le blâme :  
Que l'intérêt ne les a conseillés ,  
Ni moins encor le mensonge fouillés.  
Non qu'à louer gens de tout caractère  
Je n'eusse pu prêter mon ministère ,  
Et comme un autre , adulateur soumis ,  
A prix d'honneur m'acquérir des amis.  
Mais au vrai seul ma muse intéressée  
N'a jamais pu rimer que ma pensée ;  
Puis mon Plutarque épluchant les héros ,  
En fait souvent de si petits zéros ,  
Qu'en le lisant , on perd presque l'envie  
De les louer , du moins pendant leur vie ;  
Car fussent-ils en sagesse , en valeur  
Des demi-dieux , il ne faut qu'un malheur :  
Tant que son ame à son corps est soumise ,  
Un demi-dieu peut faire une sottise ,  
Et tout d'un tems ses éloges vantés  
Se convertir en contre-vérités.  
Puis vous voilà , messieurs les faiseurs d'odes ,  
Jolis mignons , ainsi que vos pagodes.  
Quant est de moi , je n'ai pris tel effor ;  
J'ai peu loué , j'eusse mieux fait encor  
De louer moins ; non que pincer sans rire  
Soit de mon goût ; je tiens qu'en fait d'écrire ,  
Le meilleur est de rire sans pincer :  
Nous ne devons les vices caresser ;  
Mais d'autre part il ne faut les reprendre

Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,  
Ne sont méchans que parce qu'ils sont fous.  
Ce sont enfans moins dignes de courroux  
Que de risée. Aussi notre Uranie  
N'est, grace au ciel, triste ni rembrunie.  
Je m'en rapporte à tout lecteur bénin ;  
Et gens sensés craindront plus le venin  
D'un fade auteur, qui dans ses vers en prose  
A tous venans distille son eau-rose,  
Toujours de sucre & d'anis saupoudré.  
Fiez-vous-y. Ce rimeur si sucré  
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,  
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.  
Bref, je ne puis d'un babil importun  
Flatter les gens. Mais, me dira quelqu'un,  
Si flatterie en vos rimes n'éclate,  
Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte.  
Soit. Aussi-bien je n'aime les flatteurs,  
Ni n'écris point pour les admirateurs.  
Puis, je ne fais. Tous ces vers qu'on admire  
Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire.  
Et franchement, quoique plus censuré,  
J'aime encor mieux être lu qu'admiré.





## É P I T R E

*A M. LE BARON DE BRETEUIL.*

II L L U S T R E appui d'une muse agitée,  
Morte trois ans, & puis ressuscitée,  
Par le pouvoir de ce sage enchanteur,  
De mon naufrage heureux réparateur,  
Par qui ma barque errante & vagabonde  
Fut dérobée au caprice de l'onde.  
Puisque sa loi, que je dois respecter,  
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter:  
Daignez, de grace, à votre heure commode,  
Vous qui vivez aux sources de la mode,  
Me dire un mot du style & des écrits  
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris:  
Car vous savez qu'un air de mode impose  
A nos François plus que toute autre chose;  
Et que par-là le plus mince oripeau  
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.  
J'ai vu le tems, mais, Dieu merci, tout passe,  
Que Calliope au sommet du Parnasse,  
Chapperonnée en burlesque docteur,  
Ne savoit plus qu'étourdir l'auditeur  
D'un vain ramas de sentences usées,  
Qui de l'Olympe excitant les nausées,

Faisoient souvent, en dépit de ses sœurs,  
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.  
Nous avons vu, presque durant deux lustres,  
Le Pinde en proie à de petits illustres,  
Qui, traduisant Sénèque en madrigaux,  
Et rebattant des sons toujours égaux,  
Fous de sang froid, s'écrioient : *Je m'égare ;*  
*Pardon, messieurs, j'imite trop Pindare :*  
Et supplioient le lecteur morfondu  
De faire grace à leur feu prétendu.

Comme eux alors apprenti philosophe,  
Sur le papier nivelant chaque strophe,  
J'aurois bien pu du bonnet doctoral  
Embéguiner mon Apollon moral,  
Et rassembler sous quelques jolis titres,  
Mes froids dixains rédigés en chapitres :  
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,  
Bien arrondis & bien intitulés,  
Faire servir votre nom d'épisode,  
Et vous offrir sous le pompeux nom d'ode,  
A la faveur d'un éloge écourté,  
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.  
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,  
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue,  
Et ne fait point, prêcheur fastidieux,  
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,  
Analyser une vérité fade,  
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade ;  
Et qui, traînant toujours le même accord,

Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.  
Je fais que l'art doit pour fin générale  
Se proposer l'instructive morale :  
A ce précepte avec eux je me rends.  
Mais je soutiens, & j'en ai pour garans  
La Grèce entière & le siècle d'Auguste ,  
Que tout auteur mâle, hardi, robuste ,  
Doit de ses vers bannir l'instruction ,  
Ou, comme Homère, instruire en action.  
Sur le Parnasse, ainsi que dans la chaire ,  
C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire :  
Remuer l'ame est son premier devoir ;  
Et l'art des vers n'est que l'art d'émouvoir.  
Non que souvent on ne puisse avec grace  
En badinant corriger comme Horace.  
La vérité demande un peu de sel ;  
Et l'enjouement est son air naturel :  
La joie au moins marque une ame sincère.  
J'approuve même un style plus sévère ,  
Lorsque le choix d'un sujet important  
Peut arrêter le lecteur inconstant.  
Mais si jamais nulle ardeur pathétique  
N'échauffe en vous le flegme dogmatique ;  
Si votre feu, sous la cendre enterré ,  
Me montre un cœur foiblement pénétré  
Des vérités que votre bouche exprime ;  
Vous avez beau forger rime sur rime ,  
Et m'étaler ces petits traits fleuris ,  
Dont vous charmez les frivoles esprits :

Vous ne fauriez, avec ce beau système  
Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;  
Et je ne vois dans votre air emprunté  
Qu'un charlatan sur ses tréteaux monté,  
Qui, pour duper une foule grossière,  
Lui jette aux yeux une vaine poussière ;  
Et qui, toujours sans ame & sans vigueur,  
Parle à l'esprit, & ne dit rien au cœur.

Vous donc, qui, fiers de vos foibles trophées,  
Croyez voler plus haut que les Orphées,  
Qui disputez à l'Hercule gaulois  
L'art d'enchaîner les peuples & les rois :  
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles,  
Et de souffler de froides hyperboles ;  
Il faut sentir, il faut vous élever  
Aux vérités que vous voulez prouver :  
Votre cœur seul doit être votre guide.  
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;  
Et tout mortel qui porte un cœur gâté,  
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.  
De nos travaux c'est là tout le mystère ;  
Et tout lecteur, à ce seul caractère,  
Distinguera d'un fat présomptueux  
L'auteur solide & l'homme vertueux.  
Votre sagesse, encor mieux que mes rimes,  
Depuis long-tems vous dicta ces maximes,  
Illustre ami, dont le cœur épuré  
S'est au vrai seul de tout tems consacré ;  
Et de qui l'œil perçant, inévitable,

Au faux brillant fut toujours redoutable.  
Vous le savez, dès mes plus jeunes ans,  
Quand ma raison, luttant contre mes sens,  
Dans les éclairs de ma verve première  
Faisoit à peine entrevoir sa lumière :  
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,  
Des vieux auteurs admirateur zélé,  
J'avois déjà senti leur douce amorce ;  
Et j'essayois d'en pénétrer l'écorce,  
De démêler leurs cœurs de leurs esprits,  
Et de trouver l'auteur dans ses écrits.  
Je vis bientôt, instruit par leur lecture,  
Que tout leur art partoît de la nature :  
Que ces beautés, ces charmes si touchans,  
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,  
Venoit bien moins, héros, que je respecte  
Malgré l'orgueil de la moderne secte,  
Des vérités que vous nous exprimez,  
Que du beau feu dont vous les animez.  
Je compris donc qu'aux œuvres de génie,  
Où la raison s'unit à l'harmonie,  
L'ame toujours a la première part  
Et que le cœur ne pense point par art,  
Que tout auteur qui veut, sans perdre haleine,  
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,  
Doit s'imposer l'indispensable loi  
De s'éprouver, de descendre chez soi,  
Et d'y chercher ces semences de flâme,  
Dont le vrai seul doit embraser notre ame ?

Sans quoi jamais le plus fier écrivain  
Ne peut atteindre à cet effor divin,  
A ces transports, à cette noble ivresse  
Des écrivains de la savante Grèce.  
Je fais combien mes débiles talens  
Sont au-dessous de leurs dons excellens,  
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carrière  
M'a du Parnasse entr'ouvert la barrière,  
Si quelquefois à leurs sons ravissans  
J'ai su mêler mes timides accens,  
Ma muse au moins d'elle-même excitée  
Avec mon cœur fut toujours concertée;  
L'amour du vrai me fit lui seul auteur,  
Et la vertu fut mon premier docteur.  
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,  
Je n'entends point l'extatique grimace  
D'un faux béat, qui, le front vers les cieus,  
Aux chérubins fait par-tout les doux yeux;  
Et presque sûr d'être le saint qu'il joue,  
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue.  
A cette bouche, à ces yeux contrefaits,  
De la vertu je connois peu les traits;  
Encore moins à la fausse encolure  
De ce pédant forcé dans son allure,  
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors,  
N'est qu'une étude, un mystère du corps,  
Et dont la morgue en douceur travestie  
Prend chez l'orgueil toute sa modestie.  
Vous le verriez bientôt se démasquer,

---

Si l'amour propre en lui pouvoit manquer.  
L'humble vertu n'est point ce qui l'enchanté;  
D'un vain parfum c'est l'odeur qui le tente :  
Mais la vertu, souveraine des sens,  
Ne cherche point les parfums ni l'encens ;  
Et cet orgueil, cet ami des louanges,  
Antique auteur de la chute des anges,  
Né dans le sein de leur frère insensé  
Long-tems avant l'univers commencé,  
Donna naissance à tous les autres vices,  
Et fut lui seul père de ses complices.  
Où donc est-elle ? Où faut-il la chercher,  
Cette vertu qui semble se cacher ?  
Cette vertu franche de tout sophisme,  
Fille du ciel, mère de l'héroïsme,  
Qui dans le cœur fait germer les esprits,  
Et donne l'ame aux sublimes écrits ?  
Sans nous tracer des routes incertaines,  
Nous l'apprendrons de l'oracle (\*) d'Athènes ;  
Son vrai séjour est chez la vérité.  
Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.  
Un hypocrite, honnête-homme à sa guise,  
D'un faux vernis la farde & la déguise.  
Mais l'homme épris du véritable honneur,  
N'emprunte rien d'un éclat suborneur,

---

(\*) *Socrate, Platon, Rep. liv. 6. Sénèque, Epit. 71.*

Et peu content d'une vaine fumée,  
Veut de lui seul tenir sa renommée.  
Il ne fait point par un manège bas  
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.  
Ami du jour, c'est sa clarté qu'il aime:  
Rien ne le couvre, & ses foiblesses même  
(Car chacun porte avec soi son levain)  
De ses vertus font un gage certain.  
D'extérieur, il est vrai, dépourvue,  
Sa probité frappera peu la vue:  
Toute blancheur cède à l'éclat du fard,  
Et la nature éblouit moins que l'art.  
Les yeux, sur-tout du vulgaire imbécile,  
Sont peu touchés d'un air simple & facile.  
Près d'un tartuffe arrogant, fastueux,  
L'homme sincère, uniment vertueux,  
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inspire,  
Qu'un indévot, un mondain, c'est tout dire,  
De qui le cœur est fort mal dirigé,  
Et le salut grandement négligé.  
Mais celui-là porte un air bien plus sage;  
Sa gravité, ses gestes, son visage,  
Tout marque en lui la perle des Catons.  
Il ne rit point; il pèse tous ses tons;  
Il parle peu, mais il dit des miracles;  
Ses préjugés font presque des oracles:  
Aussi jamais il ne douta de rien;  
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien  
Est toujours juste; il le fait bien paroître.



Comment? Comment? C'est qu'il décide en maître.  
Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.  
Mais attendons le jour de vérité,  
Lorsque celui qui juge les justices,  
Viendra compter nos vertus & nos vices.  
La brigue alors, le crédit, les égards,  
Disparoîtront au feu de ses regards;  
Et sa justice incorruptible & prompte  
Nous fera voir, peut-être à notre honte,  
Cet homme libre au rang de ses élus,  
Et ce dévot de leur partage exclus.  
C'est en ce jour, que la vertu ternie  
Pourra, sans peur, citer la calomnie,  
Et que mes yeux par les siens affermis  
Feront trembler mes lâches ennemis.  
Heureux pourtant, heureux à son approche,  
Si je pouvois me cacher le reproche  
D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui  
Juste envers eux, criminel envers lui;  
Et plus sensible au desir de leur plaire  
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire!  
Car, je l'avoue, & j'en suis bien payé;  
J'ai des humains trop chéri l'amitié.  
Long-tems séduit par de vains artifices,  
A cette idole offrant mes sacrifices,  
Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,  
Trouver en eux de quoi les respecter.  
Mais de plus près observant leurs vestiges,  
Je sus enfin démêler les prestiges,

Dont l'amour-propre, en eux toujours vainqueur,  
Surprend les yeux pour imposer au cœur,  
Peu m'ont donné le plaisir équitable  
D'aimer en eux la vertu véritable.  
Peu m'ont aussi vu briguer la faveur,  
Qu'obtient des grands une aveugle ferveur,  
Leur bonté seule éveilla ma paresse ;  
Et courtisan de ma seule tendresse,  
Sans intérêt j'ai cherché, j'ai trouvé  
Ce peu d'amis, dont le cœur éprouvé,  
Malgré l'effort de la jalouse envie,  
Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pu, de vos plaisirs épris,  
Tendre amitié, dont je sens tout le prix,  
Dans une joie & si douce & si pure  
Vivre oublié de toute la nature !  
Mais, malgré moi, trop & trop peu connu,  
J'ai cru du moins, de mes mœurs soutenu,  
Entre vos bras conjurer la tempête,  
Que l'imposture élevoit sur ma tête.  
Foible rempart, abri toujours peu sûr  
Pour tout esprit libre, sincère & pur,  
Qui ne fait point amadouer le crime,  
Et racheter par une feinte estime  
Les trahisons qu'au vice provoqué  
Dit la peur de se voir démasqué !  
Car tout l'enfer n'égale point la rage  
D'un furieux que la crainte encourage,  
Et dont les yeux inquiets, alarmés,

Veillent toujours , tandis que vous dormez.  
Je puis dormir avec toute licence ,  
Dit la tranquille & sincère innocence.  
J'ai des amis sages , dignes de foi ,  
Dont l'équité peut répondre pour moi.  
Leur amitié que l'honneur seul enflâme ,  
A toujours lu dans le fond de mon ame :  
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.  
Que craindre donc ? Qui ? Celui qui vous craint ,  
Ce noir brigand , ce corsaire farouche ,  
Dont le portrait fouilleroit votre bouche ;  
Cet imposteur , honteux même à nommer ,  
Que par mépris vous n'osez diffamer.  
Vous prétendez couler des jours paisibles ,  
Et prévenir tous ces traits invisibles ,  
Qui , contre vous lancés à tout propos ,  
Ont si long-tems troublé votre repos ?  
Commencez donc par changer votre style ;  
Et sans offrir un hommage inutile  
A des amis trop doux , trop généreux ,  
Pour devenir ennemis dangereux ,  
Attachez-vous à ceux dont la furie  
D'aucun remords ne peut être attendrie ;  
A ces vautours de la société ,  
Qui , comme l'eau , boivent l'iniquité ,  
Et dont le cœur farouche , atrabilaire ,  
Immole tout au plaisir de mal faire :  
Monstres pétris & de boue & de sang ,  
Que Tisiphone a nourris dans son flanc ,

Dont

Dont la malice injuste & forcenée  
Se fait un jeu de notre destinée ;  
Du monde entier, en secret abhorrés,  
Mais en public par crainte révéérés,  
Et de qui l'œil, digne de Polyphème,  
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.  
Voilà les saints que vous devez aimer,  
Craindre, servir, applaudir, réclamer,  
Si vous voulez sans trouble & sans scandale  
Jouer des droits acquis à leur cabale.  
Quoi ! direz-vous : Pour ces hommes de fer  
Abandonner ce qu'on a de plus cher ?  
A l'intérêt immoler la justice,  
Et renier la vertu pour le vice ?  
Non, je ne puis aux démons odieux  
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux dieux.  
Vous ne pouvez ? Faites donc votre compte  
De devenir bientôt pour votre honte,  
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.  
Préparez-vous à voir ces oppresseurs  
Dans les accès de leur rage ennemie  
Vous barbouiller de leur propre infamie ;  
Et contre vous, par ce chemin tortu,  
Intéresser le vice & la vertu.  
Heureux encor, si leur complot funeste,  
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste,  
Ne force un jour vos asyles cachés ;  
Et si vos dieux par l'enfer débauchés,  
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre,

Ne prennent point leurs traits pour vous pour-  
suivre!

Car le motif d'une aveugle équité  
Jamais ne manque à l'infidélité;  
Et l'on fait trop jusqu'où va l'assurance  
D'un zèle faux conduit par l'ignorance.  
Mais je ne fais si les plus durs revers  
Qui d'un mortel puissent être soufferts,  
Si des destins la rigueur inflexible,  
Si la mort même a rien de plus sensible,  
Que la douleur de se voir opprimé  
D'un ennemi que nous avons aimé.



É P I T R E  
AU R. P. BRUMOY,Auteur du *Théâtre des Grecs*.

O U I, cher BRUMOY, ton immortel ouvrage  
Va désormais dissiper le nuage,  
Où parmi nous le théâtre avili  
Depuis trente ans semble être enseveli;  
Et l'éclairant de ta propre lumière,  
Lui rendre enfin sa dignité première.  
De ses débris zélé restaurateur,  
Et chez les Grecs hardi navigateur,  
Toi seul as su, dans ta pénible course,  
De ses beautés nous déterrer la source,  
Et démêler les détours sinueux  
De ce dédale oblique & tortueux,  
Ouvret jadis par la sœur de Thalie  
Aux seuls auteurs du Cid & d'Athalie;  
Mais après eux, hélas! abandonné  
Au goût pervers d'un siècle efféminé,  
Qui ne prenant pour conseil & pour guide  
Que des leçons de Tibulle & d'Ovide  
Et n'estimant dignes d'être applaudis  
Que les héros par l'amour affadis,

Nous a produit cette foule incommode  
 D'auteurs glacés, qui, séduits par la mode,  
 N'exposent plus à nos yeux fatigués  
 Que des romans en vers dialogués ;  
 Et d'un fatras de rimes accolées  
 Affaisonnant leurs fadeurs ampoulées,  
 Semblent vouloir par d'immuables loix  
 Borner tout l'art du théâtre françois,  
 A commenter dans leurs scènes dolentes  
 Du doux Quinault les pandectes galantes.

Mais de ce style efflanqué, sans vigueur,  
 J'aime encor mieux l'insipide langueur,  
 Que l'emphatique & burlesque étalage  
 D'un faux sublime enté sur l'assemblage  
 De ces grands mots, clinquant de l'oraison,  
 Enflés de vent & vuides de raison,  
 Dont le concours discordant & barbare  
 N'est qu'un vain bruit, une sottie fanfare,  
 Et qui, par force & sans choix enrôlés,  
 Hurlent d'effroi de se voir accouplés.  
 Ce n'est pourtant que sur ces balivernes,  
 Qu'un fol essaim d'Euripides modernes,  
 Creux au-dedans, boursoufflés au-dehors,  
 S'est mis en droit, prodiguant ses accords,  
 D'importuner de sa voix imbécille  
 Et le théâtre, & la cour & la ville.

Quoi ? diras-tu, ce privilège exquis  
 D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?  
 Le goût public auroit-il par mégarde

Reçu sa loix du leur ? Dieu nous en garde !  
Il est encor des juges éclairés ,  
Des esprits sains & des yeux épurés ,  
Pour discerner par un choix équitable  
L'or de billon d'avec l'or véritable.  
N'en doutons point : mais , à parler sans fard ,  
Leur petit nombre extrait & mis à part ,  
Que reste-t-il ? qu'un tas de vains critiques ,  
D'esprits légers , de cerveaux fantastiques ,  
Du faux mérite orateurs dominans ,  
Fades loueurs , censeurs impertinens ,  
Comptant pour rien justesse , ordre , harmonie ,  
Et confondant , sous le nom de génie ,  
Tout mot nouveau , tout trait alambiqué ,  
Tout sentiment abstrait , sophistiqué ,  
Toute morale insipide & glacée ,  
Toute subtile & frivole pensée ;  
Du sens commun déclarés ennemis ,  
Et de l'esprit adoreurs soumis.  
Car c'est l'esprit qui sur-tout enforcelle  
Nos raisonneurs à petite cervelle ,  
Lynx dans le rien , taupes dans le réel ,  
Dont l'œil aigu , perçant , surnaturel ,  
Voyant à plein mille taches pour une  
Dans le soleil , n'en voit point dans la lune.  
Voilà quel est le tribunal prudent  
De nos prévôts du Pinde. Cependant  
Si deyant eux commençant sa carrière ,



D'un jeune auteur la muse aventurière  
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès,  
Et peut enfin, par un heureux succès,  
Dans les rayons de ces grands météores  
Faire briller ses débiles phosphores :  
Dieu fait l'orgueil où prompt à se flatter  
Notre étourdi va se précipiter.  
C'étoit d'abord un aspirant timide :  
C'est maintenant un docteur intrépide ;  
Et non content d'inonder tout Paris  
D'un océan de perfides écrits,  
Et d'étouffer ces libraires crédules  
Sous des monceaux de papiers ridicules,  
Tel qu'on pourroit, si la cour des neuf sœurs  
Pour la police avoit ses affesseurs,  
Ses fanhédrins & ses aréopages,  
Le brûler vif dans ses propres ouvrages.  
En ses accès je ne vous répons pas,  
Qu'ayant déjà mis le bon sens à bas,  
Il n'entreprenne avec la même audace  
De renverser tout l'ordre du Parnasse ;  
Et que la rime attaquée en son fort,  
De la raison n'éprouve aussi le sort.  
Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?  
Et sans compter tant d'illustres stupides,  
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,  
Et tant d'abbés doctement ignorans,  
Pour s'épauler d'un garant moins indigne,

Ne peut-il pas citer l'exemple infigne  
D'un nourrifson du Parnasse avoué,  
Qui quelquefois dans son style enjoué  
Sut accorder, quoiqu'avec retenue,  
Quelque licence à sa muse ingénue ?  
Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier,  
Apprends de moi, sourcilleux écolier,  
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,  
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,  
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,  
Dans les essais d'un rimeur de deux jours.  
Que la licence humble, abjecte & soumise,  
Au rang des loix ne sauroit être admise :  
Qu'un sage auteur qui veut se faire un nom,  
Peut en user ; mais en abuser, non :  
Et que jamais, quelque'appui qu'on lui prête,  
Mauvais rimeur n'a fait un bon poëte.  
Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,  
De quelque règle étendu le lien :  
Pour abolir toute loi prononcée,  
En est-ce assez de l'avoir transgressé ?  
Et puis d'ailleurs par où t'es-tu flatté,  
Qu'en l'imitant par son mauvais côté,  
Tu tireras de ta chétive muse  
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?  
Trouveras-tu, raisonnons de sang-froid,  
Dans les tiroirs de ton génie étroit,  
Ces grands pinceaux, dont sa main toujours sûre

Peignit si bien les traits de la nature ?  
Sauras-tu, dis-je , ayant bien consulté  
Son coloris & sa naïveté ,  
Dans tes tableaux , sous cent nouvelles faces ,  
Nous présenter toujours les mêmes graces ;  
Et comme lui , par cet art enchanteur ,  
Trouver la clé de l'ame du lecteur ?  
Bon , dira-t-il , le plaisant parallèle !  
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !  
Outre qu'il est d'un maître , tel que moi ,  
De ne connoître autre guide que soi ,  
De s'éloigner des routes anciennes ,  
Et de n'avoir de règles que les siennes :  
J'ai pris un vol qui m'élève au-dessus  
De la nature & des communs abus ;  
Et le bon sens , la justesse & la rime  
Dégraderaient mon tragique sublime.  
Si ce n'est là la réponse , du moins  
C'est sa pensée ; & j'en ai pour témoins  
Ces vers bouffis , où la muse hydropique  
Nous développe en style magnifique  
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf ,  
Enguenillé des rimes du Pont-neuf.  
Déjà tout fier de son propre suffrage ,  
En plein théâtre étalant son plumage ,  
Il se panade & voit le ciel ouvert  
Dans son azur au grand jour découvert ;  
Et par hasard , si quelqu'astre propice

Vient s'en mêler , & fait entrer en lice ,  
Pour l'appuyer, quelque étourneau titré ,  
Quelque veau d'or par Plutus illustré ,  
Ou quelque fée autrefois sœur professe  
Dans Amathonte , aujourd'hui mère abbesse :  
Incontinent vous l'allez voir s'enfler  
De tout le vent que peut faire souffler  
Dans les fourneaux d'une tête échauffée ,  
Fatuité , sur sottise greffée.  
Ouvrez les yeux , ignorans sectateurs  
De mes grossiers & vils compétiteurs.  
Ils tirent tous leur lumière débile  
Des vains secours d'une étude stérile :  
Pour moi l'éclat dont je brille aujourd'hui ,  
Vient de moi seul ; je ne tiens rien d'autrui.  
Mon Apollon ne règle point sa note  
Sur le clavier d'Horace & d'Aristote.  
Sophocle , Eschile , Homère ni Platon  
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non ;  
On le voit bien : mais ce qu'on voit encore ,  
C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore :  
Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit  
Qui disparoît dès que le soleil luit ;  
Et qu'un seul jour , détruisant vos chimères ,  
Détruit aussi vos lauriers éphémères.  
Car , si jamais , de ses erreurs absous ,  
L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous ;  
Tel , dont jadis les faveurs obtenues  
Par vanité vous portoient jusqu'aux nues ,

Par vanité mettra tous ses ébats  
A vous coiffer du bonnet de Midas ;  
Et devant lui votre gloire ternie  
Ne fera plus qu'un objet d'ironie.  
Voilà le sort & le fatal écueil ,  
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil  
De tous ces nains , petits géans précoces ,  
Que leurs flatteurs érigent en colosses ,  
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer  
Dans le néant dont on les fut tirer.  
Dans le néant ? dira quelqu'un peut-être :  
Pourquoi vouloir anéantir leur être ?  
Lorsqu'un auteur , du public abjuré ,  
Voit contre lui tout bon vent déclaré ,  
Il peut , ailleurs dirigeant sa bouffole ,  
Tenter encor le caprice d'Éole :  
Dans la tribune achalander son art ,  
De la questure arborer l'étendard ;  
Ou chez un grand , par qui tout se gouverne ,  
Briguer le rang d'important subalterne .  
Oui-dà. Je fais qu'un mérite commun ,  
Par cent moyens , si ce n'est assez d'un  
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.  
Je fais de plus que le même génie ,  
Qui , dans un art fut nous faire exceller ,  
Peut dans tout autre encor nous signaler.  
Mais une fois que la fureur d'écrire  
A , par malheur , établi son empire  
Dans le cerveau d'un rimeur aveuglé ,

Vuide de sens , & de soi-même enflé :  
C'est une gale , un ulcère tenace ,  
Qui de son sang corrompt toute la masse ,  
Endort son ame , & lui rend ennuyeux  
Tout exercice honnête & sérieux.  
Jouet oisif de son talent futile ,  
N'en attendez rien de bon & d'utile ;  
Séduit sur-tout , & gâté chaque jour  
Par l'amidon des parfumeurs de cour ;  
Car c'est vous seul , excusez ma franchise ,  
Messieurs les grands , par qui s'immortalise  
Dans son esprit l'incurable travers  
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.  
A votre rang mesurant vos louanges ,  
Il croit parler la langue des archanges :  
Ce don céleste est un sacré dépôt ,  
Dont il doit compte au public ; & bientôt  
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse ,  
A chaque auteur distribuant sa place ,  
Diâter de là ses dogmes étourdis ,  
Et faire en loi passer tous ses édits ,  
Homologués , selon sa fantaisie ,  
Au tribunal de votre courtoisie.  
Car pour le peu que quelque trait saillant ,  
Quelque antithèse , ou quelque mot brillant ,  
D'un vain éclair de lumière imprévue  
Vienne éblouir votre débile vue ,  
C'en est assez : tout le reste va bien.  
Le mot fait tout ; la chose ne fait rien.

C'est un oracle , un héros , un modèle.  
Modè e soit : mais le public rebelle ,  
Examinant votre petit héros  
Sur son mérite & non sur vos grands mots ,  
Dévoile enfin tout son charlatanisme ;  
Et ce public , fléau du pédantisme ,  
N'épargne pas quand l'écrit est jugé ,  
Le protecteur plus que le protégé.  
Il vous apprend qu'un ignorant suffrage  
N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage :  
Que les grands airs & le ton emphasé  
Au sens commun n'ont jamais imposé :  
Qu'un courtisan , qu'un magistrat habile ,  
Qu'un guerrier même , un Hector , un Achille ,  
En fait de goût n'est pas plus compétant ,  
Qu'en fait de guerre un auteur éclatant :  
Mais que l'orgueil qu'un mérite suprême  
Peut excuser , devient la fadeur même  
Dans le babil d'un petit triolet  
De marmoufets , pédans à poil folet ,  
Qui , sans savoir , sans règles , sans principes ,  
Du bel esprit se font les prototypes ,  
Tranchent sur tout , & veulent à tout prix  
Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.  
C'est la leçon que vous fait la critique.  
Et pour vous faire un tableau dramatique  
Des contretens & du sort déplaisant  
A quoi s'expose un esprit suffisant ,  
Qui soutenu du vent de sa chimère ,

Pour s'élever sort de son atmosphère ;  
Je finirai ce propos ingénu  
Par le récit d'un conte assez connu ,  
Qu'au bon vieux tems d'un crayon moins profane  
Messer Louis mit en rime Toscane.

Un noble fut dans Venise estimé ,  
Qui général de l'état proclamé ,  
Abandonnant & gondole & chaloupe ,  
En terre ferme alla joindre sa troupe ;  
Et fièrement sur un cheval danois  
Se fit grimper pour la première fois.  
A peine assis sur le coursier sublime ,  
Des éperons coup sur coup il s'escrime ;  
Puis le voyant faillir un peu trop fort ,  
Retire à lui la bride avec effort.  
Dans ce conflit , sans ralentir son zèle ,  
Notre écuyer voltigeoit sur la selle ,  
Faisant servir à ses vœux incertains  
Tantôt la botte & tantôt les deux mains :  
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale ,  
Qui faccadé par la bride fatale ,  
Se sent encor diffamer les côtés  
Par deux talons de pointes ergotés.  
Las de porter un si rude Alexandre ,  
Et ne sachant des deux auquel entendre ,  
De l'éperon qui le presse d'aller ,  
Ou du bridon qui le fait reculer ,  
Prend son parti , saute , bondit , s'anime ,



Se dresse, & jette bas l'illustrissime,  
Homme & cheval roulant sur les cailloux,  
Cheval dessus & monseigneur dessous.  
Ah! dit-il lors, mon malheur sert d'école  
A tout galand, qui, né pour la gondole,  
S'expose à mettre un pied dans l'étrier.  
Chacun doit faire ici bas son métier.



É P I T R E  
A T H A L I E.

**S**I je voulois , ambitieux critique ,  
Réduire en art la comédie antique ,  
Et débrouiller ses mystères divers ;  
J'adresserois ma prière & mes vers  
A ce génie autrefois par Térence  
Émancipé non loin de son enfance ,  
Puis tout-à-coup de son domaine exclus ,  
Évanoui trois cent lustres & plus.  
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître ,  
Le plus fameux que la scène ait vu naître ,  
De ce génie abattu de langueur  
A rajeuni la force & la vigueur ;  
Pour expliquer les loix qu'il a tracées ,  
Par-tout , hélas ! déjà presque effacées ,  
Et pour venger leur empire abjuré ,  
De quel flambeau pourrois-je être éclairé ,  
Que des rayons de la muse elle-même  
Qui de son art lui traça le système ,  
Et l'inspirant , lui fut tout-à-la fois  
Faire connoître & pratiquer ses loix ?  
C'est donc à vous , ô divine Thalie ,  
A m'enseigner comment s'est rétablie  
Sous un mortel guidé par votre main

L'intégrité du théâtre romain ,  
Et par quel fort , jaloux de notre gloire ,  
De vos leçons bannissant la mémoire ,  
Tout de nouveau nous le faisons rentrer  
Dans le chaos dont il fut le tirer.  
De ce progrès , de cette décadence ,  
L'effet certain s'offre avec évidence.  
Tachons ici d'en marquer , s'il se peut ,  
Le vrai principe & l'invisible nœud.

Tout institut , tout art , toute police  
Subordonnée au pouvoir du caprice ;  
Doit être aussi conséquemment pour tous  
Subordonnée à nos différens goûts.  
Mais de ces goûts la dissemblance extrême ,  
A le bien prendre est un foible problème ;  
Et quoiqu'on dise on n'en sauroit jamais  
Compter que deux , l'un bon , l'autre mauvais.  
Par des talens que le travail cultive ,  
A ce premier pas à pas on arrive ;  
Et le public , que sa bonté prévient ,  
Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.  
Mais éblouis enfin par l'étincelle  
De quelque mode inconnue & nouvelle ,  
L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,  
Et préférer le moindre au plus parfait.

Par les Romains , chez les Grecs empruntée ,  
L'architecture au plus haut point portée ,  
Fait admirer encor dans ses débris  
Son goût docile à ses maîtres chéris.

Elle fut même enchérir sur leurs graces ;  
Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces ,  
Et sans risquer ses pas aventurés  
Dans des sentiers de leur route égarés.  
Ainsi par eux s'élevant sur eux-mêmes ,  
Elle eût toujours joui du rang suprême  
Et des honneurs à ses travaux acquis ,  
Si ce fléau des arts les plus exquis ,  
Ce corrupteur des sages disciplines ,  
Cet ennemi des plus pures doctrines ,  
L'orgueil aveugle , & l'amour entêté  
Du changement & de la nouveauté ,  
Lui présentant ses perfides amorces ,  
N'eût , par degrés , miné toutes ses forces ;  
Et , d'un corps mâle & d'embonpoint orné ,  
Fait un squelette aride & décharné.  
On vit dès-lors son arrogance énorme  
Fronder le goût de l'antique uniforme.  
Toujours même art , mêmes dimensions ,  
Mêmes contours , mêmes proportions ;  
Temples , palais , places , maisons privées ,  
Frises , frontons , colonnes élevées  
Sur même plan & sur même niveau ;  
Et nul dessein , nul agrément nouveau.  
Affranchissons de cette tyrannie ,  
Il en est tems , notre libre génie.  
Cette façade , y compris chaque flanc ,  
A , dites-vous , cent colonnes de rang ?  
Varions la , distinguons-les entr'elles

Par cent hauteurs , par cent formes nouvelles.  
Ce grand portail , d'ornemens dégarni ,  
Plus ouvragé , paroitra moins uni.  
Cet ordre est simple & tout d'une parure ?  
Entaffons-y figure sur figure.  
Ce mur avance ? il le faut enfoncer.  
Ce toit s'élève ? il le faut rabaïffer.  
Il faut enfin , dans sa pédanterie ,  
Laisser vieillir la froide symétrie ;  
Par ce moyen , loin d'être imitateurs ,  
Nous deviendrons d'illustres inventeurs.  
Cette peinture est l'image historique  
Des changemens de la muse comique.  
Telle , en ce siècle , aux nouveautés enclin ,  
Fut sa fortune , & tel est son déclin.  
De son génie éteint avec les graces ,  
Il ne restoit ni vestiges ni traces ,  
Avant qu'ARMAND , heureux à tout tenter ,  
Eût entrepris de le ressusciter.  
Mais ce génie , alors en son enfance ,  
Dans son berceau dépourvu d'assistance ,  
Faute d'un maître , habile à l'essayer ,  
N'avoit encore appris qu'à bégayer ,  
Lorsqu'assisté de Térence & de Plaute ,  
MOLIÈRE vint , dont la voix ferme & haute  
Lui fit d'abord , par de justes leçons ,  
Articuler & distinguer ses sons.  
Bientôt après , sur ses avis fidèles ,  
S'apprivoïfant avec ses grands modèles ,

Et dans leur lice instruit à s'exercer,  
Il apprit d'eux l'art de les devancer :  
Sous ce grand homme enfin la comédie  
Sut arriver, justement applaudie,  
A ce point fixe où l'art doit aboutir,  
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.  
Ce fût alors que la scène féconde  
Devint l'école & le miroir du monde;  
Et que chacun, loin d'en être choqué,  
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.  
Là, le marquis figuré sans emblème,  
Fut le premier à rire de lui-même;  
Et le bourgeois apprit sans nul regret,  
A se moquer de son propre portrait.  
Le sot savant, la docte extravagante,  
La précieuse & la prude arrogante,  
Le faux dévot, l'avare, le jaloux,  
Le médecin, le malade, enfin tous  
Chez une muse, en passe-tems fertile,  
Vinrent chercher un passe-tems utile.  
Les beaux discours, les grands raisonnemens,  
Les lieux communs & les beaux sentimens  
Furent bannis de son joyeux domaine,  
Et renvoyés à sa sœur Melpomène :  
Bref sur un trône au seul rire affecté,  
Le rire seul eût droit d'être exalté.  
C'est par cet art qu'elle charma la ville,  
Et que toujours renfermée en son style,  
A la cour même où sur-tout elle plut,

Elle atteint son véritable but.  
Quand tout-à-coup la licence fantasque,  
Levant sur elle un poignard bergamasque,  
Vint, à nos yeux, de ses membres hachés  
Éparpiller les lambeaux détachés,  
Et sur la scène, ô honte du Parnasse !  
Reffusciter le vieux monstre d'Horace.  
Mais non, la muse étoit en sûreté ;  
Et son nom seul pouvoit être insulté.  
Que peut contr'elle un fantôme stérile,  
De l'Italie engeance puérile ?  
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux,  
Nymphé immortelle, est à craindre pour vous.  
Ce que je crains, c'est ce funeste guide,  
Cet enchanteur, de nouveautés avide,  
Qui, ne pensant qu'à vous assassiner,  
Du grand chemin cherche à vous détourner,  
Et vous conduit à votre sépulture  
Par des sentiers de fleurs & de verdure.  
C'est lui qui masque & déguise en Phébus  
Vos traits naïfs & vos vrais attributs :  
C'est lui chez qui votre joie ingénue  
Languit captive & presque méconnue,  
Dans ces atours recherchés & fleuris,  
Qui semblent faits pour les seuls beaux esprits ;  
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,  
Arrache à peine un froid & vain sourire :  
Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,  
Et qui, toujours courant après l'esprit,

De Mallebranche élève fanatique ,  
Met en crédit ce jargon dogmatique ,  
Ces argumens, ces doctes rituels ,  
Ces entretiens fins & spirituels ,  
Ces sentimens que la muse tragique ,  
Non sans raison , réclame & revendique ,  
Et dans lesquels un acteur charlatan  
Du cœur humain nous décrit le roman.  
Hé ! ventrebleu , pédagogue infidèle ,  
Décris-nous-en l'histoire naturelle ,  
Diroit celui par qui l'homme au sonnet  
Est renvoyé tout plat au cabinet.  
Expose-nous ses délires frivoles  
En actions , & non pas en paroles ;  
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau  
De ton sublime aussi triste que beau.  
L'art n'est point fait pour tracer des modèles ,  
Mais pour fournir des exemples fidèles  
Du ridicule & des abus divers  
Où tombe l'homme en proie à ses travers.  
Quand , tel qu'il est , on me l'a fait paroître ,  
Je me figure assez quel je dois être ,  
Sans qu'il me faille affliger en public  
D'un froid sermon passé par l'alambic.  
Loin tout rimeur , enflé de beaux passages ,  
Qui , sur lui seul moulant ses personnages ,  
Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui ,  
Et ne nous peint que soi-même en autrui.  
Je puis du moins admettre une folie ,



Qui sert de cure à ma mélancolie ,  
Et m'égayer dans le jeu naturel  
D'un Trivelin qui se donne pour tel :  
Mais un bouffon , qui , lorsque je veux rire ,  
Fait le sophiste , & prétend que j'admire  
Son beau langage & sa subtilité ;  
A dire vrai , le bon sens révolté  
Perd patience à ce babil mystique ,  
Et s'accommode encor moins d'un comique  
Dont la froideur tient la joie en échec ,  
Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.  
Quoi ! dira-t-on , l'esprit , à votre compte ,  
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?  
C'est un fauffaire , un prévaricateur ,  
De toute règle éternel infracteur ,  
Et qu'Apollion , suivant votre hypothèse ,  
Devroit chasser du Pinde ? A dieu ne plaise !  
Je fais trop bien qu'un si riche ornement  
Est de notre art le premier instrument :  
Et que l'esprit , l'esprit seul peut sans doute  
Aux grands succès se frayer une route.  
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux  
Que nous faisons de ce présent des cieux.  
Son plus beau feu se convertit en glace ,  
Dès qu'une fois il luit hors de sa place ;  
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit  
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.  
Au haut des airs le vol de ma pensée  
Peut m'élever ; mais sans le caducée

De la raison, cet effort ne me sert  
Qu'à prolonger une erreur qui me perd.  
Comme un coursier, que le voyageur ivre  
A déroné du chemin qu'il doit suivre ;  
Plus il est prompt, diligent & soudain,  
Plus il s'éloigne & se fatigue en vain.  
N'allons donc plus, déserteurs de nos pères,  
Sacrifier à nos propres chimères ;  
Et, sans risquer un honteux démenti,  
Tenons-nous-en, c'est le plus sûr parti,  
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.  
Tel, méprisant l'exemple de ses maîtres,  
Dans son idée en croit être plus grand,  
Qui, dans le fond, n'en est que différent.  
Au suc exquis d'un aliment solide  
Pourquoi mêler notre sel insipide ?  
Si le génie en nous se fait sentir,  
Et de prison se prépare à sortir,  
Laissons agir son naturel aimable,  
Sans absorber ce qu'il a d'estimable  
Dans une mer de frivoles langueurs,  
Dans ce fatras de morale sans mœurs,  
De vérités froides & déplacées,  
De mots nouveaux & de fades pensées  
Qui font briller tant d'auteurs importuns,  
Toujours loués des connoisseurs communs,  
Et, qui pis est, loués par l'endroit même  
Qui du bon-sens mérite l'anathème :  
Car tout novice, en disant ce qu'il faut,

Ne croit jamais s'élever assez haut.  
 C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire ,  
 Qu'il s'éblouit , se délecte & s'admire ;  
 Dans ses écarts non moins présomptueux  
 Qu'un indigent superbe & fastueux ,  
 Qui , se laissant manquer du nécessaire ,  
 Du superflu fait son unique affaire.  
 A nos auteurs ce n'est point , entre nous ,  
 L'esprit qui manque ; ils en ont presque tous :  
 Mais je voudrois , dans ces nouveaux adeptes ,  
 Voir une humeur moins rétive aux préceptes  
 Qui du théâtre ont établi la loi ;  
 Ils en auroient mieux profité que moi.  
 Mais tout compté , je crois , dieu me pardonne ,  
 Que si j'étois pourvu , moi qui raisonne ,  
 D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet ,  
 Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.  
 Encor un mot à ces esprits sévères ,  
 Qui , du beau style orateurs somnifères ,  
 M'allégueront peut-être avec hauteur  
 L'autorité de cet illustre auteur ,  
 Qui , dans le sac où Scapin s'enveloppe ,  
 Ne trouve plus l'auteur du *Misanthrope*.  
 Non , il ne put l'y trouver , j'en conviens :  
 Mais ce grand juge y retrouva fort bien  
 Le grec fameux qui fut en personnages  
 Faire jadis changer jusqu'aux nuages ,  
 Un cœur d'oiseaux en peuple révééré ,  
 Et Plutus même en Argus éclairé.

Aristophane ,

Aristophane, aussi-bien que Ménandre,  
Charmoit les Grecs assemblés pour l'entendre ;  
Et Raphaël peignit sans déroger  
Plus d'une fois maint grotesque léger.  
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles :  
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles :  
Par deux chemins c'est tendre au même but,  
Et s'illustrer par un double attribut.  
Songez-y donc, chers enfans d'une muse  
Qui cherche à rire, & que la joie amuse.  
Depuis cent ans deux théâtres chéris  
Sont consacrés l'un aux pleurs, l'autre aux ris,  
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire ;  
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire  
( Pour distinguer votre savoir profond )  
Rire au premier, & pleurer au second.



## É P I T R E

## A R O L L I N.

**D**OCTE héritier des trésors de la Grèce,  
 Qui, le premier, par une heureuse adresse,  
 Sus dans l'histoire associer le ton  
 De Thucydide à la voix de Platon:  
 Sage ROLLIN, quel esprit sympathique  
 T'a pu guider dans ce siècle critique,  
 Pour échapper à tant d'essaims divers  
 D'après censeurs qui peuplent l'univers?  
 Toujours croissant de volume en volume,  
 Quel bon génie a dirigé ta plume?  
 Par quel bonheur enfin ou par quel art  
 As-tu forcé le volage hasard,  
 L'aveugle erreur, la chicane insensée,  
 L'orgueil jaloux, l'envie intéressée  
 De te laisser, en pleine sûreté,  
 Jouir vivant de ta postérité,  
 Et de changer pour toi seul, sans mélange,  
 Leurs cris d'angoisse en concerts de louange?  
 Tout écrivain vulgaire ou non commun  
 N'a proprement que de deux objets l'un;  
 Ou d'éclairer, par un travail utile,  
 Ou d'attacher par l'agrément du style.  
 Car, sans cela, quel auteur, quel écrit

Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?  
Mais cet esprit lui-même en tant d'étages  
Se subdivise à l'égard des ouvrages ,  
Que du public tel charme la moitié ,  
Qui très-souvent à l'autre fait pitié.  
Du sénateur la gravité s'offense  
D'un agrément dépourvu de substance :  
Le courtisan se trouve effarouché  
D'un sérieux d'agrément détaché.  
Tous les lecteurs ont leurs goûts , leurs manies :  
Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?  
Celui-là seul , qui , formant le projet  
De réunir & l'un & l'autre objet ,  
Sait rendre à tous l'utile délectable ,  
Et l'attrayant , utile & profitable.  
Voilà le centre & l'immuable point ,  
Où toute ligne aboutit & se joint.  
Or ce grand but , ce point mathématique ,  
C'est le vrai seul , le vrai qui nous l'indique.  
Tout hors de lui n'est que futilité ,  
Et tout en lui devient sublimité.  
Sur cette règle , ami , le moindre *Edipe*  
Peut deviner la source & le principe  
De ce succès , qui pour toi , parmi nous ;  
Accorde , unit & fixe tous les goûts.  
La vérité simple , naïve & pure ,  
Par-tout marquée au coin de la nature ,  
Dans ton histoire offre un sublime essai ,  
Où tout est beau , parce que tout est vrai ,

Non d'un vrai sec & crûment historique,  
Mais de ce vrai moral & théorique,  
Qui, nous montrant les hommes tels qu'ils sont,  
De notre cœur nous découvre le fond,  
Nous peint en eux nos propres injustices,  
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.  
C'est un théâtre, un spectacle nouveau,  
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,  
Viennent encor sur une scène illustre  
Se présenter à nous dans leur vrai lustre;  
Et du public dépouillé d'intérêt,  
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.  
Là, retraçant leurs foiblesses passées,  
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,  
A chaque état ils reviennent dicter  
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;  
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,  
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;  
Et leur exemple, en diverses façons,  
Donnant à tous les plus nobles leçons,  
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,  
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,  
Dans ce sincère & fidèle miroir,  
Peuvent apprendre & lire leur devoir.  
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage  
Je vienne ici, préconiseur peu sage,  
Tenter ton zèle humble, religieux,  
Par un encens à toi-même odieux.  
Rassure toi : non j'ose te le dire,

Ce n'est pas toi, cher ROLLIN, que j'admire.  
J'admire en toi, plus justement épris,  
L'auteur divin qui parle en tes écrits,  
Qui, par ta main retraçant ses miracles,  
Qui, par ta voix expliquant ses oracles,  
T'a librement, & pour prix de ta foi,  
Daigné choisir pour ce sublime emploi :  
Mais qui pouvoit sur tout autre, en ta place,  
Faire à son choix tomber la même grace,  
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,  
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.  
Il a voulu montrer, par le suffrage  
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,  
Quelle distance il met entre celui  
Qui, comme toi, ne se cherche qu'en lui ;  
Et tout esprit qu'aveugle la fumée  
De ce grand rien qu'on nomme renommée,  
Fantôme errant, qui, nourri par le bruit,  
Fuit qui le cherche, & cherche qui le fuit :  
Mais qui du sort enfant, illégitime,  
Et quelquefois misérable victime,  
N'est rien en soi qu'un être mensonger,  
Une ombre vaine, accident passager,  
Qui fuit le corps, bien souvent le précède,  
Et plus souvent l'accourcit ou l'excède.  
C'est lui pourtant, lui, dont tous les mortels  
Viennent en foule encenser les autels.  
C'est cette idole à qui tout sacrifie,  
A qui, durant tout le cours de leur vie



Grands & petits, follement empressés,  
Offrent leurs vœux souvent mal exaucés,  
Non que l'espoir d'un succès équitable  
Dans son objet ait rien de condamnable,  
Ni que le cœur doive s'y refuser,  
Quand le principe est de s'y proposer  
Du roi des rois la gloire souveraine,  
Ou du prochain l'utilité certaine.  
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens  
Enivre seul notre esprit & nos sens ;  
Si, rejetant la véritable gloire,  
Nous nous bornons à l'honneur illusoire  
De fasciner, par nos foibles clartés,  
D'un vain public les yeux débilités,  
Sans consulter, par d'utiles prières,  
L'unique auteur de toutes les lumières :  
En quelque rang que le ciel nous ait mis,  
Petits ou grands, ne soyons pas surpris  
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire  
De notre orgueil devienne le salaire ;  
Ou que du moins nos succès éclatans  
Soient traversés par tous les contre-tems,  
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite  
Troublent toujours tout aveugle mérite,  
Qui, n'écoutant, n'envisageant que soi,  
Borne à lui seul son objet & sa loi.  
C'est là, peut-être, ami, je le confesse,  
( Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse )  
Ce qui du ciel irritant le courroux,

M'a suscité tant d'ennemis jaloux,  
Qu'une brutale & lâche calomnie  
Acharne encor sur ma vertu ternie ;  
Et qui, toujours dans leurs propres couleurs,  
Cherchent la mienne, & mes traits dans les leurs,  
Triste loyer, châtement lamentable  
D'un amour-propre, il est vrai, plus traitable,  
Et de vapeurs moins qu'un autre enivré,  
Mais dans soi-même encor trop concentré,  
Et ne cherchant dans ses vains exercices  
Qu'à contenter ses volages caprices !  
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté  
De leur courroux l'âpre malignité,  
Pour infecter l'air pur que je respire,  
J'ai su tirer au moins, ou, pour mieux dire,  
Le ciel m'a fait tirer par ses secours  
Un double fruit de leurs affreux discours :  
L'un d'entrevoir, que dis-je ? de connoître  
Dans ce fléau la justice d'un maître,  
Qui ne tolère en eux des traits si faux,  
Que pour punir en nous de vrais défauts ;  
L'autre, d'apprendre à ne leur plus répondre  
Que par des mœurs dignes de les confondre ;  
A les laisser croupir dans le mépris  
Dont le public les a déjà flétris ;  
A fuir enfin toute escrime inégale,  
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervalle.  
Car le danger de se voir insulté  
N'est pas restreint à la difficulté,

De réfuter les fables romancières  
De ces fripiers d'impostures grossières,  
Dont le venin, non moins fade qu'amer,  
Se fait vomir comme l'eau de la mer.  
Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes,  
Et de les vaincre avec leurs propres armes :  
Ce n'est pas là le danger capital.  
Le vrai péril est le piège fatal  
Qu'leur noirceur tend à notre innocence ;  
Pour l'engager dans la même licence,  
Pour la changer en colère, en aigreur,  
En médifance, en chicane, en fureur :  
Nous réduisant enfin pour tout sommaire  
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,  
Dès qu'envers nous leurs crimes personnels  
Nous ont rendus envers eux criminels.  
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles,  
De ces défis, embûches, représailles ?  
C'est qu'en croyant, par l'effort de nos coups,  
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous :  
Qu'en travaillant sur de si faux modèles,  
Nous devenons leurs copistes fidèles,  
Donnant, comme eux, ridicules héros,  
A nos dépens, la comédie aux fots,  
Et leur montrant, bassement avilie,  
Notre sagesse habillée en folie.  
Le bel honneur ! d'attrouper les passans,  
Au bruit honteux de nos cris indécens !  
Quelle pitié de prendre ainsi le change !

N'allons donc point pour blâme ou pour louange  
Dépayser des talens estimés,  
Et du public peut-être réclamés,  
En détournant leur légitime usage  
À des emplois indignes d'un vrai sage ;  
Et, nous vengeant par de plus nobles traits,  
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais  
Peut retirer un solide mérite  
Des ennemis que le sort lui suscite.  
Tous ces travaux dont il est combattu,  
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu.  
Dans le repos elle s'endort sans peine ;  
Mais les affauts la tiennent en haleine.  
Un ennemi, dit un célèbre auteur,  
Est un soigneux & docte précepteur ;  
Fâcheux par fois, mais toujours salutaire,  
Et qui nous sert sans gage ni salaire :  
Dans ses leçons plus utile cent fois,  
Que ces amis dont la timide voix  
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,  
Par des accens trop durs à notre oreille.  
A qui des deux en effet m'adresser  
Dans les besoins dont je me sens presser ?  
Est-ce au flatteur qui me loue & m'encense ?  
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense ?  
Par tous les deux seduits au même point,  
Mon ennemi seul ne me trompe point.  
Du foible ami dépouillant la mollesse,  
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,

Son émétique est un breuvage heureux,  
Souvent utile, & jamais dangereux :  
Car, si celui dont la main le prépare,  
D'empoisonneur porte déjà la tare,  
Qu'ai-je à risquer ? De son venin chétif  
Son venin même est le préservatif.  
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,  
La vérité, du même coup atteinte,  
Saura bientôt trouver plus d'un moyen  
Pour rétablir son crédit & le mien.  
Mais, par malheur, si du mal véritable  
Il trouve en moi le signe indubitable ;  
S'il m'avertit, par ses cris pointilleux,  
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux  
Qui de mon sang altère la substance,  
Alors sa haine, & la noire constance  
Dont me poursuit son courroux effronté,  
Sans qu'il y songe, avancent ma santé.  
C'est une épée, un glaive favorable,  
Qui, dans ses mains, malgré lui, secourable,  
M'ouvrant le flanc pour abréger mon sort,  
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.  
Si je guéris, l'intention contraire  
De l'assassin ne fait rien à l'affaire :  
De son forfait toute l'utilité  
Reste à moi seul, à lui l'iniquité.  
C'est donc à l'homme envers la providence  
Une bien folle & bien haute imprudence,  
D'attribuer à son inimitié

Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.  
Ces contre-tems, ces tristes aventures  
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures,  
Dont le concours l'assiste & le soutient,  
Non comme il veut, mais comme il lui convient.  
L'Être suprême, en ses loix adorables,  
Par des ressorts toujours impénétrables,  
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés  
Naître les biens les plus inespérés.  
A quel propos vouloir donc par caprice  
Intervertir l'ordre de sa justice,  
Et la tenter par d'aveugles regrets,  
Ou par des vœux encor plus indiscrets ?  
Oh ! si du ciel la bonté légitime  
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime  
Faire cesser le cours injurieux !  
Si son flambeau, dessillant tous les yeux,  
A ma vertu si long-tems poursuivie  
Rendoit l'éclat dont l'implacable envie,  
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs,  
Offusque encor les rayons les plus purs !  
Cette prière innocente & soumise,  
Je l'avoûrai, peut vous être permise ;  
Vous en avez légitimé l'ardeur,  
Par votre vie & par votre candeur.  
Votre innocence inflexible & robuste  
N'a point plié sous un pouvoir injuste ;  
Votre devoir est rempli. Tout va bien ;  
Soyez en paix ; le ciel fera le sien.

D 6



Il a voulu se réserver la gloire  
De son triomphe & de votre victoire,  
Et prévenir en vous la vanité,  
Qu'en votre cœur eût peut-être excité  
Une facile & prompte réussite,  
Attribuée à votre seul mérite ;  
Vous épargnant ainsi le dur fardeau  
Et les rigueurs d'un châtement nouveau.  
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,  
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes,  
Nous le bornons aux fragiles honneurs,  
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs,  
A captiver l'estime populaire,  
A rassembler tout ce qui peut nous plaire ;  
A nous tirer du rang de nos égaux ;  
A surmonter enfin tous nos rivaux.  
Bonheur fatal ! dangereuse fortune ;  
Et que le ciel, que souvent importune  
L'avidité de nos trompeurs desirs,  
Dans sa colère accorde à nos soupirs.  
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute,  
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute  
La redoutable & profonde hauteur.  
Ce courtisan, qu'enivre un vent flatteur,  
Vient d'obtenir, par sa brigue funeste,  
La place due au mérite modeste :  
Pour l'exalter tout semble réuni ;  
Il est content. Dites qu'il est puni.  
Il lui falloit cette place éclairée,

Pour mettre en jour sa misère ignorée.  
N'allons donc plus, par de folles ferveurs,  
Prescrire au ciel ses dons & ses faveurs.  
Demandons-lui la prudence équitable,  
La piété sincère, charitable:  
Demandons-lui sa grace, son amour;  
Et, s'il devoit nous arriver un jour  
De fatiguer sa facile indulgence  
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance  
D'assez de zèle & d'assez de vertus,  
Pour devenir dignes de ses refus.





## É P I T R E

## A R A C I N E.

**D**E nos erreurs, tu le fais, cher RACINE,  
La déplorable & funeste origine  
N'est pas toujours, comme on veut l'affurer,  
Dans notre esprit facile à s'égarer ;  
Et sa fierté, dépendante & captive,  
N'en fut jamais la source primitive.  
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,  
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.  
S'il prend son vol vers la céleste voûte,  
L'esprit docile y vole sur sa route :  
Si de la terre il fuit les faux appas,  
L'esprit servile y rampe sur ses pas.  
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,  
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète ;  
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,  
De nos autels antiques défenseurs,  
Sur lui toujours se sont fait une gloire  
De signaler leur première victoire.  
Oui, cher RACINE, & pour n'en point douter,  
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.  
Celui qui veut de mon esprit rebelle

Dompter, comme eux, la révolte infidelle,  
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,  
Doit commencer par soumettre mon cœur;  
Et, plein du feu de ton illustre père,  
Me préparer un chemin nécessaire  
Aux vérités qu'Esther va me tracer,  
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.  
C'est par cet art que l'auteur de la grace,  
Versant sur toi sa lumière efficace,  
Daigna d'abord, certain de son succès,  
Toucher mon cœur dans tes premiers essais  
Et, qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,  
Et secondant ta force & ton courage,  
Il brise enfin le funeste cercueil  
Où mon esprit retranchoit son orgueil,  
Et grave en lui les derniers caractères,  
Qui de ma foi consacrent les mystères.  
Quelle vertu! quels charmes tout-puissans  
A son empire asservissent mes sens?  
Et quelle voix céleste & triomphante  
Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchanté!  
C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux  
De leur éclat frappent enfin mes yeux.  
Je vois, j'entens, je crois: ma raison même  
N'écoute plus que l'oracle suprême.  
Qu'attends-tu donc? toi, dont l'œil éclairé  
Des vérités dont il m'a pénétré;  
Toi, dont les chants non moins doux que su-  
blimes,

Se font ouverts tous les divins abymes  
Où la grandeur se plaît à se voiler :  
Qu'attends-tu, dis-je, à nous les révéler,  
Ces vérités qui nous la font connoître ?  
Et que fais-tu s'il ne te fit point naître,  
Pour ramener les Sujets non soumis,  
Ou consoler du moins ses vrais amis ?  
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable  
Pourroit briller sa lumière adorable  
Que dans ces jours, où l'ange ténébreux  
Offusque tout de ses brouillards affreux ?  
Où, franchissant le stérile domaine,  
Donné pour borne à la sagesse humaine,  
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux  
Osent lever un front audacieux ?  
Où nous voyons enfin, l'osai-je dire ?  
La vérité soumise à leur empire,  
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,  
Et Dieu cité devant leur tribunal ?  
Car ce n'est plus le tems où la licence  
Daignoit encor copier l'innocence,  
Et nous voiler ses excès monstrueux  
Sous un bandeau modeste & vertueux.  
Quelque mépris, quelque horreur que mérite  
L'art séducteur de l'infame hypocrite,  
Toujours pourtant du scandale ennemi,  
Dans ses dehors il se montre affermi ;  
Et plus prudent que souvent nous ne sommes,  
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.

Mais, en ce siècle, à la révolte ouvert,  
L'impiété marche à front découvert:  
Rien ne l'étonne; & le crime rebelle  
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.  
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,  
L'œil assuré, courent de toutes parts  
Ces légions, ces bruyantes armées  
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,  
Qui, sur des monts, d'argumens entassés,  
Contre le ciel burlesquement hauffés,  
De jour en jour, superbes Encelades,  
Vont redoublant leurs folles escalades;  
Et, jusqu'au sein de la Divinité  
Portant la guerre avec impunité,  
Viendront bientôt, sans scrupule & sans honte,  
De ses arrêts lui faire rendre compte;  
Et, déjà même, arbitres de sa loi,  
Tiennent en main, pour écraser la foi,  
De leur raison les foudres toutes prêtes.  
Y songez-vous, insensés que vous êtes?  
Votre raison, qui n'a jamais flotté  
Que dans le trouble & dans l'obscurité,  
Et qui, rampant à peine sur la terre,  
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,  
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,  
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas;  
Et vous voulez, fiers de cette étincelle  
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle?  
Cessez, cessez, héritage des vers,

D'interroger l'auteur de l'univers :  
Ne comptez plus avec ses loix suprêmes ;  
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes ;  
Interrogez vos mœurs , vos passions ,  
Et feuilletons un peu vos actions.  
Chez des amis vantés pour leur sagesse  
Avons-nous vu briller votre jeunesse ?  
Vous a-t-on vus dans leur choix enfermés ,  
Et de leurs mains à la vertu formés ,  
Chérir , comme eux , la paisible innocence ,  
Vaincre la haine , étouffer la vengeance ,  
Faire la guerre aux vices insensés ,  
A l'amour-propre , aux vœux intéressés ,  
Dompter l'orgueil , la colère , l'envie ,  
La volupté des repentirs suivie ?  
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois ,  
Au taux marqué par l'équité des loix  
De vos trésors mesurer la récolte ,  
Et de vos sens appaiser la révolte ?  
S'il est ainsi , parlez : je le veux bien.  
Mais , non. J'ai vu , ne dissimulons rien ,  
Dans votre vie , au grand jour exposée ,  
Une conduite , hélas ! bien opposée.  
Une jeunesse en proie aux vains desirs ,  
Aux vanités , aux coupables plaisirs :  
Un fol essaim de beautés effrénées ,  
A la mollesse , au luxe abandonnées ;  
De faux amis , d'insipides flatteurs ,  
Furent d'abord vos sages précepteurs.

Bientôt après, sur leurs doctes maximes  
En gentillesse érigeant tous les crimes,  
Je vous ai vus à titre de bel air  
Diviniser des idoles de chair,  
Et mettre au rang des belles aventures  
Sur leur pudeur vos victoires impures.  
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,  
Fouler aux pieds les droits les plus puissans ;  
Compter pour rien toutes vos injustices,  
Immoler tout à vos moindres caprices,  
A votre haine, à vos affections,  
A la fureur de vos préventions ;  
Vouloir enfin, par vos désordres mêmes,  
Justifier vos désordres extrêmes,  
Et, sans rougir, enflés par le succès,  
Vous honorer de vos propres excès.  
Mais, au milieu d'un si gracieux songe,  
Ce yer caché, ce remords qui nous ronge,  
Jusqu'au plus fort de vos dérèglements,  
Vous exposoit à de trop durs tourmens.  
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,  
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,  
Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;  
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;  
Poser en fait qu'au corps subordonnée  
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;  
Passer enfin de l'endurcissement  
De votre cœur, au plein soulèvement

De votre esprit : car tout libertinage  
Marche avec ordre ; & son vrai personnage  
Est de glisser par degrés son poison  
Des sens au cœur, du cœur à la raison.  
De là sont nés, modernes Aristippes,  
Ces merveilleux & commodes principes,  
Qui, vous bornant aux voluptés du corps,  
Bornent aussi votre ame & les efforts  
A contenter l'agréable imposture  
Des appétits qu'excite la nature.  
De là sont nés, Épicures nouveaux,  
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,  
Qui, dirigeant sur votre prud'homme,  
Du monde entier toute l'économie,  
Vous ont appris que ce grand univers  
N'est composé que d'un concours divers  
De corps muets, d'insensibles atômes,  
Qui par leur choc forment tous ces fantômes  
Que détermine & conduit le hasard,  
Sans que le ciel y prenne aucune part.  
Vous voilà donc rassurés & paisibles ;  
Et désormais au trouble inaccessibles,  
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,  
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.  
Mais c'est trop peu : de si belles lumières  
Luiroient en vain pour vos seules paupières ;  
Et vous devez, si ce n'est par bonté,  
En faire part, du moins par vanité,

A ces amis si zélés, si dociles,  
A ces beautés si tendres, si faciles,  
Dont les vertus, conformes à vos mœurs,  
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.  
C'est devant eux que vos langues disertes  
Pourront prêcher ces rares découvertes,  
Dont vous avez enrichi vos esprits :  
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits  
Feront briller ces subtiles fadaïses,  
Ces argumens émaillés d'antithèses,  
Ces riens pompeux avec art enchâssés  
Dans d'autres riens fièrement énoncés,  
Où la raison la plus spéculative  
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.  
Que tardez-vous ? Ces tendres nourrissons  
Déjà du cœur dévorent vos leçons.  
Ils comprendront d'abord, comme vous-mêmes,  
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes,  
Et comme vous bientôt même affermis  
Dans la carrière où vous les aurez mis,  
Vous les verrez, glorieux néophites,  
Faire, à leur tour, de nouveaux prosélytes :  
Leur enseigner que l'esprit & le corps,  
Bien qu'agités par différens ressorts,  
Doivent pourtant toute leur harmonie  
A la matière éternelle, infinie,  
Dont s'est formé ce merveilleux effaim  
D'êtres divers émanés de son sein ;



Que ces grands mots d'ame, d'intelligence,  
D'esprit céleste, & d'éternelle essence,  
Sont de beaux noms forgés pour exprimer  
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer:  
Et qu'en un mot, notre pensée altière  
N'est rien au fond que la seule matière  
Organisée en nous pour concevoir,  
Comme elle l'est pour sentir & pour voir:  
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre,  
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre,  
Qu'il vit & meurt tout entier; & qu'enfin  
Il est lui seul son principe & sa fin.  
Voilà le terme où, sur votre parole,  
Et sur la foi de votre illustre école,  
Doit s'arrêter dans notre entendement  
Toute recherche & tout raisonnement.  
Car de vouloir combattre les mystères  
Où notre foi puise ses caractères,  
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.  
Est-il encor d'assez foibles cerveaux,  
Pour adopter ces contes apocryphes,  
Du monachisme obscurs hiéroglyphes?  
Tous ces objets de la crédulité,  
Dont s'infatue un mystique entêté,  
Pouvoient jadis abuser des Cyrilles,  
Des Augustins, des Léons, des Basiles.  
Mais, quant à vous, grands hommes, grands  
esprits,

C'est par un noble & généreux mépris,  
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,  
Épouvantail d'enfans & de grand-mères.  
Car aussi-bien par où se figurer,  
Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer  
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable,  
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?  
Quel fil nouveau, quel jour fidèle & sûr  
Nous guideroit dans ce dédale obscur ?  
Suivre à tâtons une si sombre route,  
C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui, sans doute ;  
C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,  
Que de prétendre avec un cœur dissous  
Dans le néant des vanités du monde,  
Dans les faux biens dont sa misère abonde,  
Dans la mollesse & la corruption,  
Dans l'arrogance & la présomption,  
Vous élever aux vérités sublimes  
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.  
Non, ce n'est point dans ces obscurités,  
Qu'on doit chercher les célestes clartés.  
Mais vous voulez, par des routes plus sûres,  
Vous élancer vers ces clartés si pures,  
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui  
Tant de héros, l'inébranlable appui  
Des vérités par le ciel révélées,  
Font adorer les traces dévoilées,  
Et tous les jours pleins d'une sainte ardeur,

Dans leurs écrits consacrent la splendeur.  
Faites comme eux : commencez votre course  
Par les chercher dans leur première source :  
C'est la vertu , dont le flambeau divin  
Vous en peut seule indiquer le chemin.  
Domptez vos cœurs ? brisez vos nœuds funestes :  
Devenez doux , simples , chastes , modestes ;  
Approchez-vous avec humilité  
Du sanctuaire où gît la vérité.  
C'est le trésor où votre espoir s'arrête :  
Mais , croyez-moi , son heureuse conquête  
N'est point le prix d'un travail orgueilleux ,  
Ni d'un savoir superbe & pointilleux.  
Pour le trouver , ce trésor adorable ,  
Du vrai bonheur principe inféparable ,  
Il faut se mettre en règle , & commencer  
Par asservir , détruire , terrasser  
Dans notre cœur nos penchans indociles ;  
Par écarter ces recherches futiles ,  
Où nous conduit l'attrait impérieux  
De nos desirs follement curieux :  
Par fuir enfin ces amorces perverses ,  
Ces amitiés , ces profanes commerces ,  
Ces doux liens que la vertu proscriit ,  
Charme du cœur , & poison de l'esprit.  
Dès qu'une fois le zèle & la prière  
Auront pour vous franchi cette barrière ,  
N'en doutez point , l'auguste vérité

Sur vous bientôt répandra sa clarté.  
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque  
N'est qu'une idée, un songe platonique :  
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?  
Anéantir jusqu'à nos volontés ?  
Tyranniser des passions si belles ?  
Répudier des amis si fidèles ?  
Vouloir de l'homme un tel détachement,  
C'est abolir en lui tout sentiment ;  
C'est condamner son ame à la torture ;  
C'est en un mot révolter la nature,  
Et nous prescrire un effort incertain ,  
Supérieur à tout effort humain.  
Vous le croyez : mais malgré tant d'obstacles,  
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles ;  
Il peut changer nos glaçons en bûchers,  
Briser la pierre & fondre les rochers.  
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,  
N'écoute plus que sa voix souveraine ;  
Et de lui seul faisant son entretien,  
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;  
Qui, comme vous, commençant sa carrière,  
Ferma long-tems les yeux à la lumière ,  
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux  
Fut autrefois plus coupable que vous.

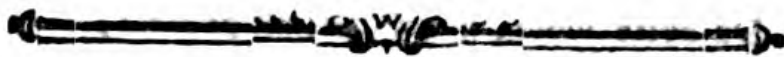
Pour toi, rempli de sa splendeur divine,  
Toi qui, rival & fils du grand RACINE,  
As fait revivre en tes premiers éans

Sa piété non moins que ses talens :  
Je l'avouérai ; quelques rayons de flamme ,  
Que par avance eût versés dans mon ame  
La vérité qui brille en tes écrits ,  
J'en eusse été peut-être moins épris ,  
Si de tes vers la chatouilleuse amorce  
N'eût secondé sa puissance & ta force ;  
Et si mon cœur , attendri par tes sons ,  
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

*Fin des Épîtres.*



# ALLÉGORIES.



## TORTICOLIS.

**C'**EST de tout tems que l'erreur adorée  
Au genre humain semble être consacrée,  
Et que du faux les prestiges subtils  
Ont fait des dieux des monstres les plus vils.  
Le Nil fécond en chimères mystiques,  
A vu jadis ses peuples fanatiques,  
Fous sectateurs de prêtres mensongers,  
Chercher des dieux jusqu'en leurs potagers;  
Pleins de respect, aller dans les gouttières,  
Offrir aux chats leur, encens leurs prières;  
Et pour surcroît, joindre à ces dieux hagards  
Singes, limiers, crocodils, renards.  
Épris encor d'un zèle plus profane,  
L'inde aujourd'hui voit l'orgueilleux brachmane  
Défier, brutalement zélé,  
Le diable même en bronze cizelé.  
Mais à quoi bon de l'humaine chimère  
Chercher si loin une preuve étrangère?

Pourquoi redire , en des termes nouveaux ,  
Ce qu'ont écrit Juvénal , Despréaux ?  
Du Talapoin la demeure idolâtre  
De nos erreurs n'est pas le seul théâtre :  
Chaque climat , ainsi que l'Indien ,  
A ses faux dieux & l'Europe a le sien.  
De cette idole , à qui tout est possible ,  
Je connois trop le courroux inflexible ;  
Je fais combien elle hait ses portraits :  
Mais s'il me faut en adoucir les traits ,  
Tâchons au moins , dans un tour historique ,  
D'en crayonner l'image allégorique.  
Osons , du Tasse empruntant le pinceau ,  
Du sombre empire égayer le tableau ,  
Et des portraits du hardi Michel-Ange  
Renouveler le fantasque mélange.  
Des fictions la vive liberté  
Peint souvent mieux la fière vérité ,  
Que ne feroit la froideur monacale  
D'une lugubre & pesante morale.  
Lorsque le ciel , par nos maux adouci ,  
A l'univers dans sa chaîne endurci ,  
Ayant rendu sa liberté première ,  
Sur les humains eut versé sa lumière ,  
On dit qu'un jour le roi des noirs climats  
Fit de l'enfer convoquer les états.  
L'ordre donné , la séance réglée ,  
Et des démons la troupe rassemblée ,  
Furent assis les sombres députés

Selon leur ordre , emplois & dignités.  
Au premier rang le ministre Asmodée ,  
Et Belzébut à la face échaudée ,  
Et Bélial ; puis les diables mineurs ,  
Juges , préfets , intendans , gouverneurs ,  
Représentans le tiers-état du gouffre.  
Alors assis sur un trône de soufre ,  
Lucifer touffe ; & faisant un signal ,  
Tint ce discours au sénat infernal :  
Suppôts d'enfer , redoutables génies ,  
Qui chaque jour peuplez mes colonies  
Du noir abyme éternels citoyens ,  
Et de ma fourche invincibles soutiens ,  
Ecoutez-moi. Depuis l'utile trame ,  
Que contre Adam le serpent & la femme  
Surent ourdir pour le mettre en nos fers ,  
Tous les mortels dévolus aux enfers ,  
Humbles vassaux condamnés à nos chaînes ,  
Venoient en foule accroître mes domaines.  
Leur long calcul lassoit mes intendans :  
On s'étouffoit dans mes cachots ardens ;  
J'élargissois chaque jour nos frontières ,  
Et le charbon manquoit à mes chaudières.  
Quels noirs complots , quels ressorts inconnus  
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?  
Depuis un mois assemblant mes ministres ,  
J'ai feuilleté mes journaux , mes registres :  
De jour en jour l'enfer perd de ses droits ;  
Le diable oisif y souffle dans ses doigts ;



On s'y morfond, & ma cour décrépite  
Aux vieux damnés va se trouver réduite.  
Parlez : d'où vient ce terrible fléau,  
Par qui périt un royaume si beau ?  
Ainsi parla le ténébreux pontife.  
Chacun se tut. Alors levant la griffe,  
Leviathan, chancelier de l'enfer,  
Prit la parole & dit à Lucifer :

Prince enfumé des ames criminelles,  
Ignorez-tu que des loix éternelles  
Avoient prescrit le tems de ton pouvoir ?  
Il est venu ce tems : O désespoir !  
Du haut du ciel une fille divine  
Est descendue, & jurant ta ruine,  
A, malgré nous, aux humains opprimés  
Ouvert les cieux, tant de siècles fermés.  
La connois-tu, cette fille indomptée ?  
Tremblez, démons : son nom est Philothée,  
Amour de Dieu. Lucifer frémissant,  
Pâlit d'horreur à ce nom tout-puissant.  
Sortez, dit-il, je connois ma rivale,  
C'en est assez. La brigade infernale  
Fuit à ces mots ; & le tyran des morts  
Court de sa fille implorer les efforts.

Près de ce gouffre horrible, épouvantable,  
Lieu de douleurs, où le triste coupable  
Parmi des flots de bitume enflammé  
Brûle à jamais sans être consumé ;  
Séjour de cris & de plaintes funèbres,

Est l'ancre impur des anges de ténèbres;  
École antique, où, dictant ses leçons,  
Le noir Satan forme ses nourrissons.  
Tous les démons qui président aux vices,  
Sous ce recteur y font leurs exercices.  
Lui seul les dresse; & ces monstres divers,  
Qui, répandus dans le triste univers,  
Ont envahi l'empire sublunaire,  
Sont tous sortis de ce noir séminaire:  
Tel est l'emploi de ces esprits affreux.  
Mais Lucifer, pour les unir entr'eux,  
Ayant réglé leur rang hiérarchique,  
Mit à leur tête une furie étique.  
Monstre qui seul de tous ces faux démons  
A réuni les exécrables dons.  
Humble au-dehors, modeste en son langage,  
L'austère honneur est peint sur son visage,  
Dans ses discours règne l'humanité,  
La bonne foi, la candeur, l'équité.  
Un miel flatteur sur ses lèvres distille,  
Sa cruauté paroît douce & tranquille,  
Ses vœux au ciel semblent tous adressés,  
Sa vanité marche les yeux baissés,  
Le zèle ardent masque ses injustices,  
Et sa mollesse endosse les cilices.  
Jadis la fraude & l'orgueil fastueux  
Mirent au jour cet être monstrueux;  
Et, se voyant sans espoir de famille,  
Le vieux Satan l'adopta pour sa fille.

On dit qu'alors tout l'enfer s'assembla,  
 Et que par choix le conseil l'appella  
 TORTICOLIS, figure symbolique  
 De son col tors & de sa tête oblique.

Satan l'aborde, & lui parle en ces mots:  
 Fille d'enfer, si dans mes noirs cachots  
 Tu tins toujours la plus illustre place;  
 Si la fureur, la vengeance, l'audace,  
 La jalousie & ses tragiques sœurs,  
 T'ont fait sucer leur lait & leurs noirceurs,  
 Souffriras-tu qu'une rivale altière  
 Du genre humain devienne l'héritière?  
 Que Philothée, insultant aux enfers,  
 De mes captifs ose briser les fers?  
 Réveille-toi. Venge notre infamie:  
 Cours détrôner ma superbe ennemie.  
 Sers mon courroux, ma fille; & montre-toi  
 Le digne appui d'un père tel que moi.

A ce discours l'infernale harpie  
 Frémit de rage; & sur sa tête impie  
 Faisant siffler ses serpens furieux,  
 Prend son effor vers les terrestres lieux.

O jours! ô tems féconds en saints modèles,  
 Où tous les cœurs équitables, fidèles,  
 Ne connoissoient de biens purs & parfaits,  
 Que l'amitié, la justice & la paix;  
 Où le vieillard mouroit dans l'innocence;  
 Où l'opulent signaloit sa puissance  
 Plus par ses dons que par ses revenus:

Siècles heureux! qu'êtes-vous devenus?  
Le pauvre alors contemploit sa misère  
Sans nul effroi; le riche étoit son frère.  
La convoitise étoit un monstre affreux.  
Sur les débris du foible malheureux  
Le plus avare eût tremblé de s'accroître.  
La charité même régnoit au cloître.  
Torticolis & ses mensonges vains  
Étoient alors ignorés des humains.  
Mais l'univers, martyr de son audace,  
A son abord changea bientôt de face;  
Et par degrés ce monstre accredité,  
Chassa bientôt & zèle & charité.

Elle eut dans peu trouvé son domicile;  
Et, commençant par le plus difficile,  
Ses premiers soins au sortir des enfers  
Furent d'aller de déserts en déserts  
Empoisonner ces pieux solitaires,  
Des dons du ciel premiers dépositaires.  
Par quelle erreur, cénobites obscurs,  
Livrés en proie aux travaux les plus durs,  
Vivre enterrés au fond d'une chaumière,  
Loin des humains & loin de la lumière?  
Le ciel, ce ciel, l'objet de vos amours,  
Est-il donc fait pour l'homme ou pour les ours?  
Venez, venez vous montrer dans les villes:  
Ne laissez pas vos vertus inutiles;  
Et, par l'exemple instruisant les mondains,  
Allez peupler les cieus de nouveaux saints.

Sous cet appât déguifant fa malice,  
 Elle affembla fa première milice.  
 Mais c'étoit peu de ces foibles effais ?  
 Son cœur aspire à de plus hauts succès.  
 Déjà l'on voit les chefs du facerdoce  
 D'elle acheter & la mitre & la croffe :  
 Des biens du siècle avares moissonneurs,  
 Suivre à grands flots ses drapeaux suborneurs ;  
 Et sur l'autel, au pied du sanctuaire,  
 Ne portant plus qu'un zèle mercenaire,  
 Faire fervir l'arche d'humilité  
 De marche-pied à leur cupidité.  
 Dès ce moment plus d'amour paternelle,  
 Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zèle :  
 Dans leurs pasteurs, les troupeaux innocens  
 Ne trouvent plus que des loups raviffans.  
 La vérité du commerce est chassée ;  
 L'équité fuit honteufe & délaiffée ;  
 Et l'intérêt de son nom revêtu,  
 Sous l'étendard de la fauffe vertu,  
 Attire enfin à la fille infernale  
 Tous les fujets qu'avoit eus fa rivale.  
 Torticolis voyant tous les mortels  
 De Philothée abjurer les autels,  
 Le front paré d'un riche diadème,  
 Prend son manteau, son fceptre & son nom  
 même.  
 Venez à moi, venez, peuples chéris :  
 Je tiens les clés du céleste lambris ;

C'est moi qui suis cette vierge sacrée,  
 Fille du ciel, des anges adorée.  
 Voyez ce teint pâle & mortifié,  
 Ces yeux roulans, ce front sanctifié;  
 Cette ferveur, dont les aigres censures  
 N'épargnent pas les vertus les plus pures;  
 Ces fiers sourcils de la joie offensés,  
 Et ces soupirs en public élanés :  
 C'est moi, vous dis-je. A cette fausse pompe  
 Chacun la croit. Elle-même s'y trompe;  
 Et, se croyant vrai rejeton des cieux,  
 Sur les humains baisse à peine les yeux.  
 Tristes captifs, misérables esclaves,  
 Nés pour porter mon joug & mes entraves :  
 Leurs noms, leurs droits, leurs libertés, leurs  
 biens,  
 Tout est à moi; leurs états sont les miens :  
 La voix du ciel, qui pour moi se déclare,  
 M'a commandé d'usurper la thiare,  
 D'affujettir l'univers sous mes loix,  
 Et de donner des fers mêmes aux rois.  
 Je puis sur eux faire éclater la foudre,  
 Les condamner, les punir, les absoudre,  
 De leurs états disposer à mon gré,  
 Les dépouiller de leur bandeau sacré :  
 De leurs sujets armant les mains impures,  
 Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,  
 Et par devoir forcer tous les humains  
 A violer les devoirs les plus saints.

Tel est l'orgueil de ce monstre sauvage.  
L'ambition est son premier partage.  
Cent fois la terre a vu, non sans horreur,  
Tout ce que peut Tifphone en fureur  
Imaginer d'affreuses tragédies,  
Meurtres, poisons, ravages, incendies,  
Pères, enfans, l'un par l'autre immolés,  
Pour assouvir les desirs déréglés.  
Surtout l'objet des traits de sa vengeance  
Est la vertu dont la splendeur l'offense.  
Qui lui refuse un idolâtre encens,  
Se livre en proie à ses glaives perçans;  
Toute vertu doit être sa vassale.  
Mais, pour servir sa dévote cabale,  
Il n'est ressorts, intrigues, ni détours,  
Dont sa chaleur n'emprunte les secours.  
Jamais la fable & ses burlesques gloses  
N'ont approché de ses métamorphoses.  
Il n'est faquin si vil, si délabré,  
Qui, par son art, ne soit transfiguré;  
Et qui, changeant sa mandille en simarre,  
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.  
Il n'est poltron si connu par le dos,  
Qu'elle n'érige en superbe héros.  
Un tabarin mordant, caustique & rustre,  
Devient par elle un sénateur illustre;  
Et d'un pédant barbouillé de latin,  
Elle fabrique un nouvel Augustin.  
Ainsi de biens & d'honneurs sans limites  
Torticolis comble ses profélytes.

Heureux encor, si ses illusions  
N'enfantoient point d'autres confusions,  
Et si du moins ses prestiges magiques  
Étoient bornés aux seuls êtres physiques !  
Mais l'univers n'a rien de si sacré,  
Qu'elle ne farde & n'habille à son gré.  
On ne fait plus, grace à ses artifices,  
Comment sont faits les vertus ni les vices.  
Tout n'est plus rien que problèmes, détours,  
Subtilités, sophismes, vains discours ;  
Et le plus fin doute, en ce trouble étrange,  
Si l'ange est diable, ou si le diable est ange.  
Démentez-moi, vous, ses chers favoris,  
Lâches flatteurs, au mensonge aguerris,  
Qui, chez les grands étalant vos maximes,  
Leur enseignez l'art de pécher sans crimes :  
Ou qui, cachant vos desirs vicieux  
Sous des dehors saintement spécieux,  
Par la vertu d'un coup-d'œil sophistique  
Changez le plomb en or philosophique :  
Si vous l'osez, dis-je, démentez-moi.  
Mais bien plutôt parlez de bonne foi,  
Et confessez que la nature humaine  
Doit tous ses maux à votre infame reine ;  
Que sa fureur presque à tous les humains  
Du ciel ouvert a fermé les chemins ;  
Et qu'à la fin de son trône sublime  
Ayant chassé leur reine légitime,  
L'homme affranchi du tribut des enfers,  
Par elle seule est rentré dans ses fers.



## M I D A S.

**D**U dieu Plutus tâchez d'être chéri,  
 Des autres dieux vous serez favori;  
 Le coup est sûr. Mais si l'impertinence  
 Par supplément se joint à la finance,  
 Mal-aisément tromperez-vous les yeux  
 Du genre humain plus malin que les dieux;  
 Car le brillant d'une fortune illustre  
 A vos défauts sert de phare & de lustre;  
 Et de ces dieux la faveur, entre nous,  
 N'est fort souvent qu'un piège pour les fous.  
 A ce sujet, il faut que je rapporte  
 L'exemple antique ou moderne, il n'importe,  
 D'un Phrygien riche & bien emplumé,  
 Mais de son tems le fou le plus pommé.  
 Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie  
 S'est égayé sur sa plate effigie,  
 Et nul encor n'a manqué son portrait;  
 Il est par-tout figuré trait pour trait:  
 L'air affairé, le regard sombre & fixe,  
 La barbe rare & le menton prolixé,  
 Un large nez de boutons diapré,  
 De petits yeux, un crâne fort ferré,  
 Le pied rentrant, la jambe circonflexe,  
 Le ventre en pointe, & l'échine convexe,  
 Quatre cheveux flottans sur son chignon;

Voilà quel est en bref le compagnon.  
Au demeurant, assez haut de stature,  
Large de croupe, épais de fourniture :  
Flanqué de chair, gabionné de lard :  
Tel, en un mot, que la nature & l'art,  
En maçonnant les remparts de son ame,  
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame ;  
Trop négligens à polir les ressorts  
De son esprit plus charnu que son corps.  
Bien est-il vrai qu'ils mirent à sa suite  
Deux assistans chargés de sa conduite,  
Dont les bons soins lui firent concevoir  
Qu'il savoit tout, même sans rien savoir.  
L'un fut l'Orgueil, champion d'ignorance,  
Grand ferrailleur, & brave à toute outrance ;  
Et l'autre fut l'Opiniâtreté,  
Dame d'atour de la Stupidité.  
Or je ne fais si notre destinée  
Par quelque étoile est sans nous dominée ;  
Ou si les fots, pour venir à leurs fins,  
Ont des secrets inconnus aux plus fins :  
Mais le fait est que sans travail ni peine,  
Il plut au dieu nourrisson de Silène,  
Qui, pour tenter peut-être sa vertu,  
Lui dit: Garçon, que me demandes-tu ?  
Un honnête-homme auroit dit, la sagesse.  
Notre galant demanda la richesse.  
Il devint riche, & fit de beaux statuts  
Pour gouverner les trésors de Plutus,

Les divisant en deux portioncules,  
Dans la première entroit dans ses locules,  
Et le restant s'administroit si bien,  
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien;  
Car, sous couleur d'appaïser les murmures,  
Et de venger les torts & les injures,  
Les vexateurs, ainsi que les vexés,  
Furent, sans rire, également pincés.  
Il les fauchoit de la même faucille,  
Les étrilloit avec la même étrille,  
Frappant sur eux comme sur seigle vert,  
Sûr de son fait, & bien clos & couvert,  
En qualité d'écumeur titulaire  
Des écumeurs du menu populaire.  
Le voilà donc de trésors regorgeant,  
Roulant sur l'or, vauté sur son argent,  
Gonflé d'orgueil, boursoufflé d'insolence,  
Et se mirant dans sa vaste opulence :  
Palais pompeux, ameublement exquis,  
Terres, châteaux sur l'orphelin conquis;  
Chez ses amis, un vrai roi de théâtre;  
Chez les Phrynés agréable & folâtre;  
Toujours prodigue, & jamais épuisé;  
Par conséquent d'un chacun courtisé,  
Environné de cliens mercenaires,  
D'admirateurs, amis imaginaires,  
Qui, tout le jour, lui baïfant le genou,  
Surent le rendre enfin tout-à-fait fou.  
L'un de son corps vante l'air héroïque;

L'autre, -les dons de son ame angélique.  
Pour l'achever, un maniveau d'auteurs  
Vient l'étourdir de concerts séducteurs.  
A le chanter lui-même il les anime :  
Allons, faquins, il me faut du sublime.  
Et violons aussitôt de ronfler,  
Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler,  
Tout le fretin des petits dieux terrestres  
Forme pour lui mille petits orchestres.  
On n'entend plus que chants & triolets ;  
Faunes, sylvains, prennent leurs flageolets :  
Leur chef lui-même à le chanter s'occupe.  
Mais, qui l'eût cru ? Phébus en est la dupe.  
Le grand Phébus, le divin Apollon,  
Pour ce falot monta son violon.  
Il fit bien plus : il eut la déférence  
De l'établir juge de préférence  
Entre sa lyre & les grossiers pipeaux  
Du dieu lascif qui préside aux troupeaux ;  
Il s'en croit digne ; & d'un ton de coq-d'inde ;  
Çà commençons, dit-il au dieu du Pinde.  
Phébus commence ; & , devant ce limier,  
La tyre en main , prélude le premier.  
A ses accords les chênes reverdissent ;  
A ceux de Pan, leurs feuilles se flétrissent ?  
Mais par Midas, malgré ce préjugé,  
Au dieu cornu le prix fut adjudgé.  
Le châtement tomba sur ses oreilles,  
Qui, tout-à-coup, s'allongeant à meryeilles,

Par leur figure & leur mobilité,  
Servent d'enseigne à sa fatuité.  
Depuis ce tems, leur ridicule signe,  
Pour tel qu'il est le note & le désigne.  
Grands & petits, par un rire excessif,  
Rendent hommage à son esprit massif.  
Brocards sur lui tombent, Dieu fait la joie,  
Chacun le court, chacun se le renvoie,  
Comme un chevreuil traqué dans les taillis,  
Et mieux lardé qu'un lapin de Senlis.  
Mais ce mépris du profane vulgaire  
Ne trouble point son repos. Au contraire,  
Il s'extasie, il admire les dieux  
Dans les talens, dans l'esprit radieux  
Qu'il a reçu de leur grace infinie ;  
Et s'il savoit que le premier génie  
De l'univers fût de mort menacé,  
Son testament d'abord seroit dressé.  
Le pis de tout, c'est qu'avec son air buffle,  
Il porte un cœur aussi noir qu'une truffe :  
Bas & rampant, quand tout ne va pas bien ;  
Fier & hardi, dès qu'il ne craint plus rien :  
Se retranchant sur ses prééminences,  
Sur son crédit ; enfin sur ses finances :  
Et, convaincu que le monde ébranlé  
Pourroit tomber sans qu'il fût accablé.  
Je n'en crois rien. C'est chose très-commune  
Qu'un grand revers. La maligne Fortune  
Sut attraper au fond de son palais

L'heureux Crésus , à qui Dieu fasse paix.  
Il la foutint en homme de courage :  
Devenant pauvre , il devint homme sage ,  
Et corrigea dans les calamités  
Le fol abus de ses prospérités.  
L'exemple est dur , & l'avarice en gronde :  
Mais les Midas semés en ce bas monde  
Feroient beaucoup pour eux & pour autrui ,  
S'ils devenoient malheureux comme lui.



## S O P H R O N Y M E.

**D**IEUX souverains des demeures profondes  
 Que le cocyte arrose de ses ondes;  
 Pâles tyrans de ces lieux abhorrés,  
 Que l'œil du jour n'a jamais éclairés;  
 Chaos, Érèbe, Euménides, Gorgones,  
 Styx, Achéron, Parques & Tisiphones,  
 Terrible Mort, effroi de l'univers;  
 Et si Pluton souffre encore aux enfers  
 Quelque puissance aux mortels plus fatale,  
 Que tardez-vous? Venez, troupe infernale:  
 Puisque le ciel a remis en vos mains  
 Le châtiement des coupables humains;  
 Venez plonger leur race criminelle  
 Dans les horreurs de la nuit éternelle.  
 Car ce n'est plus ce tems, cet heureux tems,  
 Qui de la terre a vu les habitans  
 Faire fleurir, sous l'empire de Rhée,  
 Les saintes loix de Thémis & d'Astrée.  
 Ces déités, loin des terrestres lieux,  
 Avoient déjà pris leur vol vers les cieux?  
 Et, dès long-tems, par l'envie exilée,  
 Dans les déserts la Vertu désolée,  
 Loin des cités rebelles à sa loi,  
 Avoit caché la Justice & la Foi;  
 Lorsque le dieu qui lance le tonnerre,

Prit , par pitié , le sceptre de la terre ,  
Et vint enfin , terrible en sa fureur ,  
A la licence opposer la terreur.  
Alors du moins à la triste Innocence  
Ce dieu permit l'espoir de sa vengeance ;  
Et ses carreaux , sur le crime éprouvés ,  
Ne furent point impunément bravés.  
Vous le savez , orgueilleux Salmonées ,  
Porphyriens , Eurites , Capanées.  
Mais aujourd'hui ses foudres émouffés ,  
Au gré des vents sur la terre poussés ,  
Loin de servir les vengeances célestes ,  
Frappent souvent de leurs flammes funestes  
Les temples même , où ce dieu languissant  
Reçoit encor les vœux de l'innocent :  
L'humble Vertu , fugitive & tremblante ,  
Implore en vain sa justice indolente.  
La Vérité , sans secours , sans appui ,  
N'ose élever sa voix jusqu'à lui :  
Son cœur pour elle est devenu de glace ;  
Et cependant le mensonge & l'audace  
Jusqu'à ses yeux stérilement ouverts ,  
Le bras levé gourmandent l'univers.  
O justes dieux ! qui sur les rives sombres  
Faites trembler tout le peuple des ombres :  
Puisque le ciel n'a plus de tribunaux ,  
Ouvrez , ouvrez vos gouffres infernaux :  
Faites sortir de vos brûlans abymes  
Ces feux vengeurs allumés pour les crimes :



Anticipez les tourmens éternels,  
Que le Tartare apprête aux criminels ;  
Et prévenez , par de nouveaux spectacles,  
Ce feu du ciel prédit par tant d'oracles,  
Dont à la fin l'univers enflammé  
Doit être un jour détruit & consumé.

Ainsi , non loin de ces rives fécondes ,  
Où l'Aar épand ses libérales ondes,  
Au fond d'un bois , dont le nom révéral  
Au jeune Atys est encor consacré,  
Les yeux au ciel, le triste Sophronyme  
Injurioit le destin qui l'opprime.  
Il étoit seul. Ces asyles secrets ,  
Ne souffrent point de témoins indiscrets.  
Les zéphirs même écartés dans la plaine  
Faisoient au loin murmurer leur haleine ;  
Et du soleil les regards curieux  
En respectoient l'abord mystérieux :  
Quand tout-à-coup , ( ô merveille insensible  
A tout esprit , qui du monde invisible  
Ne connoît point les célestes ressorts,  
Et qui ne voit que par les yeux du corps ! )  
Une lumière éclatante , imprévue ,  
Frappe , saisit , épouvante sa vue.  
Ces noirs cyprès à la nuit consacrés  
Semblent noyés dans les flots azurés  
D'un océan de clartés immortelles ,  
D'où , soutenu par le vent de ses ailes ,  
Un jeune dieu prend son vol jusqu'à lui.

Car ce grand nom de tout tems fut celui  
De ces esprits de nature éthérée,  
Qui revêtus de substance aérée,  
Daignent souvent aux terrestres mortels  
Communiquer les secrets éternels.

Telle en ce bois, voisin des murs d'Élise,  
Vénus surprend les yeux du fils d'Anchise;  
Et tel Ulysse, au fort de ses malheurs,  
Voit par Minerve appaiser ses douleurs.

C'est trop long-tems, lui dit l'esprit céleste,  
Nous fatiguer d'un reproche funeste,  
Et ravalier par des discours ingrats  
L'ordre éternel que tu ne connois pas.

O vils mortels, qui nous livrez la guerre,  
Esprits rampans & courbés vers la terre,  
Hommes charnels, levez, levez les yeux,  
Et contemplez dans les décrets des dieux  
De vos destins les immuables causes:  
Entends-moi donc, & plains-toi si tu l'oses.

Cet univers, dont l'immense grandeur  
Enferme tout en sa vaste rondeur;  
Ces élémens de la sphère du monde,  
Le feu léger, l'air, & la terre & l'onde,  
Dont le mélange, en des cieus différens,  
Fait subsister tant de globes errans:  
Cette ame enfin dans leurs corps répandue,  
Qui fait mouvoir leur masse suspendue;  
Et pour descendre aux spectacles offerts,  
Et sur la terre & dans le sein des mers,

Ces doctes jeux de la sage nature ;  
Ces animaux de diverse structure ,  
L'homme en un mot , le seul être ici bas  
Doué d'une ame exempte du trépas ;  
Tout cet amas d'éclatantes merveilles ,  
Dont le récit étonne tes oreilles ,  
Ne fut jamais l'ouvrage de ses dieux  
Subordonnés au monarque des cieux ,  
Et dont l'erreur appuyant les faux titres ,  
De l'univers fit jadis les arbitres.  
Dans le néant dont vous êtes sortis ,  
Tous ont été , comme vous engloutis.  
Quoiqu'immortels , ils ont commencé d'être ;  
Quoique puissans , ils révèrent un maître ,  
Source de vie & d'éternels bienfaits ,  
Qui fit tout naître & ne naquit jamais.  
Par sa vertu tout se meut , tout opère ;  
Il est lui seul & son fils & son père.  
Les yeux du corps jamais n'ont su le voir.  
L'œil de l'esprit ne peut le concevoir.  
L'amour lui seul , l'amour a la puissance  
De s'élever à sa divine essence ,  
Et de percer la faine obscurité ,  
Qui le dérobe à notre infirmité.  
Tel est cet être invifible , ineffable ,  
Ame de l'ame , éternel , immuable ,  
Qui de nos jours règle tous les instans ,  
Et dont la voix créa l'être & le tems ,

Mais

Mais lorsqu'enfin sa parole féconde  
Eut enfanté la matière du monde,  
Quand de l'accord des élémens divers  
Il eut formé ce brillant univers,  
Et varié la pompe sans égale  
Des ornemens que la nature étale :  
Alors, prodigue en miracles nouveaux,  
Pour animer tous ces rians tableaux,  
Il produisit les invisibles causes,  
Dont la vertu pénètre toutes choses,  
Et mit en eux ces ressorts ignorés,  
A l'étendue unis, incorporés,  
Qui procréant en elle un second être,  
La font mouvoir, vivre, sentir, renaître.  
Mais ce concours de principes mouvans,  
Qui donnent l'ame à tant d'êtres vivans ;  
Cette chaleur agissante, invisible,  
De la matière esprit indivisible,  
Et dont le corps est la base & l'appui,  
Fut condamnée à périr avec lui.

Il fallut donc, ô Sageffe profonde,  
Que ton pouvoir créât un nouveau monde,  
De la matière & des sens dégagé,  
D'intelligence & d'amour partagé,  
Qui, de ta gloire incorruptible image,  
Sût dans son être admirer ton ouvrage ;  
Et pour toi seul uniquement élu,  
Prit sur les corps un empire absolu.  
Dans ce dessein, ta lumière suprême

Fit avant tout éclore d'elle-même  
Ces purs esprits, ombres de sa splendeur,  
Nés pour connoître & chanter ta grandeur.  
Ce fut ainsi qu'exerçant sa puissance,  
Ta volonté créa l'intelligence.  
L'homme & les dieux de ton souffle animés ;  
Du même esprit diversement formés,  
Furent doués par ta bonté fertile  
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,  
Selon les corps, ou plus vifs, ou plus lents,  
Qui de leur feu retardent les élans.  
Par ces degrés de lumière inégale  
Tu fus remplir le vuide & l'intervale  
Qui se trouvoit, ô magnifique roi,  
De l'homme aux dieux, & des dieux jusqu'à toi ;  
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,  
Ayant comblé ton idée éternelle,  
Tu fis du ciel la demeure des dieux,  
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,  
Comme le terme & l'équateur sensible  
De l'univers invisible & visible.

Apprenez donc, vains mortels, que séduit  
Ce foible éclair de raison qui vous luit ;  
Apprenez tous que dans l'ordre des êtres,  
Si, parmi ceux dont le ciel vous fit maîtres,  
Votre noblesse a pris le premier pas,  
Vous ne tenez que le rang le plus bas  
Entre tous ceux que l'arbitre suprême  
Voulut créer semblables à lui-même ;

Et que sur vous d'irrévocables droits  
Les font régner, selon les mêmes loix,  
Qu'aux animaux soumis à votre empire  
Votre puissance est en droit de prescrire.

Car, dès le jour que naquit l'univers,  
Après avoir assemblé dans les airs  
Ces légions célestes, épurées,  
Du nom de dieux sur la terre honorées,  
L'Être suprême en ces mots paternels,  
Leur annonça ses ordres solennels:  
O vous, esprits, que ma toute-puissance  
A revêtus d'une immortelle essence,  
Sachez quel est le glorieux emploi  
Que vous prescrit mon éternelle loi.  
Je vous choisis pour instruire la terre  
Des volontés du maître du tonnerre;  
Et vous serez chez les frères humains  
De mes décrets ministres souverains,  
Chacun de vous à son devoir fidèle,  
De chacun d'eux embrassant la tutelle,  
Sera chargé de lui servir d'appui,  
De le conduire, & d'agir avec lui,  
Non en suivant ses passions brutales,  
Mais selon l'ordre & les loix générales,  
Dont j'ai réglé l'invariable cours,  
Et que je veux maintenir pour toujours.  
Souvenez-vous, interprètes sincères,  
De leur donner les secours nécessaires  
Pour pratiquer les loix de l'équité,

Et pour chérir en moi la vérité,  
Afin qu'un jour, la mort frappant leurs têtes,  
Ils soient admis dans le rang où vous êtes,  
Où que celui qui méprise vos soins,  
De son forfait ait vos yeux pour témoins,  
Quand vous serez appelés l'un & l'autre  
Au tribunal de son juge & du vôtre.

Ainsi parla le souverain des cieux.

Vous donc, mortels, qui censurez les dieux,  
Quand les arrêts de leur lente justice  
Ne suivent pas votre aveugle caprice,  
Cessez, cessez, orgueilleux scrutateurs,  
D'en accuser vos sacrés conducteurs.  
Ne jugez point l'obscur providence  
Suivant les loix de l'humaine prudence ;  
Et sans vouloir de ses décrets profonds  
Sonder en vain les abymes sans fonds,  
Contentez-vous, admirateurs modestes,  
D'apprendre ici que les esprits célestes  
Ne sont point faits pour consulter vos vœux,  
Mais pour vous luire, & pour vous rendre  
heureux :

Que ce bonheur, l'objet de votre envie,  
N'est point le fruit des douceurs de la vie :  
Que les travaux, les pénibles vertus,  
Par des sentiers escarpés, peu battus,  
Seules ont droit de diriger vos ames  
Vers le séjour des immortelles flammes ;  
Et qu'en un mot ce désordre apparent,

Dont ici-bas le chaos vous surprend ,  
Est un nuage , un voile nécessaire ,  
Qui , confondant votre orgueil téméraire ,  
Cache à vos yeux de ténèbres couverts ,  
L'ordre réglé qui regit l'univers .  
Vous concevrez ces merveilles cachées ,  
Quand de vos sens vos ames détachées  
Auront enfin dans le séjour des dieux  
Repris leurs droits & leur rang glorieux .  
Vous connoîtrez qu'à la gloire où nous sommes ,  
L'humble vertu peut élever les hommes ,  
Lorsque la mort , allumant leur flambeau ,  
A démoli leur terrestre tombeau .

Moi-même , avant que mon ame exilée  
Dans sa patrie eût été rappellée ,  
Foible mortel , je naquis d'Ariston :  
Et chez les Grecs , sous le nom de Platon ,  
Déjà rempli d'une flamme divine ,  
Je publiai cette sainte doctrine .  
Je leur appris à respecter la main  
Et les arrêts d'un juge souverain ,  
Qui quelquefois permet à la licence  
De triompher de la foible innocence ,  
Pour aveugler l'orgueilleux abruti ,  
Ou réveiller le juste ralenti :  
Que c'est ainsi que ses loix équitables  
A ses desseins font servir les coupables :  
Mais qu'à la fin si leur iniquité  
Fut l'instrument de sa sévérité ,



Leur faux triomphe & leurs vaines délices  
Sont tôt ou tard celui de leurs supplices.  
Je leur appris que le ciel outragé  
Ne s'adoucit qu'après qu'il est vengé ;  
Que les ennuis, le trouble & les souffrances  
Sont réservés pour les moindres offenses,  
Dont l'homme épris d'une sincère ardeur  
Peut sur la terre effacer la laideur :  
Mais que le crime, ami de la fortune,  
Libre du joug d'une crainte importune,  
N'est expié dans les grands criminels,  
Que par l'horreur des tourmens éternels,  
Dont à jamais en ses cavernes sombres  
L'enfer punit les infidèles ombres.  
Là, sans retour, dans les fers, dans les feux,  
Sont tourmentés tous ces monstres affreux,  
Dont le venin préparé par l'envie  
Osa noircir la vertu poursuivie.  
Là sont plongés les juges transgresseurs,  
De l'innocence infames oppresseurs,  
Qui, profanant un pouvoir légitime,  
Se sont voués à protéger le crime,  
Et dont l'orgueil, aveugle en sa fureur,  
Par l'impudence a consacré l'erreur.  
Tous ceux enfin, qui, pour couvrir leur rage,  
De la justice ont emprunté l'image,  
Et qui, cachés sous un voile pieux,  
A leur vengeance ont fait servir les cieux,  
Sont à leur tour dans ces gouffres funestes

Le juste objet des vengeances célestes.  
 Faites donc trêve à vos cris indiscrets ;  
 Et, plus soumis aux éternels décrets,  
 Sachez enfin, créatures mortelles,  
 Que tout l'éclat des grandeurs temporelles  
 N'est qu'un faux bien, dont le ciel irrité  
 Punit souvent l'aveugle impiété ;  
 Et que toujours les maux qu'il vous dispense,  
 Sont des effets de sa juste clémence.

Ces mots finis, plus prompt que les éclairs,  
 Le jeune dieu s'éclipça dans les airs ;  
 Et le mortel, tout plein de sa lumière,  
 Ayant repris sa fermeté première,  
 Depuis ce jour, insensible aux douleurs,  
 Attend en paix la fin de ses malheurs.

Héros toujours présent à ma pensée,  
 Prince, dont l'ame, aux vertus exercée,  
 Fit de ces dieux, dont vous tenez le jour,  
 Le plus doux charme & le plus tendre amour :  
 Ce fut le soin d'affurer votre gloire,  
 Qui, dans les champs où règne la victoire,  
 Leur fit sans cesse attacher à vos pas  
 L'heureux démon qui préside aux combats.  
 Ces mêmes dieux embrasèrent votre ame  
 De ce beau feu de cette noble flamme,  
 Qui, tant de fois, au prix de votre sang,  
 Justifia l'honneur de votre rang,  
 Mais cette ardeur, ce courage d'Achille,  
 N'égale point le courage tranquille,

Qui, si long-tems de vos destins vainqueur,  
A su contr'eux munir votre grand cœur ;  
Et qui, bravant leur attaque importune,  
A vos vertus asservit la fortune.  
D'un vrai héros, d'un mortel généreux,  
Prince, c'est là l'effort le plus heureux ;  
Et c'est un don que les dieux tutélaires  
N'accordent point aux héros populaires.  
De leurs faveurs le glorieux trésor  
Vous fut ouvert : ils vous l'ouvrent encor.  
C'est à leurs soins, c'est à leur assistance,  
Que vous devez cette rare constance,  
Ce noble calme & cette illustre paix,  
Qui de l'envie affronte tous les traits ;  
Présent du ciel, grandeur vraiment solide,  
Et mieux vertu que les vertus d'Alcide.  
Ainsi guidés par de plus doux penchans  
Consolons-nous du bonheur des méchans.  
De leur fureur tôt ou tard les victimes,  
Ils auront beau voir triompher leurs crimes  
Leur vain succès, leur triomphe n'est rien.  
S'il est des dieux, nos affaires vont bien.



## LE JUGEMENT

## DE PLUTON.

QUAND les humains, dépouillés de leurs  
marques,  
Viennent s'inscrire au registre des parques,  
Et, réservés à des destins nouveaux,  
De l'Achéron boire les froides eaux :  
De leur prison leurs ames dégagées,  
Après la mort sont encore ombragées  
D'un corps nouveau, qui, de leurs premiers  
corps,  
Retient toujours la forme & les dehors ;  
Mais qui n'est plus qu'une image subtile ,  
Un foible voile au mensonge inutile ,  
Dont tous les fils transparens, entr'ouverts,  
Laissent voir l'ame & ses replis divers.  
Si la vertu fut jadis son partage ,  
Elle y paroît dans tout son avantage :  
Mais si le crime a souillé sa candeur,  
Il brille aussi dans toute sa laideur.  
Les mouvemens, les secrètes pensées,  
Les actions présentes & passées ,  
Tout s'y découvre, & rien n'échappe aux yeux.  
O privilège aux mortels précieux,

Si Prométhée, à l'homme plus fidèle,  
En le créant, eût suivi ce modèle !  
Mais des enfers le monarque jaloux  
Ne souffre point un partage si doux.  
Juge éternel de tous tant que nous sommes,  
Le seul Pluton lit dans le cœur des hommes.  
C'est le plus grand, le plus beau de ses droits ;  
Et c'est par-là qu'il prévint autrefois  
Un grand désordre, & peut-être le pire  
De tous les maux soufferts dans son empire.  
Depuis long-tems par l'âge appesanti,  
Dans le repos ce vieux prince abruti,  
A ses flatteurs, comme tant d'autres princes,  
Laissoit régir ses obscures provinces.  
Entretenu dans son stupide ennui  
Par une cour aussi morne que lui,  
Vous eussiez cru qu'une vapeur magique  
Eût assoupi son ame léthargique.  
Quand tout-à-coup ranimant sa vigueur :  
C'est trop, dit-il, oui, c'est trop de langueur.  
Avez long-tems une lâche mollesse  
A de mon rang démenti la noblesse.  
Suis-je donc roi, pour croupir enchanté  
Dans l'indolence & dans l'oïveté ?  
Quoi ! sous son nom le monarque des mânes  
Verra régner des ministres profanes,  
Du bien public ravisseurs affamés,  
Ivres du sang des peuples opprimés ;  
Et qui, tyrans de mes royaumes sombres,

Semblent formés pour dégraisser les ombres ?  
Non, non, je veux reprendre enfin mes droits,  
Voir par mes yeux, & parler par ma voix.  
De ce pas même, il faut que je visite  
Tous les états qu'entoure le Cocyte.  
Partons. Il dit: l'enfer frémit d'effroi;  
Les noires sœurs marchant devant leur roi,  
A la clarté de leurs torches funèbres,  
Marquent sa route au travers des ténèbres.  
Son char s'éloigne; &, des vastes enfers  
Ayant franchi les lugubres déserts,  
Arrive enfin dans le séjour tranquille,  
Du doux repos inviolable asyle,  
Où les mortels, de Jupiter chéris,  
De leurs vertus vont recevoir le prix,  
Lorsqu'Atropos, à ses loix asservie,  
Tranche le fil de leur mortelle vie.  
Un ciel plus pur, des astres plus sereins,  
Furent créés pour ces champs souterrains.  
Ils ont aussi leur soleil, leurs étoiles;  
La nuit pour eux n'a point de tristes voiles.  
Dans des forêts de lauriers toujours verts,  
Sur des gazons de fleurs toujours couverts,  
Parmi les jeux ces ombres fortunées  
Coulent en paix leurs saintes destinées.  
Là, dans les nœuds d'un amour fraternel  
Elles goûtoient un bonheur éternel,  
Lorsqu'aux enfers non encor affoiblies,

Les saintes loix par les dieux établies  
Distribuoient aux morts épouvantés  
Les châtimens ou les dons mérités.  
La vertu seule aux ames généreuses  
Ouvroit alors ces demeures heureuses.  
Mais à la fin Rhadamante & Minos,  
Las du travail, & voués au repos,  
Ayant remis la balance infernale  
Entre les mains d'une troupe vénale  
D'ombres sans nom, de ciyens obscurs,  
Tout se vendoit sous ces juges impurs.  
Leur tribunal, autrefois si rigide,  
N'étoit plus rien qu'une banque sordide ;  
Et l'équité, leur ayant dit adieu,  
Dans les enfers n'avoit ni feu ni lieu.

Pluton aborde en cette isle chérie.  
Mais ce n'est plus la tranquille patrie  
Des purs esprits, des mortels glorieux,  
Dont les travaux, du tems victorieux,  
De l'avenir perçant la nuit profonde,  
Ont fait l'honneur & l'exemple du monde.  
Dans ces beaux lieux aux seuls héros promis,  
Il cherche en vain ses antiques amis :  
Ceux qui jadis par des loix équitables  
Ont adouci des peuples intraitables,  
Ou qui, cherchant la guerre & les hasards,  
Pour leur pays sont morts au champ de Mars.  
Il cherche en vain tous ceux dont la mémoire

S'est consacrée au temple de la gloire  
Par des écrits après eux admirés,  
Ou par des arts avant eux ignorés.  
Quel changement ! Quelle horreur pour sa vue !  
Il ne voit plus qu'une foule imprévue  
De charlatans, de héros inconnus,  
Par la cabale en ces lieux soutenus ;  
De courtisans dévorés par l'envie,  
De vils flatteurs flattés pendant leur vie,  
D'ambitieux d'un faux honneur frappés,  
Et d'imposteurs au Tartare échappés.  
Ceux-là cherchant leur gloire dans leurs crimes,  
Pour maintenir des droits illégitimes,  
Brigands réels sous le nom de héros,  
Du monde entier ont troublé le repos.  
Ceux-ci payés de leur zèle hypocrite  
Par mille biens obtenus sans mérite,  
Ont de leurs rois par un plus lâche orgueil  
Trahi la cendre & fouillé le cercueil.  
Comment décrire & nombrer les intrigues,  
Les poirs complots, les monstrueuses ligués,  
Qui, dans ce lieu d'innocence & de paix  
Ont par la brigue introduit les forfaits ?  
L'un trafiquant sa couche aliénée  
A sa fortune a vendu l'hyménée :  
L'autre, abjurant ses amis malheureux,  
Ne s'est hauffé qu'en s'élevant contr'eux.  
Ce flagorneur doucereux & perfide,



Du faux mérite encenseur insipide,  
Pour avoir su le vice fêter,  
De son miel fade a reçu le loyer.  
Ce monstre enfin plus noir qu'une momie,  
Chargé d'opprobre & couvert d'infamie,  
A trouvé l'art, aveuglant ses censeurs,  
De se blanchir à force de noirceurs.

A ces objets, à ce spectacle infame,  
Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame  
De tant d'excès l'inconcevable horreur :  
Ah, c'en est trop, je cède à ma fureur :  
Vengeons, dit-il, la gloire de mon trône.  
Venez, Mégère, Alecton, Tisyphone,  
Venez punir l'attentat odieux  
De ces Typhons masqués en demi-dieux.  
Changez leur joie en supplices terribles :  
Ouvrez pour eux vos cavernes horribles ;  
Et par des feux trop long-tems retardés  
Justifiez mes arrêts éludés.

Vous subirez, ombres abominables,  
La peine due au bonheur des coupables.  
Mais avant tout, du sénat infernal  
Examinons l'insolent tribunal :  
Je veux savoir quels honteux artifices  
Dans l'Élysée ont installé les vices.  
Guerre mortelle à ces juges pervers ;  
Et soient comme eux au plus creux des enfers  
Précipités tous ceux dont la licence

*A confondu le crime & l'innocence.*

Dans un recoin des royaumes obscurs,  
 Non loin du Styx, se présentent les murs  
 D'un vieux palais tout peuplé d'ombres noires,  
 Qui dans ce lieu tenant leurs auditoires,  
 À tous les morts jugés par leur scrutin,  
 Font acheter les arrêts du destin.

Au centre ouvert de ce fameux dédale,  
 Séjour sacré du trouble & du scandale,  
 S'offre d'abord un portique enfumé,  
 De la Discorde asyle renommé,  
 Où chaque jour sous ses loix enrôlées,  
 Viennent mugir les ombres désolées,  
 Qu'attire en foule en ce triste manoir  
 La froide crainte ou le douteux espoir.

Tout à l'entour sont les sombres cavernes  
 Des noirs griffons, écumeurs subalternes,  
 Par qui les morts dépouillés & séduits  
 Sont à grands frais au sénat introduits.  
 Par les détours de cent routes obscures  
 On entre enfin sous ces voûtes impures,  
 Où des enfers l'aréopage assis  
 Fait retentir ses oracles concis.

Un long tableau des misères publiques  
 Fait l'ornement de leurs murs symboliques,  
 Les sénateurs y lisent en tout tems  
 De leur emploi les devoirs importants.  
 La calomnie & l'infame parjure,

L'impiété, le blasphème, l'injure,  
Légitimés en cet antre hideux,  
Incessamment frémissent autour d'eux.  
L'aveugle erreur à leurs côtés préside,  
Et par leur voix le mensonge y décide.  
C'est dans ce gouffre à l'audace frayé,  
Que le monarque, interdit, effrayé,  
Voit, de la pourpre insolemment parée  
L'iniquité pompeuse & réverée,  
De la justice usurpant le pouvoir,  
Fouler aux pieds les loix & le devoir.  
Il voit placés au rang le plus sublime  
Des malheureux élevés dans le crime,  
Enfans impurs de pères diffamés,  
Qui du limon dont ils furent formés  
Ne sont sortis que par le brigandage,  
L'exaction, le vol & le pillage ;  
Par leurs forfaits illustrés & connus,  
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus.  
Voilà des dieux les arbitres augustes,  
Les protecteurs toujours saints, toujours justes,  
De l'équité confiée en leurs mains.  
C'est devant eux que les pâles humains,  
Doivent répondre à la fin de leur course,  
Pour être absous ou punis sans ressource.  
Le bien, le mal, également prisés,  
Le vrai, le faux avec art déguifés,  
Par le censeur de la troupe damnée

Sont mis au fond d'une urne empoisonnée,  
Où par l'effort de son subtil savoir  
Tout noir blanchit, & tout blanc devient noir.  
Ce fier démon, l'effroi de l'innocence,  
Au nom du dieu, prend de tout connoissance,  
Porte sur tout ses regards ambigus,  
Et des enfers est le public Argus.  
D'un zèle ardent sa fureur prétextée  
Dans ses excès est toujours respectée.  
Sa haine aveugle est un amour du bien ;  
Son fade orgueil est un grave maintien ;  
Son impudence une noble franchise,  
Et sa malice une sagesse exquise.

Pluton l'observe, en son parquet assis,  
Tout entouré de parchemins noircis.  
O des enfers la plus damnable peste !  
Dit le monarque, & d'autant plus funeste,  
Qu'une hypocrite & trompeuse douceur  
De ses forfaits cache à tous la noirceur !  
Déchiffre-nous ces pancartes difformes :  
Voyons, voyons les jugemens énormes  
Dont tu salis tes papiers clandestins.  
Lisons. Il lit : ORACLES DES DESTINS.  
*Voici les noms & les gestes insignes  
Des criminels qui nous ont paru dignes  
De recevoir, à fond examinés,  
De nos faveurs les gages fortunés.  
Leurs lâchetés ont fait rougir la terre ;*

*Ils ont cent fois mérité le tonnerre ;  
Mais à la cour ils étoient les plus forts ;  
Ils gouvernoient Plutus & ses trésors :  
Ce dieu sur nous a versé sa rosée ;  
C'en est assez. Conclu pour l'Élysée.  
Voici tous ceux qui, fidèles aux loix ,  
Du devoir seul ont écouté la voix.  
D'impureté leurs ames préservées  
Sont aux enfers sans reproche arrivées :  
Mais ils n'avoient pour toute sûreté ,  
Que l'innocence & la simple équité ;  
Ou , tout au plus , le mérite bizarre  
De leurs vertus. Renvoyés au Tartare.  
Quoi ! scélérats ? Quoi ! monstres insolens ;  
Poursuit le dieu, les yeux étincelans ,  
C'est donc ainsi, traîtres, qu'en mon absence  
Vous exercez mes droits & ma puissance ?  
Je verrai donc par vos noirs attentats ,  
Bouleverser l'ordre de mes états ?  
Ah ! Némésis, jadis si vigilante ,  
Mais aujourd'hui déesse nonchalante ,  
Pourquoi , pourquoi me cacher si long-tems  
L'impiété de ces nouveaux titans ?  
J'aurois d'abord , exterminant leur race ,  
Par leur supplice arrêté leur audace ;  
Et leurs forfaits au comble parvenus  
Seroient déjà punis ou prévenus.  
Roi des enfers, monarque inaccessible,*

Répond alors la déesse inflexible ,  
 Si les excès dont tu te prends à moi  
 Te sont cachés , n'en accuse que toi.  
 Quel cri perçant , quelle voix formidable  
 Peut aborder un trône inabordable ,  
 Où de flatteurs le prince environné ,  
 Par leurs douceurs nuit & jour suborné ,  
 N'est attentif qu'à bannir & distraire  
 Tous les objets qui pourroient lui déplaire ?  
 La vérité viendra-t-elle à ses yeux  
 Offrir en vain son visage ennuyeux ,  
 Et l'affliger au milieu de sa gloire  
 Par des récits qu'il ne voudra pas croire ?  
 Mais , à vrai dire , un mal plus dangereux  
 A pris racine en ce royaume affreux ;  
 Et tu le fais. Sous l'heureux ministère  
 Du vieux Éaque & de Minos son frère ,  
 De Jupiter tous deux fils adorés ,  
 Et tous deux rois sur la terre honorés ,  
 La vertu seule & la haute naissance  
 Étoient en droit de régir ta balance.  
 Car quel emploi requiert plus de splendeur ,  
 De dignité , de gloire & de grandeur ,  
 Que le pouvoir de rendre ses semblables ,  
 Par un seul mot , heureux ou misérables ?  
 Chacun alors maintenu dans ses droits ,  
 Étoit pesé suivant son propre poids.  
 Point de retour , point de ruse subtile ,

Point de présens. Autre tems , autre style,  
Tout est changé depuis que l'équité  
Fut dévolue à la vénalité.  
Un vil amas d'ombres intéressées  
Parmi le peuple au hasard ramassées,  
Souilla bientôt, d'un air contagieux  
Le tribunal de ces enfans des dieux,  
Et crut avoir , en payant leur office,  
Acquis le droit de vendre la justice.  
Tout triomphant de ce titre usurpé,  
Leur noir essaim d'un sot orgueil pipé,  
Ose oublier sa première bassesse,  
Et contester un pouvoir qui les blesse,  
Aux demi-dieux dont le suprême rang  
N'est dû qu'aux droits du mérite & du sang,  
Pour attendrir cette troupe barbare,  
De son bon droit vainement on se pare :  
Si l'équité n'emprunte le secours  
De quelque intrigue , ils sont muets & sourds ;  
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.  
Il faut , il faut pour leur ouvrir la bouche ,  
Que l'intérêt ou les suggestions  
Fassent parler ces noirs Amphictions.  
Que si quelqu'un plus juste & plus fidèle  
Pour l'équité montre encor quelque zèle ,  
Ce vain gloseur tristement rebuté  
Fait bande à part & n'est point écouté.  
Tel est l'esprit de leur cour infernale.

Entends-moi donc. Veux-tu de leur cabale  
 Punir enfin les complots turbulens,  
 Et garantir tes états chancelans  
 De toute injuste & maligne entreprise ?  
 Fais appeler le juge de Cambyse ;  
 Il est ici, cet esprit malheureux.  
 Tes yeux verront dans son supplice affreux  
 De ma justice un témoin sans reproche.  
 Oui , je le veux , dit Pluton : qu'il approche.  
 A ce discours, un cadavre fouillé,  
 Couvert de sang, & de chair dépouillé,  
 S'offre à sa vue, & d'une horreur soudaine  
 Fait frissonner la troupe souterraine.  
 Pluton le voit ; & de couleur changé,  
 Quel est ton nom ? Sizame l'affligé.  
 Ta qualité ? Juge, indigne de l'être.  
 Et ton pays ? La Perce m'a vu naître.  
 Mais qui t'a mis en ce tragique état ?  
 Ce fut le roi : ce juste potentat  
 Me fit subir cette peine équitable ;  
 Et, pour laisser un monument capable  
 D'intimider tout ministre vénal,  
 Fit de ma chair couvrir le tribunal,  
 Où, par mes mains la justice vendue  
 Après ma mort devoit être rendue.  
 C'en est assez reprit le dieu content :  
 Par cet exemple, à mon peuple important,  
 Faisons trembler l'audace & l'injustice ;



Même forfait requiert même supplice.  
Marchez, démons. Et vous filles d'enfer,  
Exécutez sur ces ames de fer  
Une sentence à leurs crimes trop due ;  
Et que leur peau sur ces bancs étendue,  
A l'avenir consacrant leurs noirceurs,  
Serve de siège à tous leurs successeurs.



## LA MOROSOPHIE.

**A** Contempler le monde & ses richesses,  
Et ces amas de fécondes largeffes,  
Que jour & nuit la mere des humains  
Sur ses enfans répand à pleines mains;  
Qui ne croiroit que la tendre nature,  
En païtriffant l'homme fa créature,  
Ne l'a tiré du néant ténébreux,  
Que pour le rendre infiniment heureux ?  
Mais, d'autre part, ces fléaux innombrables  
Accumulés sur nos jours misérables,  
Triftes mortels, nous font regarder tous  
Comme l'objet de fon plus noir courroux.  
D'où peut venir ce mélange adultère  
D'adverfités, dont l'influence altère  
Les plus beaux dons de la terre & des cieux ?  
L'antiquité nous mit devant les yeux  
De ce torrent la fource emblématique,  
En nous peignant cette femme myftique,  
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,  
A qui le ciel prodiguant par leur main  
Tous les préfens dont l'Olympe s'honore,  
Fit mériter le beau nom de Pandore.  
L'urne fatale où les afflictions,  
Les durs travaux, les malédictions

Jusqu'à ce tems des humains ignorées,  
Avoient été par les dieux resserrées,  
Pour le malheur des mortels douloureux,  
Fut confiée à ses soins dangereux.  
Fatal desir de voir & de connoître !  
Elle l'ouvrit, & la terre en vit naître  
Dans un instant tous les fléaux divers,  
Qui depuis lors, inondent l'univers.  
Quelle que soit, ou vraie ou figurée,  
De ce revers l'histoire aventurée,  
N'en doutons point, la curiosité  
Fut le canal de notre adversité.  
Mais de ce mal déterrions la racine,  
Et remontons à la vraie origine  
De tant d'ennuis, dont le triste concours  
De notre vie empoisonne les jours.

Avant que l'air, les eaux & la lumière,  
Enfouillis dans la masse première,  
Fussent éclos par un ordre immortel  
Des vastes flancs de l'abyme éternel,  
Tout n'étoit rien. La nature enchaînée,  
Oisive & morte avant que d'être née,  
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,  
N'étoit qu'un corps abattu de langueur,  
Un sombre amas de principes stériles,  
De l'existence élémens immobiles.  
Dans ce chaos ainsi par nos aïeux  
Fut appelé ce désordre odieux,  
En pleine paix sur son trone affermie

Régne

Régna long-tems la Discorde ennemie,  
Jusques au jour pompeux & florissant  
Qui donna l'être à l'univers naissant,  
Quand l'Harmonie, architecte du monde,  
Développant dans cette nuit profonde  
Les éiémens pêle-mêle diffus,  
Vint débrouiller leur mélange confus,  
Et variant leurs formes assorties,  
De ce grand tout animer les parties.  
Le ciel reçut en son vaste contour  
Les feux brillans de la nuit & du jour :  
L'air moins subtil assembla les nuages,  
Poussa les vents, excita les orages :  
L'eau vagabonde en ses flots inconstans  
Mit à couvert ses muets habitans :  
La terre enfin, cette tendre nourrice,  
De tous nos biens sage modératrice,  
Inépuisable en principes féconds,  
Fut arrondie, & tourna sur ses gonds,  
Pour recevoir la céleste influence  
Des doux présens que son sein nous dispense.

Ainsi des dieux le suprême vouloir  
De l'Harmonie établit le pouvoir.  
Elle éteignit par ce sublime exorde,  
Le règne obscur de l'affreuse Discorde.  
Mais cet essai de ses soins généreux  
Eût été peu, si son empire heureux  
N'eût consommé l'ouvrage de la terre

Par le bonheur des êtres qu'elle enferme.  
Aux mêmes loix elle les soumit tous.  
Le foible agneau ne craignit point les loups,  
Et sans péril il vit paître sur l'herbe  
Le tigre & l'ours près du lion superbe.  
Entretenus par les mêmes accords,  
Tous les mortels ne formèrent qu'un corps  
Vivifié par la force infinie  
D'un même esprit & d'un même génie,  
Et dirigé par les mêmes concerts,  
Dont la cadence anime l'univers.  
Par le secours de cette intelligence,  
Riches sans biens, pauvres sans indigence,  
Ils vivoient tous également heureux,  
Et la nature étoit riche pour eux.  
Toute la terre étoit leur héritage;  
L'égalité faisoit tout leur partage.  
Chacun étoit & son juge & son roi;  
Et l'amitié, la candeur & la foi  
Exerçoient seuls en ce tems d'innocence  
Les droits sacrés de la toute-puissance.  
Tel fut le règne à la terre si doux,  
Que l'Harmonie exerça parmi nous.  
Du vrai bonheur nous fûmes les symboles,  
Tandis qu'exempt des passions frivoles,  
Le genre humain dans les sages plaisirs  
Sut contenir ses modestes desirs.  
Mais cependant la Discorde chassée,  
Chez les mortels furtivement glissée,

Comme un serpent se cachoit sous les fleurs;  
Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.  
Chacun déjà s'interrogeant soi-même,  
De l'univers épluchoit le système.  
Comment s'est fait tout ce que nous voyons;  
Pourquoi ce ciel, ces astres, ces rayons?  
Quelle vertu dans la terre enfermée  
Produit ces biens dont on la voit semée,  
Quelle chaleur fait mûrir ses moissons,  
Et rajeunir ses arbres, ses buissons?  
Mais ces hivers, dont la triste froidure  
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,  
Que servent-ils? & que servent ces jours  
Tous inégaux, tantôt longs, tantôt courts?  
Ah! que la terre en seroit bien plus belle,  
Si du printemps la douceur éternelle  
Faisoit régner des jours toujours réglés!  
Ainsi parloient ces mortels aveuglés,  
Qui, pleins d'eux-mêmes, & sortant des limites  
Par la nature à leur être prescrites,  
Osoient sonder, scrutateurs criminels,  
La profondeur des secrets éternels.  
Folle raison! lumière déplorable,  
Qui n'insinue à l'homme misérable  
Que le mépris d'une simplicité  
Si nécessaire à sa félicité!  
Par ce succès la Discorde amorcée,  
Conçut dès-lors l'orgueilleuse pensée  
D'exterminer l'Harmonie & ses loix;

Et rassemblant à sa fatale voix  
Ces insensés prêts à lui rendre hommage,  
Prit la parole, & leur tint ce langage:  
Eh quoi! mortels, c'est donc assez pour vous  
De contenter vos appétits jaloux;  
Et le bonheur des animaux sauvages  
Sera le seul de tous vos avantages?  
Car dans quel sens êtes-vous plus heureux?  
Comme pour vous, le monde est fait pour eux.  
Mêmes desirs, mêmes soins vous inspirent;  
Vous respirez le même air qu'ils respirent;  
L'astre du jour comme vous les chérit,  
Et comme vous la terre les nourrit.  
Répondez donc? Quel bien, quelle opulence  
De votre rang peut fonder l'excellence?  
Notre raison, direz-vous. J'en conviens.  
C'est le plus grand, le plus doux de vos biens.  
Mais ce trésor, cette flamme sacrée,  
Quelle lumière en avez-vous tirée?  
L'invention de quelques arts dictés  
Par l'embarras de vos nécessités.  
La faim cruelle inventa la culture  
Des champs marqués pour votre nourriture.  
Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons  
L'art d'élever vos paisibles maisons;  
Et le besoin d'un commerce facile  
A rendu l'onde à vos rames docile,  
Votre raison ne vous a rien appris  
Qu'à captiver l'effort de vos esprits;

A regarder cet univers sensible,  
 Comme l'objet d'une étude impossible;  
 Ou, tout au plus, en voyant ses attraits,  
 A respecter les dieux qui les ont faits.  
 Mais si ces dieux, auteurs de tant de choses,  
 Avoient voulu vous en cacher les causes,  
 Vous auroient-ils inspiré ces élans,  
 Ce feu divin, ces desirs vigilans,  
 Et cette ardeur d'apprendre & de connoître,  
 Qui constitue & distingue votre être?  
 Souffrez qu'enfin vos yeux soient dessillés,  
 Et servez-vous des feux dont vous brillez.  
 Pour seconder en vous un si beau zèle,  
 J'amène ici ma compagne fidèle:  
 Morosophie est son titre adopté;  
 Et son vrai nom, la Curiosité.  
 Recevez-la. Sa lumière divine  
 Vous apprendra votre vraie origine.  
 Vous connoîtrez le principe & la fin  
 De toute chose; & vous serez enfin,  
 En lui rendant vos soins & votre hommage,  
 Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.

A ce discours qui charme les humains,  
 Tout applaudit de la voix & des mains.  
 Morosophie en tous lieux approuvée,  
 Et sur un trône en public élevée,  
 Dicte de là ses oracles menteurs,  
 Ses argumens, ses secrets imposteurs;  
 Et dans le monde inondé d'aphorismes,



De questions, de doutes, de sophismes,  
A la sagesse on vit en un clin d'œil  
Substituer la Folie & l'Orgueil.

Mais pour servir sa perfide maîtresse,  
Le grand secret de sa trompeuse adresse  
Fut de remplir les hommes divisés  
De sentimens l'un à l'autre opposés.  
D'embarrasser leurs esprits téméraires  
D'opinions & de dogmes contraires,  
Et d'ennoblir du nom de vérités,  
Ce fol amas de contrariétés.

De cette mer agitée, incertaine,  
Sortit alors la Dispute hautaine,  
Les yeux ardents, le visage enflammé,  
Et le regard de colère allumé :

Monstre hargneux, superbe, acariâtre,  
Qui de soi-même orateur idolâtre,  
Combat toujours, ne recule jamais,  
Et dont les cris épouvantent la Paix.

D'elle bientôt nâquirent les scandales,  
Les factions, les brigues, les cabales :  
A son erreur chacun assujetti,

Ne songea plus qu'à former son parti,  
Pour s'appuyer de la foule & du zèle  
Des défenseurs de sa secte nouvelle ;  
Et les mortels sous divers concurrens  
Suivirent tous des drapeaux différens.  
En cet état, il n'étoit plus possible  
Que cette race orgueilleuse, inflexible,

Vécût long-tems sous une même loi.  
 Ainsi chacun ne songeant plus qu'à soi ,  
 On eut besoin , pour prévenir les guerres ,  
 De recourir au partage des terres ;  
 Et d'un seul peuple on vit dans l'univers  
 Naître en un jour mille peuples divers.

Ce fut ainsi que la folle sageffe ,  
 Chez les humains souveraine maîtresse ,  
 Les séparant d'intérêts & de biens ,  
 De l'amitié rompit tous les liens.  
 Mais des trésors dont la terre est chargée ,  
 La jouissance avec eux partagée  
 Leur fit sentir mille besoins affreux.  
 Il fallut donc qu'ils convinssent entr'eux  
 D'un bien commun dont l'utile mélange  
 Des autres biens facilitât l'échange ;  
 Et l'or , jadis sous la terre caché ,  
 L'or de ses flancs par leurs mains détaché ,  
 Fut par leur choix & leur commun suffrage  
 Destiné seul à ce commode usage.  
 Mais avec lui sortit du même sein  
 De tous nos maux le véritable effaim.  
 L'insatiable & honteuse Avarice ,  
 Du genre humain pâle dominatrice ,  
 Chez lui reçue avec tous ses enfans ,  
 Rendit par-tout les vices triomphans.  
 Sous l'étendard de cette reine impure ,  
 Les trahisons , le larcin , le parjure ,  
 Le meurtre même , & le fer , & le feu ,

Tout fut permis , tout ne devint qu'un jeu.  
L'intérêt seul fut le dieu de la terre :  
Il fit la paix , il déclara la guerre ;  
Pour se détruire arma tous les mortels ,  
Et des dieux même attaqua les autels.  
Pour mieux encore établir son empire ,  
Morosophie inventa l'art d'écrire ,  
Des longs procès instrument éternel ,  
Et du mensonge organe criminel ,  
Par qui la fraude en prestiges fertile ,  
Sème en tous lieux sa doctrine subtile ,  
Et chez le peuple , ami des nouveautés ,  
Change en erreurs toutes les vérités.  
Mille autres arts encor plus détestables  
Furent le fruit de ses soins redoutables ;  
Et d'eux nâquit à ses ordres soumis ,  
Le plus mortel de tous nos ennemis ,  
Le luxe , ami de l'oisive mollesse ,  
Qui , parmi nous signalant sa souplesse ,  
Introduisit par cent divers canaux  
La pauvreté , le plus dur de nos maux.  
Ainsi l'aimable & divine Harmonie  
De tous les cœurs par degrés fut bannie :  
Mais en partant pour remonter aux cieux ,  
Elle voulut , dans ses derniers adieux ,  
De sa bonté pour la race mortelle  
Laisser encore une marque nouvelle.  
Si vos esprits étoient moins prévenus ,  
Et si vos maux vous étoient mieux connus ,

J'aurois, dit-elle, encor quelque espérance  
De réussir à votre délivrance ;  
Mais la Discorde éblouissant vos yeux,  
Vous a rendu son joug trop précieux,  
Pour me flatter que vos clartés premières  
Pussent renaître à mes foibles lumières,  
Et présumer qu'une seconde fois  
L'affreux chaos se débrouille à ma voix.  
Pour être heureux vous reçûtes la vie,  
Et ce bonheur fit ma plus chère envie.  
Aux immortels j'osai ravir pour vous  
Ce feu du ciel dont ils sont si jaloux,  
Cette raison dont la splendeur divine  
Vous fait sentir votre vraie origine.  
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux ?  
C'est-elle, hélas ! qui vous a perdu tous.  
Par votre orgueil, corrompue, altérée,  
Dans votre cœur elle a donné l'entrée  
Aux vanités, aux folles visions,  
Germe éternel de vos divisions.  
Et s'échappant du cercle des idées  
A vos besoins par les dieux accordées,  
Elle a porté ses regards élevés  
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés.  
Funeste effor, malheureuse chimère,  
Qui vous rayale au-dessous de la sphère  
Des animaux les plus défectueux :  
D'autant plus vils, que plus présomptueux,

Vous ne suivez, au lieu de la nature,  
Qu'une ombre vaine, une fausse peinture,  
Et qu'à vos yeux, trompés par cet écueil,  
Votre misère est un sujet d'orgueil.  
Adieu. Je pars, de vos cœurs exilée,  
Et sans espoir de m'y voir rappelée.  
Mais ma pitié ne peut vous voir périr;  
Et si mes soins n'ont pu vous secourir,  
Si mon pouvoir sur tout ce qui respire  
N'a pu sur vous conserver son empire,  
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours  
L'ordre constant & l'immuable cours,  
Qu'à l'univers en lui donnant naissance,  
Sut imposer ma suprême puissance.  
Vous jouirez toujours par mes bienfaits  
De tous les dons que le ciel vous a faits;  
Et cette terre à vos vœux si facile  
Sera pour vous un éternel asyle,  
Jusqu'au moment prévu par vos aïeux,  
Qui confondra la terre avec les cieux,  
Lorsque la flamme en ravages féconde,  
Viendra sapper les fondemens du monde,  
Pour reproduire en ses vastes tombeaux  
De nouveaux cieux & des hommes nouveaux.  
Ainsi parla l'immortelle déesse;  
Et dès l'instant, fidèle à sa promesse,  
Elle quitta ce terrestre séjour,  
Et prit son vol vers la céleste cour.

Depuis ce temps, la Discorde sauvage  
Vit les humains nés pour son esclavage,  
De l'harmonie oubliant les concerts,  
Courir en foule au-devant de ses fers;  
Et désormais maîtresse de la terre,  
Y fit régner, au mépris du tonnerre,  
Vengeur tardif de nos impiétés,  
Tous les malheurs par le vice enfantés.

---

**L A V É R I T É.**

AU pied du mont où le fils de Latone  
Tient son empire, & du haut de son trône  
Dicte à ses sœurs les savantes leçons,  
Qui de leurs voix régissent tous les sons,  
La main du Temps creusa les voûtes sombres  
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,  
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,  
Et que les vents n'ont jamais caressé.  
Là de serpens nourrie & dévorée,  
Veille l'Envie honteuse & retirée,  
Monstre ennemi des mortels & du jour,  
Qui de soi-même est l'éternel vautour,  
Et qui, traînant une vie abattue,  
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.  
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,

De feux obscurs sont chargés en tout tems.  
Au lieu de sang, dans ses veines circule  
Un froid poison qui les gèle & les brûle,  
Et qui de-là porté dans tout son corps,  
En fait mouvoir les horribles ressorts.  
Son front jaloux & ses lèvres éteintes,  
Sont le séjour des soucis & des craintes:  
Sur son visage habite la pâleur,  
Et dans son sein triomphe la douleur,  
Qui, sans relâche, à son ame infectée  
Fait éprouver le sort de Prométhée.  
Mais tous les maux, dont sa rage s'aigrit,  
N'égalent point le mal qu'elle souffrit,  
Lorsqu'au milieu des nimphes du Parnasse  
L'humble Vertu venant prendre sa place,  
Le front couvert des lauriers d'Apollon,  
Parut au haut de leur double vallon.  
Quoi ! dans des lieux où j'ai reçu naissance,  
Où de tout tems, j'exerce ma puissance,  
Une étrangère, au mépris de mes droits,  
Viendra régner, & m'imposer des loix ?  
Ah ! renonçons au titre d'immortelle,  
Et périssons ou vengeons-nous, dit-elle.  
De sa caverne elle sort à l'instant,  
Et de sanglots le cœur tout palpitant,  
Devant la Fraude impie & meurtrière  
Heurle en ces mots sa dolente prière :  
Ma chère sœur ; car dans ses flancs hideux  
L'obscur Nuit nous forma toutes deux,

Ton ennemie insultant à nos haines  
Va pour jamais nous charger de ses chaînes,  
Si tu ne viens par d'infailibles coups  
Prêter main-forte à mon foible courroux,  
Par ton maintien si tranquille & si sage,  
Par la douceur de ton humble langage,  
Par ton sourire & par tes yeux dévots;  
Enfin, ma sœur, pour finir en deux mots,  
Par ce poignard, qui sous ta vaste robe,  
A tous les yeux se cache & se dérobe.  
Du tems qui vole employons les momens:  
Joins ton adresse à mes ressentimens;  
Et prévenons par notre heureuse audace  
Le déshonneur du coup qui nous menace.  
A te servir je cours me préparer,  
Reprend la Fraude; & sans plus différer,  
La nuit éclosé, elle assemble autour d'elle  
Les Trahisons, sa légion fidelle,  
Et le Mensonge aux regards effrontés,  
Et le Désordre aux bras ensanglantés,  
Qui secondés du Silence timide,  
Volent au temple où la Vertu réside.  
Dans un désert éloigné des mortels,  
D'un peu d'encens offert sur ses autels;  
Et des douceurs de son humble retraite  
Elle vivoit contente & satisfaite.  
Là pour défense & pour divinité  
Elle n'avoit que sa sécurité.  
L'aimable Joie à ses règles soumise,



La Liberté, l'innocente Franchise,  
L'honneur enfin partisan du grand jour,  
Faisoient eux seuls & sa garde & sa cour,  
En cet état, imprudente, endormie,  
Contre les traits de sa noire ennemie,  
Sur quel secours appuyer son espoir?  
On prévient mal ce qu'on n'a su prévoir.  
Bientôt l'effort de la troupe infernale  
Sans nul péril contr'elle se signale.  
Pour tout appui ses compagnes en pleurs  
Avec ses cris confondent leurs douleurs.  
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime:  
On les dissipe, on la chasse elle-même.  
De son bandeau, de ses voiles sacrés,  
Ses oppresseurs pompeusement parés,  
Chez les humains courant de place en place,  
Font en tous lieux respecter leur grimace.  
Mais c'est trop peu de cette seule erreur,  
Pour assouvir leur maligne fureur.  
De ses habits par leurs mains dépouillée,  
Des leur encore elle se voit souillée;  
Et l'univers simple & peu soupçonneux  
Leshait en elle, & la chérit en eux.  
Ainsi par-tout solitaire, bannie,  
Trafnant sa peine & son ignominie,  
De tant de dons il ne lui reste plus  
Que la constance & des vœux superflus,  
Alors la Fraude encor plus enflammée  
S'en va trouver la folle Renommée.

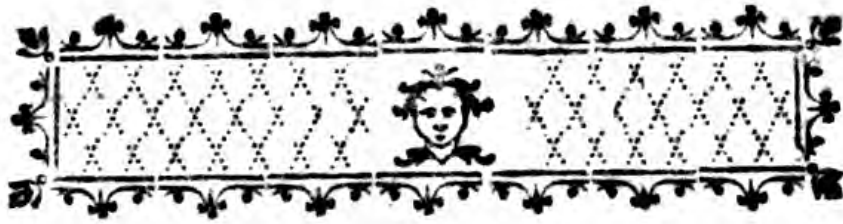
Le plus léger de ces oiseaux pervers ,  
De qui la voix afflige l'univers :  
Obéis-moi ; pars , vole lui dit-elle ;  
Cours en tous lieux chez la race mortelle  
Envenimer les esprits & les cœurs  
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.  
Va : devant toi marchera mon génie.  
A ce discours l'infame Calomnie ,  
Peinte des traits de l'Ingénuité ,  
Remplit l'oiseau de son souffle empesté ;  
Et de concert ces deux monstres agiles  
Vont de leurs cris épouvanter les villes.  
L'étonnement , le trouble , les clameurs ,  
Le bruit confus , les secrettes rumeurs ,  
Les faux soupçons , & les plaintes amères  
Du peuple , ami des absurdes chimères ;  
Étourdissant l'esprit & la raison ,  
Lui font sans peine avaler le poison ;  
Et la Vertu , victime de l'Envie ,  
Abandonnée , errante , poursuivie ,  
Sans nul espoir à ses malheurs permis ,  
Éprouve enfin qu'entre les ennemis  
Que l'intérêt ou la colère inspire ,  
Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.  
Mais à l'excès ce désordre porté  
Réveille enfin la juste Vérité.  
Du haut des cieus découvrant les cabales  
Et les forfaits de ses sombres rivales ,  
L'œil enflammé , le dépit dans le sein ,

Elle descend , son miroir à la main.  
De ses attraitz l'éclatant assemblage ,  
Se montre à tous sans ombre & sans nuage :  
D'un vol léger la victoire la suit ,  
Le jour l'éclaire & le tems la conduit.  
Disparoissez , dit la vierge céleste ,  
Voiles trompeurs , ajustement funeste ,  
Dont si long-tems le crime déguisé  
Trompa les yeux du vulgaire abusé.  
Dans son vrai jour , de sa troupe suivie ,  
Laissez enfin reparoître l'Envie ;  
Et de ce monstre impur & détesté  
Ne cachez plus l'affreuse nudité.  
Voici le tems , fantômes détestables ,  
De vous montrer sous vos traits véritables.  
Dépouillez-vous de vos faux ornemens.  
Et toi , reprends tes premiers vêtemens  
Humble Vertu ; tes honteux adverfaires  
S'offrent déjà sous leurs vrais caractères :  
Pour achever d'abattre leurs soutiens ,  
Il en est tems , produis-toi sous les tiens.  
Tous les objets veulent qu'on les compare ;  
A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.  
Relève-toi. Tous ceux dont la raison  
Est le vrai guide & l'unique horizon ,  
Par une illustre & glorieuse estime  
Te vengeront de la haine du crime,  
Par eux bientôt sur sa tête fanés  
Reverdiront tes lauriers fortunés

Et tes rivaux perdant leur avantage ,  
 N'oseront plus te prêter leur visage.  
 Mais de ton sort l'infailible bonheur  
 Sera sur-tout l'ineestimable honneur  
 D'avoir fu plaire à ce prince adorable ,  
 A ce heros généreux, secourable ,  
 Le plus zélé de mes adorateurs ,  
 Et le plus grand de tous tes protecteurs.  
 Sous cet appui ton triomphe est facile ,  
 Noble vertu ; son cœur est ton asyle.  
 C'est dans ce temple où la noble candeur ,  
 La dignité , la solide grandeur ,  
 La foi constante & l'équité suprême ,  
 La Vérité , je me nomme moi-même ,  
 Viennent t'offrir un tribut immortel ,  
 Et nuit & jour encensent ton autel.  
 C'est là qu'on trouve , au milieu des alarmes  
 Une ame libre & sourde au bruit des armes ,  
 Toujours active , & toujours en repos :  
 Et l'homme encor plus grand que le héros.  
 A ces couleurs tu dois le reconnoître :  
 Ce trait suffit. Le tems viendra peut-être  
 Où je pourrai te peindre ses exploits  
 Ses ennemis terrassés tant de fois ,  
 Ce long amas de palmes entassées  
 Sur les débris de cent villes forcées ,  
 Ses grands destins , & ceux de tant d'états ,  
 Le fruit certain de tant d'heureux combats.  
 Dans ce moment quelle vaste carrière

Vient de s'ouvrir à sa valeur guerrière !  
Ce fier rempart du trône des sultans ,  
Qui défendu par vingt mille titans ,  
Sembloit devoir braver Jupiter même ,  
Rend son hommage au sacré diadème  
Du potentat le plus chéri des cieux ,  
Dont l'univers ait rendu graces aux dieux.  
Pour son secours cette Numance altière  
A vu l'Europe armer l'Asie entière.  
Vain appareil d'un impuissant effort !  
Leurs légions , victimes de la mort ,  
D'un sang impur ont arrosé les herbes ;  
Tout meurt ou fuit ; & leurs restes superbes  
Vont annoncer au Bosphore incertain  
Sa délivrance & son bonheur prochain.

*Fin des Allégories.*



## EPIGRAMMES.



**L**E dieu des vers sur les bords du Permesse  
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux :  
L'une à mes yeux fit briller la sagesse ;  
L'autre les ris, l'enjouement & les jeux.  
Lors il me dit : Choisis l'une des deux ;  
Leurs attributs Platon te fera lire.  
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre,  
Les séparer, c'est avilir leur prix :  
Laissez-moi donc toutes deux les élire ;  
L'une pour moi , l'autre pour mes écrits.



**C**E traître Amour prit à Vénus sa mère  
Certain bijou pour donner à Psyché :  
Puis dans les yeux de celle qui m'est chère,  
S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.  
Lors je lui dis : Te voilà mal niché,  
Petit larron ; cherche une autre retraite ;  
Celle du cœur sera bien plus secrète.

Vraiment, dit-il, ami, c'est m'obliger;  
Et, pour payer ton amitié discrète,  
C'est dans le tien que je me veux loger.



PRÊT à descendre au manoir ténébreux,  
Jà de Caron j'entrevois la barque,  
Quand de Thémire un baiser amoureux  
Me rendit l'ame, & vint frauder la parque.  
Lors de son livre Eacus me démarque,  
Et le nocher tout seul l'onde passa.  
Tout seul? Je faux: mon ame traversa  
Le fleuve noir; mais Thémire, Thémire,  
En ce baiser dans mes veines gliffa  
Part de la sienne, avec quoi je respire.



LE bon vieillard qui brûla pour Bathylle,  
Par amour seul étoit regaillardi:  
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile,  
Pour réchauffer un vieillard engourdi.  
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,  
Merveille n'est que son flambeau me brûle;  
Mais quand du soir viendra le crépuscule,  
Tems où le cœur languit inanimé,  
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule  
D'aimer encor, même sans être aimé.



QUELS sont ces traits qui font craindre Caliste  
 Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois ?  
 Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,  
 Ravage tout, & met tout aux abois ?  
 Seroit-ce feu saint-Elme, ou feu grégeois ?  
 Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse.  
 Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse ?  
 Non. Et quoi donc ? Ce sont regards coquets,  
 Jeux de prunelle, en qui flamme est incluse,  
 Qui brûle mieux qu'arquebuse & mousquets.



SUR ses vieux jours la déesse Vénus  
 S'est retirée en un saint monastère,  
 Et de ses biens, propres & revenus,  
 Ainsi que vous, m'a nommé légataire.  
 Or de ce legs signé devant notaire,  
 L'exécuteur fut l'ainé de ses fils.  
 Mais le matois n'en prit point son avis,  
 Et se laissa corrompre par vos charmes.  
 Il vous donna les plaisirs & les ris,  
 Et m'a laissé les soucis & les larmes.



SOUCIS cuisans au partir de Caliste  
 Jà commençoient à me supplicier,



Quand Cupidon qui me vit pâle & triste,  
 Me dit : Ami, pourquoi te foudrier ?  
 Lors m'envoya, pour me folacier,  
 Tout son corrège & celui de fa mère ;  
 Songes plaisans & joyeuse chimère,  
 Qui, m'enseignant à rapprocher les tems,  
 Me font jouir, malgré l'absence amère,  
 Des biens passés & de ceux que j'attends.



JE veux avoir, & je l'aimerai bien,  
 Maîtresse libre & de façon gentille,  
 Qui soit joyeuse & de plaisant maintien,  
 De rien n'ait cure, & sans cesse fretille,  
 Qui, sans raison, toujours cause & babille,  
 Et n'ait de livre autre que son miroir ;  
 Car ne trouver pour s'ébattre le soir  
 Qu'une matrone honnête, prude & sage,  
 En vérité ce n'est maîtresse avoir ;  
 C'est prendre femme, & vivre en son ménage.



CERTAIN huissier étant à l'audience,  
 Crioit toujours : Paix là, Messieurs, paix là :  
 Tant qu'à la fin tombant en défaillance,  
 Son teint pâlit, & sa gorge s'enfla.  
 On court à lui. Qu'est-ceci ? Qu'est-ce là ?  
 Maître Perrin ! à l'aide ! il agonise !

Beffière (\*) vient : on le phlébotomise.  
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic :  
Voilà, Messieurs, dit-il, sortant de crise,  
Ce que l'on gagne à parler en public.



SUR leurs fantés un bourgeois & sa femme  
Interrogeoient l'opérateur Barri,  
Lequel leur dit : Pour vous guérir, madame,  
Baume plus sûr n'est que votre mari.  
Puis se tournant vers l'époux amaigri :  
Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle,  
Las ! dit alors l'époux à sa femelle,  
Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir,  
Que faire donc ? Je n'en fais rien, dit-elle ;  
Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir.



ELLE a, dit-on, cette bouche & ces yeux  
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse ;  
Elle a d'Hébé le souris gracieux,  
La taille libre, & l'air d'une déesse.  
Que dirai plus ? on vante sa sagesse ;  
Elle est polie & de doux entretien,  
Connoît le monde, écrit & parle bien,

---

(\*) *Fameux Chirurgien.*

Et de la cour fait tout le formulaire.  
 Finalement il ne lui manque rien,  
 Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.



PRÈS de sa mort une vieille incrédule  
 Rendoit un moine interdit & perclus:  
 Ma chère fille, une simple formule  
 D'acte de foi, quatre mots & rien plus.  
 Je ne saurois. Mon Dieu, dit le reclus,  
 Inspirez-moi! Çà, voudriez-vous être  
 Persuadée? Oui; je voudrois connoître,  
 Toucher au doigt, sentir la vérité.  
 Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre;  
 Offrez à Dieu votre incrédulité.



CERTAIN ivrogne, après maint long repas,  
 Tomba malade. Un docteur galénique  
 Fut appelé. Je trouve ici deux cas,  
 Fièvre adurante, & soif plus que cynique.  
 Or Hippocras tient pour méthode unique,  
 Qu'il faut guérir la soif premièrement.  
 Lors le fièvreux lui dit: Maître Clément,  
 Ce premier point n'est le plus nécessaire;  
 Guérissez-moi ma fièvre seulement;  
 Et pour ma soif, ce sera mon affaire.



CE monde-ci n'est qu'une œuvre comique,  
Où chacun fait ses rôles différens.  
Là, sur la scène, en habit dramatique,  
Brillent prélats, ministres, conquérans.  
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,  
Troupe futile, & des grands rebutée,  
Par nous d'en-bas la pièce est écoutée.  
Mais nous payons, utiles spectateurs;  
Et quand la farce est mal représentée,  
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.



PAR passe-tems un cardinal oyoit  
Lire les vers de Psyché, comédie;  
Et les oyant, pleuroit & larmoyoit,  
Tant qu'eussiez dit que c'étoit maladie.  
Quoi! monseigneur, à cette rapsodie  
Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché;  
Et l'autre jour, au martyre prêché  
De saint Laurent parûtes si paisible?  
Ho! ho! dit-il, tudieu, cette Psyché  
Est de l'histoire, & l'autre est de la bible.



CERTAIN curé grand enterreur de morts,  
Au chœur assis récitoit le service.  
Certain frater, grand disséqueur de corps,  
Tome II, H

Tout vis-à-vis chantoit aussi l'office.  
 Pour un procès tous deux étant émus,  
 De maudissons lardoient leur *oremus*.  
 Hom! disoit l'un, jamais n'entonnerai-je  
 Un *requiem* sur cet opérateur?  
 Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je  
 A mon plaisir disséquer ce pasteur?



UN maquignon de la ville du Mans  
 Chez son évêque étoit venu conclure  
 Certain marché de chevaux bas-normands,  
 Que l'homme saint louoit outre mesure.  
 Vois-tu ces crins? Vois-tu cette encolure?  
 Pour chevaux turcs on les vendit au roi.  
 Turc, monseigneur? A d'autres. Je vous jure  
 Qu'ils sont chrétiens, ainsi que vous & moi.



UN magister, s'empresant d'étouffer  
 Quelque rumeur parmi la populace,  
 D'un coup dans l'œil se fit apostropher,  
 Dont il tomba, faisant laide grimace.  
 Lors un frater s'écria: Place, place:  
 J'ai pour ce mal un baume souverain.  
 Perdrai-je l'œil, lui dit messer Pancrace?  
 Non, mon ami! je le tiens dans ma main.



QUAND, pour ravoïr son épouse Euridice,  
 Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,  
 L'étonnement d'un si rare caprice  
 En fit cesser tous les tourmens divers.  
 On admira bien plus que ses concerts  
 D'un tel amour la bizarre faillie;  
 Et Pluton même embarrassé du choix,  
 La lui rendit pour prix de sa folie,  
 Puis la retint en faveur de sa voix.



DE ce bonnet, façonné de ma main,  
 Je te fais don, me dir un jour ma belle:  
 Sache qu'il n'est roi ni prince romain,  
 Qui n'enviât faveur si solemnelle.  
 Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle  
 Que vous coiffez : le grand diable s'y met.  
 Va, va, j'en coiffe assez d'autres, dit-elle,  
 Sans leur donner ni toque ni bonnet.



CE pauvre époux me fait grande pitié.  
 Incessamment son diable le promène :  
 Au moindre mot que nous dit sa moitié,  
 Il se tourmente, il sue, il se démène.  
 Fait-elle un pas ? le voilà hors d'haleine :



Il cherche, il rode, il court deçà, delà.  
 Hé, mon ami, ne prends point tant de peine:  
 Tu serois bien dupé sans tout cela.



*Pour une dame nouvellement mariée.*

SEIGNEUR Hymen, comment l'entendez-vous?  
 Difoit l'ainé des enfans de Cythère.  
 De cet objet qui semble fait pour nous,  
 Pensez-vous seul être dépositaire?  
 Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire,  
 Pour mon profit vous foyez peu zélé.  
 Hé! mon ami, reprit l'enfant ailé,  
 Conserve-nous, ainsi que ta prunelle:  
 Quand une fois l'Amour s'est envolé,  
 Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile



JEAN s'est lié par conjugai ferment  
 A son Alix, si long-tems recherchée.  
 Mais quatre mois après le sacrement,  
 D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.  
 Jean se lamente; Alix est bien fachée:  
 Mais le public varie à leur égard.  
 L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée,  
 L'autre que Jean s'est marié trop tard.



J'AI depuis peu vu ta femme nouvelle,  
Qui m'a paru si modeste en son air,  
Si bien en point, si discrète, si belle,  
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,  
Bref, si parfaite & d'esprit & de chair,  
Que si le ciel m'en donnoit trois de même,  
J'en rendrais deux au grand diable d'enfer,  
Pour l'engager à prendre la troisième.



CERTAIN marquis, fameux par le grand bruit  
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,  
Se plaint par-tout que des voleurs de nuit  
En son logis sont entrés sur la brune ;  
Ils m'ont tout pris, bagues, bijoux, pécune ;  
Mais ce que plus je regrette, entre nous,  
C'est un recueil d'amoureux billets-doux  
De cent beautés dont mon cœur fit capture :  
Seigneur marquis, j'en suis fâché pour vous ;  
Car ces coquins connoîtront l'écriture.



Le vieux Ronfard ayant pris ses besicles,  
Pour faire fête au Parnasse assemblé,  
Lisoit tout haut ces odes par articles,  
Dont le public vient d'être régalé.



Ouais, qu'est ceci, dit tout-à-l'heure Horace,  
 En s'adressant au maître du Parnasse?  
 Ces odes-là frisent bien le Perrault;  
 Lors Apollon bâillant à bouche close:  
 Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut;  
 C'est que l'auteur les devoit faire en prose.



PAR trop bien boire, un curé de Bourgogne  
 De son pauvre œil se trouvoit déferré.  
 Un docteur vient : Voici de la besogne  
 Pour plus d'un jour : Je patienterai.  
 Ça vous boirez.... Hé bien soit, je boirai.  
 Quatre grands mois.... Plutôt douze, mon  
 maître.

Cette tisanne. A moi? reprit le prêtre.  
*Vade retrò.* Guérir par le poison?  
 Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,  
 Puisqu'il le faut; mais sauvons la maison.



A son portrait, certain rimeur braillard  
 Dans un logis se faisoit reconnoître:  
 Car l'ouvrier le fit avec tel art,  
 Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.  
 Ah! le voilà: c'est lui, dit un vieux reître;  
 Et rien ne manque à ce visage là  
 Que la parole. Ami, reprit le maître,  
 Il n'en est pas plus mauvais pour cela.



UN vieil abbé sur certains droits de fief  
Fut consulter un juge de Garonne,  
Lequel lui dit : Portez votre grief  
Chez quelque sage & discrète personne.  
Conseillez-vous au palais, en forbonne.  
Puis quand vos cas seront bien décidés,  
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;  
Si votre cause est mauvaise, plaidez.



TROIS choses sont que j'admire à part moi :  
La probité d'un homme de finance,  
La piété d'un confesseur du roi,  
Un riche abbé pratiquant l'abstinence.  
Pourtant, malgré toute leur difformance,  
Je puis encor ces trois points concevoir.  
Mais pour le quart, je m'y perds, plus j'y pense.  
Et quel est-il ? L'orgueil d'un manteau noir.



L'HOMME créé par le fils de Japet,  
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble &  
femelle.  
Mais Jupiter de ce tout si parfait  
Fit deux moitiés, & rompit le modèle.  
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle

Chacun de nous brûle d'être rejoint.  
 Le cœur nous dit, ah! la voilà, c'est elle!  
 Mais à l'épreuve, hélas! ce ne l'est point.



MONSIEUR l'abbé, vous n'ignorez de rien,  
 Et ne vis onc mémoire si féconde.  
 Vous pétoiez toujours, & toujours bien,  
 Sans qu'on vous prie & sans qu'on vous réponde.  
 Mais le malheur c'est que votre faconde  
 Nous apprend tout, & n'apprend rien de nous.  
 Je veux mourir, si pour tout l'or du monde  
 Je voudrois être aussi savant que vous.

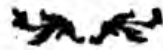


Ami, crois-moi : cache bien à la cour  
 Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître;  
 C'est le moyen d'y devenir un jour  
 Puissant seigneur, & favori peut-être.  
 Et favori? qu'est cela? C'est un être,  
 Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,  
 Et qui se rend précieux à son maître,  
 Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.



Tout plein de foi, de tout le reste vuide,  
 Le petit homme étale son savoir,

Jase de tout, glose, interrompt, décide,  
 Et sans esprit veut toujours en avoir ;  
 Car son babil qu'on ne peut concevoir,  
 Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,  
 Ou froids distons que pourtant il admire.  
 Et de là vient que l'archigodenot,  
 Depuis trente ans que seul il se fait rire,  
 N'a jamais su faire rire qu'un sot.



DOCTES héros de la secte moderne,  
 Comblés d'honneurs & de gloire enfumés,  
 Défiez-vous du tems qui tout gouverne ;  
 Craignez du fort les jeux accoutumés.  
 Combien d'auteurs, plus que vous renommés,  
 Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage ?  
 Non que n'ayez tout l'esprit en partage  
 Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.  
 Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage ?  
 C'est le génie ; & vous ne l'avez point.



*Aux journalistes de Trévoux.*

PETITS auteurs d'un fort mauvais journal,  
 Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,  
 Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal  
 Ou taisez-vous sur les écrits des autres.

Vous vous tuez à chercher dans les nôtres  
 De quoi blâmer, & l'y trouvez très-bien ;  
 Nous, au rebours, nous cherchons dans les  
 vôtres,  
 De quoi louer, & nous n'y trouvons rien.



EST-ON héros pour avoir mis aux chaînes  
 Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.  
 Est-on héros en signalant ses haines  
 Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.  
 Est-on héros en régnant par la peur ?  
 Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.  
 Mais de son ire éteindre le salpêtre,  
 Savoir se vaincre, & réprimer les flots  
 De son orgueil, c'est ce que j'appelle être  
 Grand par soi-même ; & voilà mon héros.



*Les Souhairs.*

ÊTRE l'Amour quelquefois je desire,  
 Non pour régner sur la terre & les cieux ;  
 Car je ne veux régner que sur Thémire :  
 Seule, elle vaut les mortels & les dieux.  
 Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;  
 Car de tout point Thémire m'est fidelle.  
 Non pour jouir d'une gloire immortelle ;  
 Car à ses jours survivre je ne veux ;

Mais seulement pour épuiser sur elle  
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.



*A. M. d'Uffé.*

MAITRE Vincent, ce grand faiseur de lettres,  
Si bien que vous n'eût su profaïser.  
Maître Clément, ce grand faiseur de mètres,  
Si doucement n'eût su poëtifier :  
Phébus adonc va se défabuser  
De son amour pour la docte fontaine,  
Et connoïtra que pour bons vers puiser,  
Vin champenois vaut mieux qu'eau d'Hippo-  
crène.



PAUL, de qui la vraie épithète  
Est celle d'ennuyeux parfait,  
Veut encore devenir poète,  
Pour être plus sûr de son fait.  
Sire Paul, je crois en effet  
Que cette voie est la plus sûre ;  
Mais vous eussiez encor mieux fait  
De laisser agir la nature.



*Conte du Pogge.*

UN fat partant pour un voyage,  
Dit qu'il mettroit dix mille francs,  
H 6

Pour connoître un peu par usage  
Le monde avec ses habitans.  
Ce projet peut vous être utile,  
Reprit un rieur ingénu :  
Mais mettez-en encor dix mille,  
Pour ne point en être connu.



EN son lit une demoiselle  
Attendoit l'instant de sa mort :  
Un capucin brûlant de zèle,  
Lui dépêchoit son passeport.  
Puis il lui dit pour reconfort :  
Consolez vous, ame fidelle ;  
La vierge est là qui vous appelle  
Dans la sainte Jérusalem :  
Dites trois fois, pour l'amour d'elle,  
*Domine, saluum fac regem.*



DEUX gens de bien, tels que Vire (\*) en produit  
S'entreplaidoient sur la fausse cédule  
Faitte par l'un dans son art tant instruit,  
Que de Thémis il bravoit la férule.  
Or de cet art se targuant sans scrupule,

---

(\*) *Ville de Normandie.*

Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur :  
 Signes-tu mieux ? vois, disoit le porteur :  
 T'inscrire en faux seroit vaine défense.  
 M'inscrire en faux ? reprit le débiteur,  
 Tant ne suis sot : tien, voilà ta quittance.



CHRYSOLOGUE toujours opine ;  
 C'est le vrai Grec de Juvénal :  
 Tout ouvrage , toute doctrine  
 Ressortit à son tribunal.  
 Faut-il disputer de physique ?  
 Chryfologue est physicien.  
 Voulez-vous parler de musique ?  
 Chryfologue est musicien.  
 Que n'est-il point ? Docte critique,  
 Grand poëte , bon scolastique,  
 Astronome , grammairien.  
 Est-ce tout ? il est politique ,  
 Jurisconsulte , historien ,  
 Platoniste , cartésien ,  
 Sophiste , rhéteur , empyrique.  
 Chryfologue est tout , & n'est rien.



QUAND Prométhée eut les humains formés,  
 Je veux, dit-il, vous rendre aux dieux pareils :  
 Par quoi serez, tels que Priape, armés



De braquemars entre les deux orteils.  
Si les forgea tous beaux & bien vermeils :  
Les uns petits , & les autres plus grands ,  
Selon la taille & les corps différens.  
Mais sur le point que chaque carabine  
S'alloit poser sur son vrai parapet ,  
Survint Bacchus , dont la liqueur mutine  
De Prométhée échauffa le toupet.  
Dont à la fin le bon fils de Japet  
Tout de travers acheva sa besogne ;  
Et de-là vint , dont c'est grande vergogne ,  
Qu'aux corps humains , tant soient-ils apparens ,  
Harnois d'amour furent mal assortis ,  
Ayant donné les plus petits aux grands ,  
Et les plus grands à nous autres petits.



D'UN jeune gars de frayeur tout pantois  
Frère Rémi confessoit le péché :  
Père , dit-il , j'ai fornicqué six fois.  
Six fois ? Oh ! oh ! quel garçon débauché !  
Ensuite , ayant son tarif épluché ,  
Pour un rosaire absous il le quitta.  
Vint un second qui de neuf se vanta :  
Sa taxe fut d'un rosaire & demi.  
Mais le dernier troubla frère Rémi ,  
Car il avoit onze fois fait le cas.  
Onze ? Parbleu mon compte n'y vient pas ;

Ce nombre n'est dans mes capitulaires,  
Lors le frater calculant par ses doigts,  
Morbleu, dit-il, voilà bien des mystères:  
Allez le faire encore une autre fois,  
Et pour le tout vous direz deux rofaires.



CERTAIN abbé se manuélisoit  
Tous les matins, songeant à sa voisine.  
Son confesseur l'interrogeant, disoit:  
Vertu de froc, c'est donc beauté divine?  
Ah! dit l'abbé, plus gente chérubine  
Ne se vit onc: c'est miracle d'amour,  
Blancheur de lys, cuisses faites au tour,  
Tetins, dieu fait, & croupe de chanoine.  
Toujours j'y pense, & même encore ici  
Je fais le cas. Pardieu, ça, dit le moine,  
Je le crois bien; car je le fais aussi.



D'UN monastère à Vénus consacré  
L'abbesse étoit prête de rendre l'ame.  
Un vieux dragon, de débauche altéré,  
Vint en ce lieu pour rafraîchir sa flamme:  
Las! je me meurs, lui dit la bonne dame,  
Je ne saurois. Parbieu, dit le soudard,  
Voilà de l'or; envoyez quelque part;  
Mais avisez pourtant que la donzelle

Ne m'aïlle ici laiffer de mauvais fruits.  
 Ah! croyez-vous que je veuille, dit-elle,  
 Tromper quelqu'un en l'état où je fuis ?



Aux pieds d'un moine à barbe vénérable  
 Un jouvenceau contoït fes paffe-tems.  
 Le jour, bon vin, grand'chère, longue table ;  
 La nuit, tendrons ou veuves de vingt ans.  
 Le révérend, levant de tems en tems  
 Les yeux au ciel, difoit: Vierge Marie!  
 Quel chien de train! quelle chienne de vie!  
 Las, j'en conviens, & ne fuis en ce lieu  
 Pour contester, reprit le bon apôtre.  
 Hé! ce n'est pas la tienne, de pardieu,  
 Dit le frater; je parle de la nôtre.



Deux bernardins de diverfes provinces,  
 De leurs couvens faifoient description.  
 Chez nous, dit l'un, moines vivent en princes,  
 Cave & cuisine ont à discrétion:  
 Item, nonains, avec permiffion  
 De s'en fervir quatre fois la journée.  
 Quatre? Parbleu, c'est pitance bornée,  
 Dit l'autre moine: on nous le permet huit;  
 Cinq le matin, & trois l'après-dinée;  
 Et fi j'enrage encor toute la nuit.



UN compagnon disoit sa ratelée  
 A certain carme , & s'accusoit à Dieu  
 D'avoir donné trente fois l'accolée  
 A son amie , en même jour & lieu.  
 Le moine dit: trente fois vertudieu !  
 Oui, dit le gars , par la vertu secrète  
 D'une racine. Ami , dit le billette ,  
 A tout pécheur Dieu fait rémission:  
 Or baille-moi ta joyeuse recette,  
 Et te promets mon absolution.



CERTAINS huffarts , usant du droit de guerre,  
 Chez un meûnier entrèrent sans pitié;  
 Puis à ses yeux levant leur cimenterre,  
 Mirent à mal sa dolente moitié.  
 Pourtant la sotte , en signe d'amitié  
 Du croupion remuoit la charnière.  
 Dont le mari lui dit: Ah! boucanière,  
 Je suis cocu , tu prends plaisir au cas.  
 Hélas! mon fils , repartit la meûnière,  
 C'est pour sortir plus vite d'embarras.



UNE nonain par un moine requise  
 Du jeu d'amour , lui dit: Père Cordon,

Si me faut-il d'abord, peur de surprise,  
 Par la chatière auner votre bourdon;  
 Venez ce soir à l'heure du Pardon.  
 L'autre n'étant sûr de son allumelle,  
 Le soir venu, fait à la jouvencelle,  
 Au lieu de lui, tâter son compagnon.  
 Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle;  
 C'est de pardieu celui de frère Ognon.



UN cavalier de Landeau revenu,  
 Très-mal en point, chopinoit chez un carme,  
 En chopinant, vit sur son bras charnu  
 Toile de lin dont la beauté le charme.  
 Par la mort-bieu, s'écria le gendarme,  
 Onc tifferand ne fut avec tel art  
 Filer chemise. Ami, dit le frapart,  
 Trouffant sa robe, il n'est que d'être habile:  
 Vois-tu bien là messire Jean Chouart?  
 C'est la quenouille avec quoi je les file.



EN plein chapitre, un moine à son retour  
 Compte rendoit des frais de son voyage;  
 Tant pour le coche, & tant pour le séjour,  
 Tant pour le vin, & tant pour autre usage,  
 Puis quand ce vint aux frais du culetage,  
 Le papelard mit vingt livres tournois.

Lors le prier lui dit: Par saint François,  
C'est trop payé. Trop payé, dit le drôle ?  
Je l'ai tant fait mort-bieu, que chaque fois  
Ne coûte pas au couvent une obole.



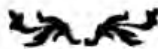
UNE fillette accorte & bien apprise,  
En pleine rue un jour se laissa choir:  
Grand vent souffloit, dont sa blanche chemise  
De voltiger fit très-bien son devoir;  
Si que chacun sans lunette put voir  
A découvert sa gentille chapelle.  
Lors un béat, pour cacher à la belle  
Ce que savez, mit son chapeau dessus.  
Chapeaux à moi ? tirez, tirez, dit-elle:  
C'est bien assez d'une main tout au plus.



UN jeune peintre étant dans une église  
A contempler certains tableaux connus,  
Dit: Je voudrois pour plus de mignardise,  
Féminiser un peu ces anges nus.  
Lors une vieille achevant ses agnus,  
Lui répliqua: tais-toi, Jean de Nivelles,  
Vois-tu pas bien que si mince allumelle  
Jamais ne peut nous faire succomber ?  
Mais les joyaux, vertuchou de femelle,  
Plus sont petits, plus vous font regimber.



CERTAIN chanoine à la taille légère,  
 Se confessoit d'avoir fait bricoler  
 Une nonain. Passons, lui dit le père:  
 C'est du Seigneur la vigne travailler.  
 Plus, une veuve. Allons, c'est consoler  
 Les affligés. Oui: mais, dit le chanoine,  
 Ce n'est le tout. Comment? Par saint Antoine,  
 Poursuivit-il, j'ai fourbi contre un mur....  
 Qui? votre sœur. Ma sœur, reprit le moine;  
 Et moi ta mère. Adieu. *Remittuntur.*



UN précepteur logé chez un Génois  
 Tant procéda que de fil en aiguille  
 Il exploita la nièce du bourgeois,  
 Et le disciple & la mère & la fille.  
 Le cas fit bruit & le chef de famille,  
 Homme prudent tira mon drole à part,  
 Ça, ça, dit-il, venez messire Oudart,  
 Sur notre peau consommer vos ouvrages.  
 C'est bien raison que j'en tire ma part,  
 Puisque c'est moi qui vous donne des gages.



CERTAIN ministre instruisant la jeunesse  
 D'une nonain qui venoit d'abjurer,

Approchez-moi le vase de lieffe,  
Dit-il , nature est prête d'opérer ;  
Venez , Sara , venez sans différer ,  
Faire un élu dans la loi protestante ,  
Pour me prouver votre conversion.  
Las ! non pas un , dit-elle , mais cinquante.  
Lors le ministre : O fille de Sion ,  
S'écria-t-il , que la grace est puissante !



A deux genoux une gente pucelle  
Se confessoit aux pieds d'un cordelier ,  
Et lui montrait par-dessous sa dentelle  
L'échantillon d'un tetin régulier.  
Lors de la chair le démon familier  
Se fit sentir. Par quoi l'homme d'église  
Lui mit ès mains son joyeux aiguillon.  
Oh ! qu'est ceci , dit la Fille surprise ?  
Prenez , prenez , reprit le penaillon :  
C'est le cordon de saint François d'Assise.



UN mandarin de la Société  
A des Chinois prêchoit le culte nôtre.  
Un bonze ayant quelque tems disputé ,  
Sur certains points convint avec l'apôtre.  
Dont à part soi fort contents l'un & l'autre ,  
Chacun sortit en se congratulant.



Le moine dit : Graces à mon talent ,  
De ce Chinois j'ai fait un profélite :  
Béni soit Dieu , dit l'autre , en s'en allant ,  
J'ai converti cet honnête jésuite.



UN barnabite exploitait sœur Colette  
Mal à son aise au travers du parloir.  
Ah ! quel travail , lui disoit la nonette !  
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.  
Ma chère sœur , reprit le moine noir ,  
Un tel penser vient de l'esprit immonde :  
Dieu ne nous fit pour nos aises avoir  
En ce bas lieu , comme les gens du monde.



UNE novice accusoit un curé  
A son prélat d'avoir cueilli sa rose :  
Avez-vous là , lui dit l'homme sacré ,  
Quelque témoin qui contre lui dépose ?  
Las ! monseigneur , la cellule étoit close ,  
Et ne voulus crier , tant j'avois peur  
De réveiller madame qui repose  
Toutes les nuits avec le promoteur.



UN maître moine exerçoit une sœur  
Pendant la nuit , comme on disoit matine.

MÈRE CHRISTINE, en s'en allant au chœur,  
Les aperçut avec sœur Clémentine.  
Dont celle-ci faisant la diaboline,  
Voulut crier & sonner le tocsin.  
Laissez, laissez, lui dit mère Christine ;  
Ne troublons point le service divin.



LE pénitent d'un disciple d'Élie  
Lui racontoit qu'en un lieu débauché  
Il avoit pris de fille assez jolie  
Le fruit cuisant de l'amoureux péché.  
Le carme dit : Je n'en suis trop fâché ;  
Aux indévots sied bien un tel salaire.  
Jà ne seriez de venin entiché,  
Si, comme nous, portiez le scapulaire.



UN quiétiste, ardent comme un tison,  
Mettant un soir son rossignol en cage,  
Le corps en rut, l'esprit en oraison,  
Très-saintement dépêchoit son ouvrage ;  
Et, redoublant maint dévot culetage,  
L'esprit au ciel sans relâche attaché :  
Dieu soit... Dieu soit... dit le saint per-  
sonnage,  
Dieu soit loué, je l'ai fait sans péché.



FRÈRE Conrard, hermite plein de suc ;  
 Trouvant au lit une dame discrète ,  
 Lui fit tourner l'anagramme de luc ,  
 Et de droit fil s'ouvrit la voie étroite.  
 Que faites-vous, s'écria la levrette ?  
 Ce n'est pas là, c'est plus bas vous dit-on.  
 Laissez, laissez, dit l'humble anachorète ;  
 Ceci pour moi n'est encor que trop bon.



Un gros prieur, de luxure écumant,  
 Sur un chalit piquoit son haridelle,  
 Et s'échauffoit, jurant & blasphémant  
 Comme un païen ; tant qu'enfin la donzelle :  
 Pour Dieü, mon fils, ne jurez plus, dit-elle :  
 Vous vous damnez. Cornes de Belzebut,  
 Dit le frater, vous me la baillez belle :  
 Suis-je en ce lieu pour faire mon salut ?



Un moine ayant ( c'étoit un sous-prieur )  
 D'une nonain vérifié le sexe ,  
 Las d'encenser le temple antérieur,  
 Voulut aussi visiter son annexe.  
 O vanité ! dit la nonne perplexe ;

Qu'en

Qu'en son état l'homme se connoît mal!  
Que vers le bien sa route est circonflexe!  
Un sous-prieur trancher du cardinal!



QUI fait l'enfant dans l'amoureux ébat?  
Difoit Agnès à sa dame prudente.  
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat,  
Ou bien l'agent qui dessus instrumente?  
La dame alors lui dit : Pauvre innocente,  
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous.  
Dieu soit béni, repliqua la suivante!  
J'en ai fait un à monsieur votre époux.



UN cordelier prêchoit sur l'adultère,  
Et s'échauffoit le moine en son harnois  
A démontrer, par maint bon commentaire,  
Que ce péché blesse toutes les loix.  
Oui, mes enfans, dit-il, hauffant la voix :  
J'aimerois mieux, pour le bien de mon ame,  
Avoir affaire à dix filles par mois,  
Que de toucher en dix ans une femme.



EN fait d'amour, je le dis & répète,  
Ce n'est le tout qu'un minois doux & coint,  
Beau naturel n'est que joie imparfaite :  
Tome II. I

Si veux-je encor que l'art s'y trouve joint.  
 Jeune tendron jà ne me déplaît point :  
 Mais j'aime mieux gentille douairière.  
 Or savez-vous en quoi gît tout le point ?  
 L'une le fait, l'autre le laisse faire.



LA joie est encor dans Paris,  
 Malgré le tems & la misère ;  
 Et subsiste sous deux abris  
 Qui sont cocus & gens d'affaire.  
 Dans l'un est gentille commère ;  
 En l'autre sont bons cuisiniers.  
 Partant cocus & maltotiers  
 Sont gens qu'il est bon de connoître :  
 Aussi les vois je volontiers :  
 Mais pour rien ne le voudrois être.



*La Gajure.*

DEUX jeunes gars , en amour gens d'élite,  
 Gageoient un jour à qui mieux le feroit.  
 L'un le fit onze , & tout bas murmuroit ;  
 Mais l'autre en fit quatorze tout de suite ,  
 Et dans l'instant se saisit de l'enjeu.  
 Le malheureux à certaine donzelle  
 Conta le cas : Sainte Vierge , dit-elle ,  
 Est-il permis de perdre à si beau jeu !



*La voie du Salut.*

**A**VEC scandale un peintre en son taudis  
 Entretenoit gentille chérubine.  
 Vous pour le sûr, & votre concubine,  
 Dit frère Luc, de Dieu ferez maudits.  
 Epousez-vous : les anges ébaubis  
 Fête en feront sur le céleste ceintre.  
 Épousons donc, puisqu'il faut, dit le peintre,  
 Être cocu pour gagner paradis.



*Le baptiseur de Juives.*

**C**HEZ des juives un paillard moine  
 Prenoit sa recreation ;  
 Sur quoi certain grave chanoine  
 Lui disoit par compassion :  
 Ami, vous courez risque d'être  
 Brûlé comme un porc vif ou mort.  
 Nenni, pardieu, reprit le prêtre ;  
 Car je les baptise d'abord.



*Remède contre la chair.*

**U**N guillaumet mâtinait à confesse  
 Un sectateur de l'art du Titien.

Quoi! vous peignez, disoit l'homme de bien,  
 D'après le nud, bras, tetons, cuisses, fesses,  
 Le tout à choix! il n'est nul, voire un saint  
 Dont en ce cas la chair ne fût rebelle.  
 J'ai, dit le peintre, un remède certain;  
 J'exploite avant quatre fois mon modèle.



*Complie.*

UN cordelier faisoit l'œuvre de chair,  
 Et s'ébattoit en fêtoyant sa mie.  
 Son compagnon lui dit: Frère très-cher,  
 Pourtant faut-il aller chanter complie.  
 Lors le frater dit: Parbleu je m'oublie,  
 Sus: haut le cul, dépêchons-nous, Gogo.  
 Je reviendrai, si Dieu me prête vie,  
 Dès que j'aurai chanté *Tantum ergo*.



*Le Dévot.*

Quoi! faire cas d'un plaisir qui ne dure!  
 Ah! renoncez à celui de nature,  
 Disoit un jour un dévot très-outré.  
 Le gars auquel fut ainsi remontré,  
 Lui repliqua: vous savez mal conclure,  
 Bon pour celui qui pourroit se lasser,  
 Et s'abattroit d'une seule aventure:  
 Mais mon plaisir est de recommencer.

*Le pieux souhait.*

POUR confesser femelle de vingt ans  
Par un matin arriya père Antoine ;  
Près de son lit d'abord se mit le moine,  
Et tôt après le ribaud fut dedans.  
Frère Lubin avec des yeux ardents  
Voyoit le tout de loin par la fenêtre :  
Mon Dieu ! dit-il alors entre ses dents,  
N'aurai-je pas le bonheur d'être prêtre !

*Avertissement d'un Curé.*

DANS un village, au jeudi de l'absoûte,  
Certain pasteur dit au peuple amassé :  
Au moins, enfans, afin que nul n'en doute,  
N'allez pas faire ainsi que l'an passé.  
Tous vos maris, femmes, m'ont confessé  
Avoir trouffé leurs voisines en mâle :  
Et d'entre vous nulle n'a prononcé  
Avoir forfait à la foi conjugale.

*La différence de maître Gonin à maître Conin,  
Doute résolu.*

COMTE, par qui Vénus mit en pratique  
Tout ce qui peut damoiselle tenter,



Pour décider ton doute académique,  
 Point ne nous faut Calepin consulter.  
 Ce cas je puis, sans trop argumenter,  
 Te débrouiller en style d'épigramme.  
 Qu'ainsi ne soit : on fait qu'à mainte dame  
 Tu fais souvent tour de maître Gonin ;  
 Mais, par ta foi, dis-nous si jamais femme  
 Ne t'a joué tour de maître Conin ?



*Sur une bague envoyée par une Dame à une  
 autre Dame.*

BEAU doigt, ministre des plaisirs,  
 Toi qui fais soulager les plus ardents desirs,  
 Reçois aujourd'hui mon hommage.  
 Quoi qu'on en puisse soupçonner,  
 D'un diamant je veux t'orner,  
 Et la reconnaissance à ce devoir m'engage.



*Exhortation d'un Confesseur.*

AU tems de Pâque un certain jouvenceau  
 Se confessoit, suivant l'usage,  
 D'avoir un jour sous un feuillage  
 Appris quelque terme nouveau  
 A jeune fille prude & sage.  
 Bon, dit le père : après, que faites-vous ?  
 Rien de plus contre l'innocence,

Reprit le gars avec un naturel fort doux.  
A votre âge, mon fils, je gardois le silence;  
Mais j'avois une autre éloquence :  
Allez, puisqu'est ainsi, fuyez les rendez-vous.



*Entretien de quatre Cordeliers.*

UN cordelier frais, gaillard & dispos,  
Après dîner attendant le service,  
Entretenoit trois autres de propos,  
Et leur contoit qu'une jeune novice  
L'avoit prié de fourbir son devant.  
Puis il leur dit, son discours poursuivant :  
Frères très-chers, qu'eussiez-vous voulu faire ?  
Les deux ont dit qu'ils eussent pris la haire,  
Et que soudain eussent quitté le lieu :  
Mais le dernier dit qu'il l'auroit....  
Lors le frater, c'est bien dit, vertubleu,  
Elle le fut, ou la peste me tue.



*Le Cordelier Charitable.*

DEUX cordeliers, grands débrideurs de nones,  
A frais communs desservoient un couvent :  
Et dirigeoient douze fringantes nones :  
C'en étoit six pour chaque desservant.  
L'un trépassa dans ces rudes épreuves.

Moi, j'ai bon dos, dit l'autre survivant:  
Morbleu! je veux épouser les six veuves.



*Les belles Fesses.*

Du tems des Grecs, deux sœurs disoient avoir  
Le plus beau cul, que filles de leur sorte :  
La question fut de savoir  
Laquelle sur l'autre l'emporte.  
Sur ce débat un expert étant pris,  
A la moins jeune il accorde le prix ;  
Puis, l'épousant, lui fait don de son ame.  
A son exemple un sien frère est épris  
De la cadette, & la prend pour sa femme,  
Tant fut enfin sur ce point procédé,  
Que par les sœurs un temple fut fondé  
Au nom de *Vénus belles-fesses.*  
Je ne fais pas à quelle occasion :  
Majs c'eût été pour moi le temple de la Grèce,  
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

**F I N.**



# T A B L E

Des Pièces contenues dans le Tome II.

## ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE. <i>Aux Muses.</i>	Page 1
ÉPITRE <i>sur l'Amour, à madame d'Uffé.</i>	17
ÉPITRE <i>à Clément Marot.</i>	26
ÉPITRE <i>à M. le Baron de Breteuil.</i>	38
ÉPITRE <i>au R. P. Brumoy, auteur du théâtre des Grecs.</i>	51
ÉPITRE <i>à Thalie.</i>	63
ÉPITRE <i>à Rolin.</i>	74
ÉPITRE <i>à Racine.</i>	86

## ALLÉGORIES.

<i>Torticolis.</i>	99
<i>Midas.</i>	110
<i>Sophronyme.</i>	116
<i>Le Jugement de Pluton.</i>	129
<i>La Morosophie.</i>	143
<i>La Vérité.</i>	155

ÉPIGRAMMES.	163
-------------	-----

Fin de la Table.



## CATALOGUE

*Des Ouvrages imprimés dans ce format.*

**Œ**UVRES de Chaulieu, 2 vol.

Henriade, 1 vol.

Contes en vers, par Voltaire, 1 vol.

Poèmes, épîtres, & autres poésies de Voltaire,  
1 vol.<sup>a</sup>

Le Poème du même en 18 chaps, 1 vol.

Le Poème du même en 21 chants, 1 vol.

Œuvres de Greffet, 2 vol.

Contes de La Fontaine, 2 vol.

Fables de La Fontaine, 2 vol.

Géorgiques de Virgile, 1 vol. avec la traduction  
en vers françois.

Les Saisons de Saint-Lambert, 1 vol.

Œuvres de M. L. C. D. B. 2 vol.

Poésies de La Fare, 1 vol.

Œuvres de Mathurin Regnier, 2 vol.

Œuvres de Bernard, 1 vol.

Œuvres de Boileau, 2 vol.

Poésies de Sapho, traduites en vers, suivies de  
celles du chevalier de Parni, 1 vol.

Œuvres choisies de Piron, 2 vol.

Œuvres de Deshoulières, 1 vol.

Épîtres, & lettres d'Héloïse & d'Abailard, 2 vol.

Les Baifers de Dorat & ceux de Jean Second,  
*1 vol.*

Œuvres choisies de J. B. Rouffeau, *2 vol.*

Œuvres de Grécourt, *3 vol.*

Voyage de Chapelle & de Bachaumont, suivi  
de quelques autres voyages, *1 vol.*

Poésies de Malherbe, *1 vol.*

Œuvres de Clément Marot, *2 vol.*

Poésies de Dorat, *4 vol.* ( non compris les  
Baifers. )

Imitation de J. C. par Valart, *1 vol.*

Œuvres de Geffner, *3 vol.* avec 18 superbes  
figures.

Amours de Daphnis & de Chloé, *1 vol.*

Maximes & Pensées de La Rochefoucault, *1 vol.*

Jérusalem délivrée, *2 vol.* traduction nouvelle.

Œuvres choisies de Fontenelle & La Motte, *2 vol.*

Œuvres de M. de Reyrac, *1 vol.*

Les Saisons de Tompson, *1 vol.*

L'esprit des Loix, *4 vol.*

Les Lettres Persanes, *2 vol.*

Les Œuvres de Rabelais, *4 vol.*

Les Œuvres de M. de Boufflers, *1 vol.*

Chansons choisies *4 vol.* avec les airs notés.

Morceaux choisis de La Bruyère, *1 vol.*

De Imitatione Christi, *1 vol.*

Les Amours d'Ismène & d'Ismenias, *1 vol.*

Les Amours de Théagène & Chariclée, *2 vol.*

881230

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

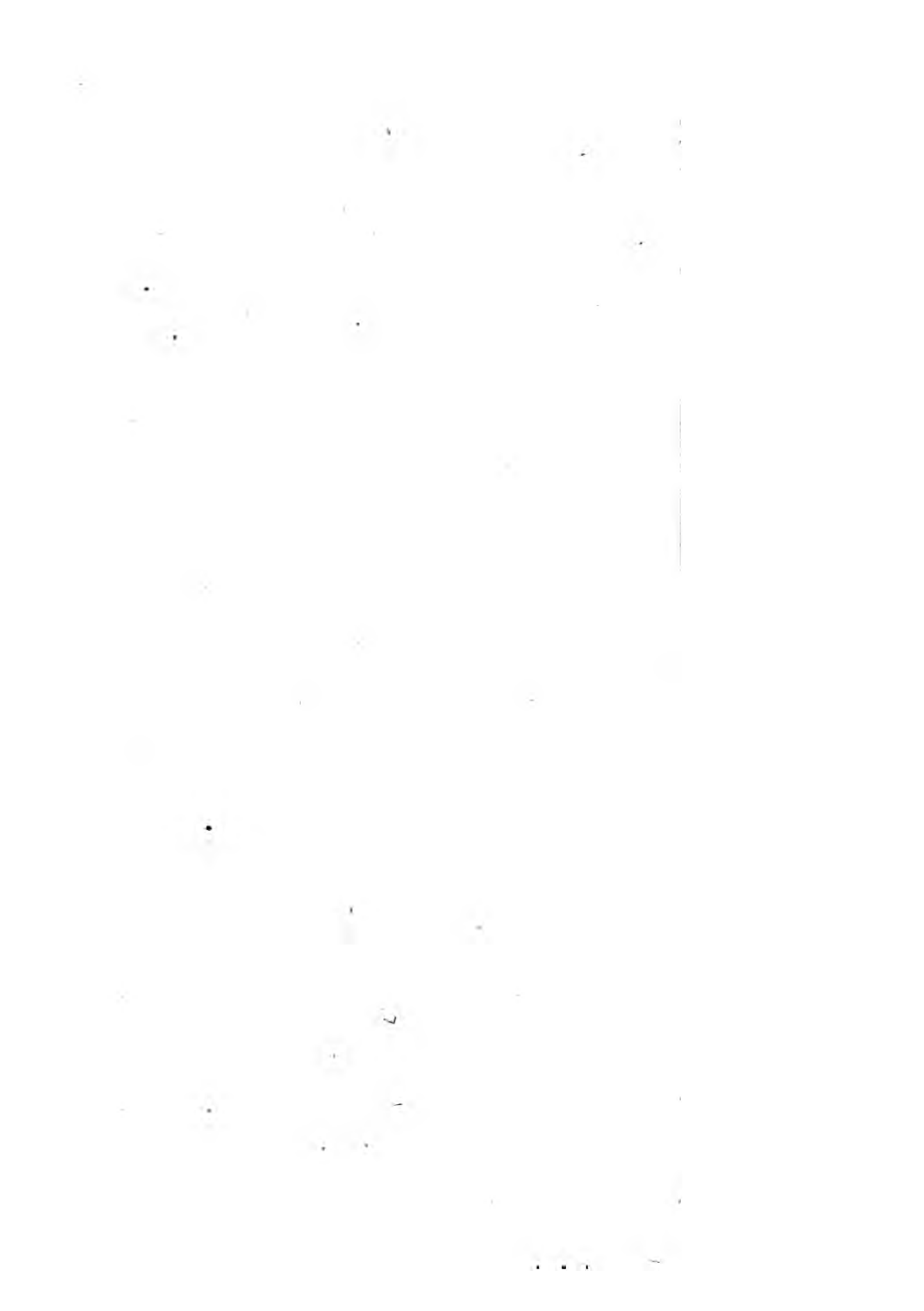
1877

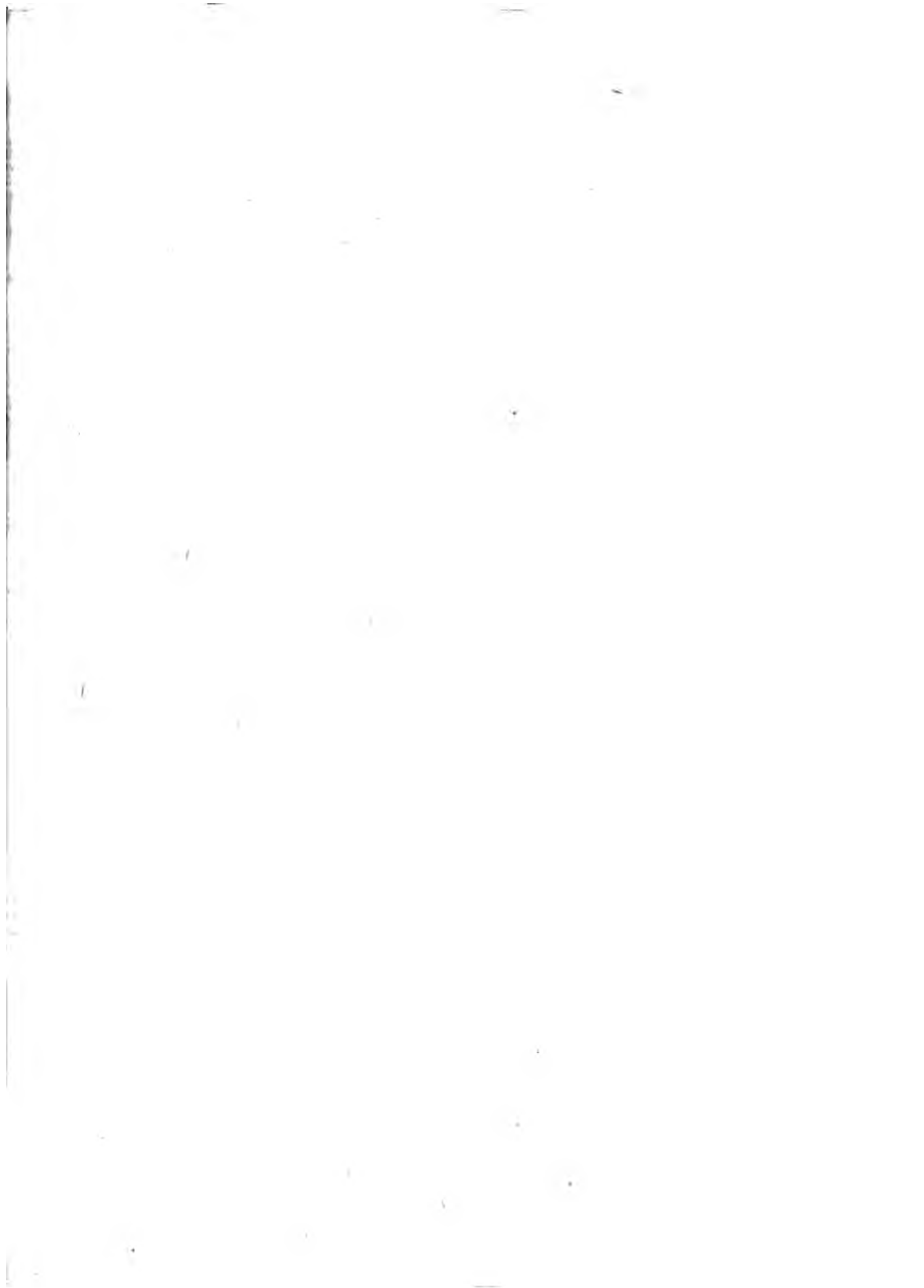
1878

1879

1880









Vertical line on the left side of the page.



Ludwig Rosenthal's  
Antiquariaat

12.12.1988

[VOLT.]

